

L'homme qui trahit la vie

Farmer, Philip José

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



SCIENCE-FICTION

Philip José Farmer

L'HOMME QUI TRAHIT LA VIE



PHILIP JOSÉ FARMER

L'HOMME QUI TRAHIT LA VIE

Un exorcisme, Rituel n° 3

Traduit de l'américain
par Alain Garsault



PRESSES POCKET

Titre original : Traitor To The Living

© Philip José Farmer, 1973

© Presses Pocket, 1981, pour la présente édition

ISBN 2-266-01051-4

Chapitre I

GORDON Carfax gémit. Il s'assit dans son lit et, de la main, chercha Frances. L'aube teintait déjà les persiennes de gris. Frances était partie avec la nuit. Un coq avait chanté, il en aurait juré. Pourtant, on n'entendait que l'abolement des chiens du voisinage. Il tenta de trouver une explication : la veille au soir, il avait lu trop longtemps et, comme pour Hamlet, un fantôme... Sa raison eut tôt fait de balayer cette hypothèse ridicule.

Brassé par un tourbillon mystérieux, les ténèbres s'étaient agglutinées en une forme humaine. Un ectoplasme s'était matérialisé devant ses yeux hagards. Frances ! Les bras tendus dans sa direction, elle avait glissé vers lui à pas lents et silencieux. Belle, telle qu'elle était restée dans son souvenir. Et elle avait souri. Un sourire qui trahissait la colère mêlée à une souffrance indéfinissable.

— Frances, avait-il murmuré, Frances, si seulement j'avais...

C'est alors qu'au tréfonds de son cerveau, un coq avait chanté. L'hallucination auditive avait chassé l'hallucination visuelle. Frances lui avait paru se dissiper en petits nuages gris.

Carfax se rallongea en poussant un profond soupir. Sa respiration revenait peu à peu à un rythme normal. Il reprenait contact avec la réalité. Mais les rêves n'appartiennent-ils pas à la réalité ? Et les morts ne reviennent-ils qu'en rêve ?

Raymond Western affirmait le contraire. Non, il fallait rendre à César, à Western en l'occurrence, ce qui lui appartenait. Western ne prétendait pas que les morts revenaient parmi les vivants, il proclamait qu'on pouvait localiser l'esprit des défunts et entrer en communication avec eux. Pour appuyer ses dires, il possédait un monstre de métal qui bourdonnait dans sa demeure de Los Angeles MEDIUM.

Carfax n'était pas le seul être humain à rêver aux morts. Toute l'humanité faisait comme lui. Rêves agréables, tourmentés ou horribles à l'image de la vie consciente.

Que MEDIUM permît de parler avec des... choses, des êtres, il était impossible d'en douter. Mais qui étaient ces êtres ? Un grand nombre d'hommes avaient accepté la théorie de Western et considéraient ces êtres comme des esprits.

Carfax, de son côté, avait émis une autre hypothèse. En songeant au tollé qu'il avait soulevé, il regrettait parfois de ne pas avoir gardé

le silence.

Le monde entier avait maintenant les yeux fixés sur lui ! En outre, il risquait d'être impliqué dans une affaire de meurtre, ou plutôt dans ses retombées.

Il ferma les yeux dans l'espoir de retrouver le sommeil. S'il dormait, il souhaitait ne pas rêver ; s'il rêvait, il souhaitait faire un rêve agréable. Car, en dépit de l'amour qu'il avait cru éprouver pour Frances, son apparition nocturne l'avait terrorisé.

Chapitre II

UN PROFESSEUR AFFIRME : « ESPRIT ? NON. MONSTRES DE SCIENCE FICTION : OUI. »

Carfax dut se forcer pour lire l'article qui suivait ce titre puis, dégoûté, il jeta le journal sur les autres feuilles jonchant le plancher.

Qu'attendre d'autre du *National Questioner* ?

Et pourtant, se dit-il en prenant le *New York Times* sur la pile posée à côté de son fauteuil, sur une table, l'article dit vrai, dans l'ensemble.

Le professeur occupait la une de tous les journaux. Même le *Times* lui consacrait sa première page. Avant l'affaire MEDIUM, son nom, au cas fort improbable où le quotidien l'aurait mentionné, aurait été relégué à la rubrique des chiens écrasés, dans le corps du numéro.

On ne saurait nier que nous sommes en contact avec un autre monde, un autre univers pour être précis, déclare Gordan Carfax, professeur d'histoire à l'université Traybell de Busiris (Illinois). Mais, pour expliquer le phénomène, il me paraît inutile d'avoir recours au surnaturel. Le rasoir d'Occam permet...

Le *National Questioner* avait expliqué ce qu'était « le rasoir d'Occam », car son rédacteur en chef avait supposé, à juste titre d'ailleurs, que ses lecteurs croiraient qu'il s'agissait d'un instrument propre à la coiffure.

Le *New York Times*, de son côté, n'avait pas pris cette peine, laissant son lecteur se reporter au dictionnaire s'il le jugeait nécessaire.

Mais le journal avait lui aussi employé le mot « science-fiction » pour qualifier l'hypothèse de Carfax. Malgré son exaspération, le professeur devait admettre que le rapprochement était inévitable et la tentation trop forte pour que les journalistes puissent y résister. Dès que l'on mentionnait la « cinquième dimension » – ramenée pour raison de clarté à la « quatrième » par le *National Questioner* – l'on évoquait dans l'esprit des lecteurs la science-fiction. Et si l'on continuait en parlant d'« univers polarisés », de « mondes perpendiculaires au nôtre », d'« extraterrestres intelligents animés d'intentions hostiles envers notre planète » l'on pouvait parier à coup sûr que les journalistes emploieraient le terme « science-fiction ». L'on pouvait également parier que l'on offrait une arme redoutable à l'adversaire.

Cependant, le magazine *Times* lui-même avait réfréné sa tendance à sacrifier la vérité aux mots d'esprit et aux sarcasmes. En conclusion d'une série d'articles destinés à pourfendre l'invention de Western, *Times* avait reconnu que ce dernier n'avait peut-être pas tort. Peu après la publication de cette étude, Carfax exposait publiquement sa théorie. Comme le magazine désirait présenter à ses lecteurs une explication de MEDIUM qui ne soit pas fondée sur le surnaturel, il avait soutenu Carfax pour mieux attaquer Western.

Au cours de sa conférence, Carfax avait reconnu sa dette envers la science-fiction. Mais, avait-il affirmé, sa théorie ne relevait pas plus de cette branche de la littérature que, disons, la télévision ou la conquête de l'espace. C'étaient des hommes qui avaient créé l'une et mené l'autre à bien, non des livres et des revues. Et il avait recommandé aux savants d'envisager toutes les hypothèses possibles pour expliquer la nature des êtres avec lesquels MEDIUM était entré en contact. Parmi toutes ces hypothèses, il en était une, très simple, qui se présentait immédiatement à la raison : les prétendus esprits étaient en réalité les habitants non humains d'un monde situé dans le même espace que le nôtre mais placé perpendiculairement à lui. Pour quelque motif suspect, ces entités se faisaient passer pour des humains décédés.

Mais ces entités connaissaient parfaitement les personnes qu'elles étaient censées incarner. Comment expliquer ce savoir ? avait demandé Western par le truchement d'interviews accordées à la presse.

Ces entités disposaient certainement des moyens pour nous espionner, avait répliqué Carfax par le même truchement. Deux raisons pouvaient justifier leur silence antérieur : ou bien, elles n'avaient pas réussi à établir un contact avec nous avant l'invention de MEDIUM ou bien elles avaient préféré attendre que les humains fassent les premiers pas.

Le professeur reposa le *Times* et ouvrit le *Busiris Journal Star*, le Quotidien local du matin. Un article résumait pour la énième fois sa conférence et l'« émeute » qui l'avait suivie. En fait d'émeute, six hommes s'étaient battus à coups de poing après qu'une femme eut assommé l'un des assistants avec un sac à main aussi vaste que pesant.

C'était la conférence qui avait déclenché le scandale. Carfax l'avait prononcée en clôture de la série de conférences annuelles données dans le cadre de la Fondation Roberta J. Blue. Le règlement de la Fondation stipulait que la dernière conférence devait être faite par un professeur de l'université Traybell et qu'elle devait porter sur un sujet étranger à ses propres recherches.

En d'autres circonstances, Carfax aurait refusé cette corvée qui, de plus, tombait un jeudi soir, quatre jours avant les examens de fin d'année. Mais, cette fois, il s'était porté volontaire ; il avait même

intrigué pour décrocher cet honneur en usant de ses relations personnelles avec le doyen, un habitué des pokers du mercredi soir.

Persuadé qu'il était de détenir une explication simple et rationnelle des découvertes de Western, il avait tenu à en faire part au public. Il avait donc informé de la teneur de son intervention les représentants de la presse et de la télévision locales. Sa déclaration n'aurait eu qu'un faible écho, ainsi qu'il le prévoyait, si le directeur de la station de télévision n'avait averti le *Chicago Tribune*. Si bien qu'à son entrée dans la salle de conférences, au lieu de la cinquantaine d'étudiants et d'universitaires qui composait le public ordinaire de ces soirées, Carfax se trouva face à cinq cents personnes, plus quatre journalistes et une équipe de télévision venue spécialement de Chicago. Un reporter du *Tribune* ayant découvert que Gordon était le cousin germain de Western, la presse fit de cette nouvelle ses choux gras et elle monta ce détail en épingle en présentant l'affaire comme une querelle de famille...

Carfax eut beau répéter qu'il n'avait jamais rencontré son cousin, rien n'y fit.

La conférence même fut ponctuée à part égale par les acclamations et par les huées, au grand dam du conférencier. Quand il eut terminé, il entama la discussion.

La première question, qui devait être aussi la dernière à cause de la tournure prise par les événements, fut posée par Mrs. Knowlton, une grande femme maigre, d'âge moyen, qui possédait une voix de stentor. C'était la sœur du directeur du *Journal Star*. Comme elle venait de perdre son mari, sa fille et sa petite-fille dans un accident de navigation, elle tenait désespérément à croire en leur survie. Cependant, loin de s'abandonner à l'émotion, elle formula des questions pertinentes auxquelles le professeur s'efforça de répondre le mieux possible.

— Professeur Carfax, en parlant de la découverte de MEDIUM, vous utilisez toujours le mot « théorie ». Or il ne s'agit plus d'une théorie aujourd'hui mais d'un fait avéré. MÉDIUM fonctionne exactement comme le dit Mr. Western. Quand ils ont ouvert une enquête à son sujet, certains des meilleurs esprits des États-Unis le considéraient peut-être comme un charlatan. Maintenant, ils lui donnent entièrement raison.

» Alors, je vous le demande, monsieur le professeur : qui de vous deux est un charlatan ? Vous proposez aux savants d'utiliser le rasoir d'Occam, eh bien moi, je vous suggère de l'employer vous-même.

— Coupe-toi la gorge avec, brailla un grand étudiant échevelé.

Comme il regardait dans sa direction, Carfax en conclut qu'il s'adressait à lui et non à Mrs. Knowlton.

La voix de cette dernière domina le tohu-bohu :

— D'après vous, monsieur le professeur, ceux qui croient en Western sont guidés par des motivations personnelles et irrationnelles. Mais vous-même, lorsque vous vous déchaînez contre nous alors que les faits penchent en notre faveur, ne vous laissez-vous pas aveugler par la passion ?

L'objection irrita Carfax, elle l'avait touché au vif. Loin d'être fondée sur des considérations objectives, sa propre théorie était née d'une intuition. Les intuitions amènent souvent à formuler des hypothèses qui engendrent à leur tour des théories que les faits viennent plus tard confirmer. Mais allez donc expliquer cela à une foule déchaînée !

Le professeur allait quand même ouvrir la bouche quand un homme bondit en hurlant :

— Carfax nous hait ! Il veut nous priver de la plus grande découverte faite depuis la création du monde !

Pour cette formule de Western devenue célèbre, Carfax tenait une réponse toute prête. Il n'eut pas le temps de la lancer. Une femme se jeta sur son interlocuteur et lui assena un grand coup de sac à main. L'homme s'écroula sur-le-champ. Un journaliste ramassa le sac et, avant de le rendre à sa propriétaire lorsqu'elle sortit de prison, il le pesa : il atteignait cinq kilos.

L'arrivée de la police mit un terme à la mêlée, mais elle n'arrêta pas le vent de folie né de cette conférence. Du jour au lendemain, Carfax était célèbre. Rançon de la gloire, il reçut des appels téléphoniques et vidéophoniques des quatre coins du pays. Deux seulement retinrent son attention ; ils provenaient de Los Angeles.

Par le premier, Western lui-même lui proposait de se rendre en avion en Californie pour assister à une séance gratuite de MEDIUM.

Le second fut donné par Patricia Carfax. La fille de Rufton, l'oncle de Western et de Gordon.

Bien que sa voix trahît une certaine hystérie, la jeune fille paraissait sincère et maîtresse d'elle-même ; elle affirmait que Western avait assassiné son père pour lui voler les plans de MEDIUM.

Chapitre III

ASSIS dans une chaise longue sur sa véranda vitrée, Carfax contemplait son jardin tout en savourant son café, un mélange spécial de six plants en provenance d'Amérique du Sud qu'il confectionnait lui-même tous les quinze jours. Une bande de minuscules roitelets voletait autour de l'abri accroché au grand sycomore, le plumage d'un oiseau cardinal rutilait sur le bord d'une blanche piscine miniature.

Le professeur s'était plus d'une fois senti seul dans cette demeure aussi paisible que confortable. C'était une bâtisse de bois préfabriquée, typique de la moyenne bourgeoisie, construite dans la banlieue typique d'une ville de moyenne importance, typique de l'État d'Illinois.

Carfax l'avait achetée peu après avoir été engagé par l'université Traybell. Elle avait besoin de quelques réparations et d'un nouvel aménagement intérieur. Il avait terminé les unes et n'avait pas encore entamé l'autre lorsqu'il s'était marié avec la secrétaire de la doyenne de l'université. Frances avait quitté son posté avec joie et s'était consacrée à la décoration de la maison selon son goût, qui était exquis.

Sa tâche tirait à sa fin et elle envisageait déjà d'autres projets quand l'accident s'était produit.

C'était par une belle soirée d'été. Gordon ayant constaté qu'il ne lui restait plus de cigarettes, sa femme, au lieu de lui faire remarquer comme d'habitude qu'elle souhaitait le voir cesser de fumer, s'était offerte pour aller lui en acheter. Elle en profiterait pour se choisir un roman policier, avait-elle ajouté. Sur le moment, le projet avait irrité Gordon : la maison regorgeait de livres de toutes sortes, depuis les plus sévères classiques jusqu'aux policiers les plus légers. Frances ne les avait sûrement pas tous lus.

Il n'avait pu s'empêcher d'exprimer à voix haute son irritation. Frances lui avait rétorqué que ces livres-là ne lui plaisaient pas. Et elle l'avait invité à l'accompagner avec une phrase ironique ; pour une fois qu'il sortirait le nez de ses bouquins !

Justement, lui avait-il répondu avec une parfaite mauvaise foi qui provenait peut-être d'un sentiment de culpabilité, justement, il était en train de préparer le cours qu'il devait donner le lendemain sur l'Angleterre au Moyen Âge. Elle osait lui reprocher de ne pas lui parler ? Avait-elle déjà oublié que, la veille au soir, il l'avait emmenée

au cinéma et qu'ensuite, il l'avait invitée à prendre un verre à la tête de l'Ours d'Or ?

Frances avait claqué la porte derrière elle avec une violence qui avait d'abord surpris son mari. Par là il dut reconnaître que sa colère se comprenait : la veille, au cours de la fameuse sortie, ils n'avaient pas échangé un mot durant le film et, à la taverne, le hasard avait voulu qu'ils rencontrent le directeur du département d'anglais de l'université et sa femme.

Quelques minutes seulement après son départ, Frances était morte.

Une grosse voiture, conduite par un homme d'âge mur, ayant brûlé un stop à cinquante à l'heure, alors que la vitesse, à ce carrefour, était limitée à trente, avait embouti de plein fouet leur petite voiture allemande.

On avait enterré Frances. On avait placé en observation l'autre conducteur qui souffrait d'une légère blessure à la tête. Il s'appelait Lincks. Il était très riche. Il avait le bras long. La police lui avait dressé une contravention pour avoir brûlé un stop. Comme excuse Lincks avait avancé que le feuillage touffu d'un arbre dissimulait le panneau de limitation de vitesse. Excuse valable pour un étranger au pays : la ville ne taillait pas souvent les arbres et le stop n'était guère visible. Mais Lincks n'était pas un étranger ; il empruntait fréquemment cette route. L'accident avait eu un témoin, un gamin âgé de dix-sept ans. Par malchance, ce soir-là, il était ivre ; de plus, il conduisait sans permis. Enfin, deux fois déjà, il avait fait l'objet de poursuites pour vol de voiture. Et, la seconde fois, il s'agissait d'une voiture appartenant à Lincks. Personne donc ne l'avait cru lorsqu'il avait affirmé que Lincks roulait trop vite.

Deux semaines auparavant, Lincks s'était offert un tête-à-tête de trois heures avec MEDIUM. À son retour, interrogé par Mrs. Knowlton, du *Journal Star*, il avait déclaré que Western et son invention avaient fait sur lui une impression tout à fait favorable. Il s'était effectivement entretenu avec sa chère épouse et n'attendait plus maintenant que le moment de la rejoindre dans l'« Inconnu ». La défunte ne lui avait guère donné de détails sur la vie dans l'autre monde. Lincks désirait avant tout savoir si elle était heureuse. Il souhaitait se retrouver au plus vite à ses côtés, dans le sein du Seigneur. En attendant, pour la réconforter, il lui avait longuement décrit (à raison de 5 000 dollars par demi-heure) la prospérité de son affaire de voitures d'occasion. La conversation proprement dite n'avait duré que trente minutes environ, mais la localisation de sa femme avait exigé deux heures et il avait fallu une demi-heure pour contrôler son identité, bien que Lincks ait été persuadé dès le début qu'il parlait à sa femme. Le gouvernement

exigeait une demi-heure de contrôle d'identité pour chaque séance payante. Même les morts souffraient de l'ingérence de l'État dans les affaires privées, s'était plaint Lincks.

Malgré le frein mis ainsi au développement de la libre entreprise, MEDIUM révélait « Terreur des athées et incroyants qui tiennent Western pour un charlatan, et confirme les vérités éternelles de la Bible. ».

Lincks n'avait négligé qu'un détail : la plupart des chrétiens refusaient d'admettre, faute de preuves, que MEDIUM permettait de communiquer avec les morts.

À la lecture de l'interview, une crise de colère avait secoué Carfax. Bondissant sur le vidéophone, il avait appelé le bureau principal de Lincks, service A1 de la Société Robert (Bob) Lincks, Voitures d'occasion, avec toutes facilités de paiement.

— Pourquoi n'êtes-vous pas rentré en communication avec ma femme, pour lui demander pardon ?

L'autre s'était étranglé.

— Si elle avait conduit une bonne grosse bagnole américaine, au lieu de ce tas de ferraille germanique, elle serait encore en vie.

Et il avait raccroché.

Carfax s'était senti gêné sans comprendre la raison de sa gêne.

Les yeux fixés sur son jardin, il pensait de nouveau à Frances. Si ce soir-là, il avait accepté de l'accompagner elle serait encore vivante. Il aurait insisté pour finir son chapitre ; tous deux seraient partis ensemble un peu plus tard et ce vieux salaud plein aux as aurait traversé le carrefour sans heurter personne.

Carfax s'interrogea : craignait-il de retrouver sa femme comme son rêve le laissait entendre ? Redoutait-il ses reproches ? Le refus de croire en la théorie de Western provenait-il d'un sentiment de culpabilité ?

Il se leva pour aller porter sa tasse à la cuisine dont la peinture n'avait que trois semaines. La pendule murale indiquait neuf heures cinq. Patricia devait le rappeler à onze heures, heure de l'Illinois. D'une cabine publique, comme la première fois, mais d'une cabine équipée d'un vidéophone. Il désirait voir le visage de son interlocutrice et s'assurer qu'il s'agissait bien de sa cousine. Les dernières photos d'elle qui figuraient dans l'album de famille la montraient à l'âge de douze ans, mais Carfax supposait qu'elle n'avait pas beaucoup changé depuis.

C'est lui qui avait insisté pour qu'elle utilise un vidéophone. Il se méfiait de Western : ce dernier aurait pu inventer une combine pour le discréditer définitivement. Malgré le tapage fait autour de lui, Western gardait tout son mystère. Personne n'ignorait les faits saillants de sa biographie mais même les journalistes les plus perspicaces avaient

échoué à cerner sa personnalité.

Au vidéophone, il avait séduit Carfax. Ses yeux bleu foncé, son nez presque aquilin, tout son visage respirait la force et la franchise. En outre, il avait une belle voix profonde et chaleureuse. Le professeur n'était pas homme à se laisser abuser par les apparences et leur antagonisme l'inclinait à la réserve. Cependant, à la fin de la conversation, il s'était demandé s'il n'avait pas mal jugé son interlocuteur, et il s'était résolu à faire preuve d'une plus grande objectivité envers lui.

Le charme dissipé, il s'était de nouveau senti convaincu que la franchise apparente de Western dissimulait quelque chose.

Western, non content de l'inviter à une séance gratuite pour le jour et l'heure de son choix, lui avait en plus offert le voyage aller et retour en avion. Carfax avait promis de donner sa réponse avant le prochain samedi.

La générosité de son adversaire le laissait perplexe. Western marchait à la gloire en triomphant de tous les obstacles. Il comptait maintenant plus d'amis que d'ennemis. Pourquoi la théorie d'un obscur professeur d'histoire lui causait-elle tant d'embarras ? En quoi Carfax le gênait-il ? Western était-il au courant de l'appel de Patricia ? Voulait-il, par avance, déconsidérer celle-ci ?

Quoi qu'il en soit, le professeur n'avait jamais eu l'intention de refuser l'offre de son cousin. MEDIUM l'intriguait trop. Comme il n'aurait jamais les moyens de se payer une séance de trois heures, il entendait bien profiter de l'occasion.

Mais il préférerait attendre le second appel de Patricia avant d'annoncer sa décision car il ne voulait pas trahir sa curiosité.

Pour être complètement honnête, il devait aussi reconnaître qu'il tardait parce que la seule idée d'un tête-à-tête avec MEDIUM le terrorisait.

Il en était là de ses réflexions quand il entendit une voiture s'arrêter devant lui. Une portière claqua. Puis la sonnette de la porte d'entrée tinta.

Gordon se leva en faisant une grimace. Depuis la fameuse conférence, il était assailli par les importuns. Il avait eu beau changer son numéro de vidéophone pour un numéro non inscrit dans l'annuaire, et accrocher une pancarte à sa porte :

NE PAS DÉRANGER ÉCRIVEZ SI VOUS LE DÉSIREZ

la plupart des gens continuaient de l'accabler.

En ouvrant le judas, il se rappela que l'un de ses amis, un détective privé qui avait travaillé avec lui autrefois, avait reçu un jet d'acide nitrique en collant l'œil à un trou de serrure. Il se rassura aussitôt en pensant que ses lunettes constitueraient un écran protecteur.

Je deviens de plus en plus paranoïaque, se dit-il en hochant la tête. Le sourire aux lèvres, il appliqua son œil au judas.

La visiteuse avait environ trente ans. Des cheveux roux foncé, un joli visage malgré un nez un peu long et les parenthèses qui encadraient la bouche. Une robe blanche toute froissée dissimulait un corps aux courbes harmonieuses. Elle frise naturellement, se dit le professeur. Et il comprit soudain pourquoi il était sûr de ce détail, il avait déjà vu cette jeune femme, mais pas en chair et en os.

Il ouvrit la porte et aperçut deux valises aux pieds de la visiteuse.

— Vous deviez m'appeler d'abord, dit-il, mais ça ne fait rien. Entrez.

Chapitre IV

PATRICIA CARFAX ressemblait à sa mère, en plus jeune. Elle avait les cheveux plus clairs, le nez plus long, les yeux d'un bleu plus profond, et des jambes encore plus élancées. En outre, sa mère n'avait jamais arboré cette expression accablée. Carfax se pencha pour prendre les valises.

— Quand nous serons entrés, dit la visiteuse à voix très basse, il serait plus prudent de mettre la radio. Il y a peut-être des micros chez vous.

— Oh ? fit Carfax sur un ton interrogateur. Il prit les valises et suivit la jeune femme dans la maison ; après avoir déposé les bagages, il plaça cinq disques de Beethoven sur la platine. Tandis qu'éclataient les accents martiaux de la *Symphonie héroïque*, il indiqua, de la main la véranda. Beethoven fournissait un arrière fond sublime pour leur tête-à-tête et un brouillage efficace contre les espions éventuels.

— Je vais vous chercher du café. Lait et sucre ?

— Non, merci, noir. Je suis une puriste.

À son retour de la cuisine, il posa deux tasses de café noir sur une petite table devant le fauteuil de Patricia et rapprocha son propre fauteuil.

— On vous suit ?

— À ma connaissance il n'y avait personne dans l'avion, enfin, personne pour me filer. Sinon, il aurait agi avant que je n'arrive ici.

— Il ? Pourquoi « il » ?

— Vous avez raison : on aurait pu envoyer une femme. Mais je croyais que seuls les hommes embrassaient la profession de tueur.

— Votre présence chez moi prouve que l'on n'avait pas l'intention de vous abattre. Il est très facile de tuer quelqu'un, de nuit comme de jour, dans la rue ou au milieu de la foule.

Patricia se rencogna dans son fauteuil et son corps parut se liquéfier.

— Je suis sûr que vous mourez de faim, reprit Carfax. Que diriez-vous d'un plat d'œufs au bacon ?

— Vous avez raison : je meurs de faim et je suis complètement épuisée. Elle se redressa ; son corps parut reprendre quelque consistance.

— Mais je ne pourrai pas me reposer avant de vous avoir tout raconté.

Le professeur était hypnotisé par la poitrine de la jeune femme. Elle surprit son regard, baissa les yeux, les releva, le vit qui souriait et elle éclata de rire. Un rire grêle. La tasse de café dansa dans sa main. Carfax vit apparaître le blanc de ses yeux. Elle réussit néanmoins à boire sans renverser une goutte de liquide et à reposer la tasse en faisant le moins de bruit possible.

— Sans doute ai-je été trop précautionneuse. Je n'ai pas eu le courage de vous appeler pour vous annoncer ma venue. Mais j'ai réfléchi après mon coup de téléphone et j'ai craint que Western ne fasse surveiller votre ligne et n'espionne votre maison.

— Pourquoi ?

— Parce que je l'avais prévenu que je vous contacterais. Je n'aurais pas dû, je m'en rends compte maintenant. J'ai agi sur un coup de tête. Je savais seulement que vous étiez mon cousin et que vous aviez exercé le métier de détective autrefois. J'ai tiré votre nom au hasard mais je vous expliquerai.

» À la vérité, je voulais fuir Los Angeles, et vous parler face à face. Le vidéophone est trop impersonnel. Et le manque de contact me déprimait. J'en avais assez de me cacher et de ne pouvoir me confier à personne. Je savais qu'un homme faisait le pied de grue devant l'immeuble situé au bout de la rue où était mon motel...

— À Los Angeles ?

— Oui. Pour me rapprocher de Western j'avais déménagé. Pas dans ce motel. J'avais d'abord loué un appartement à côté de Beverley Hills, mais je l'ai quitté dès que j'ai appris que Western me recherchait. Le bail n'était pas encore signé, mais j'avais déjà versé trois mois d'avance... J'ai encore déménagé deux fois depuis. J'ai laissé ma voiture chez un ami dans la vallée pour que Western ne puisse pas me retrouver et je ne l'ai jamais récupérée. J'avais peur qu'il n'ait laissé un homme de garde.

— Mais il faut de l'argent pour laisser un homme de garde pendant un mois.

— Oh, Western en a ! Il est riche, multimillionnaire ! Cet argent me revient en fait et il veut me tuer ! Comme il a tué mon père.

— Je dois me montrer objectif, vous comprenez. Je ne peux accepter votre seule parole. Vous ne vous offenserez pas de mes questions.

— Promis. Je sais que je dois prouver mes allégations.

— Il suffira que vous me donniez de bonnes raisons de soupçonner Western car je ne pense pas que vous possédiez des preuves.

— Vous avez raison.

Patricia se redressa encore un peu et sourit.

— Parfaitement raison. Pour satisfaire votre curiosité je vous

expliquerai d'abord pourquoi je n'ai pas fait part de mes soupçons à la police. D'ailleurs, ce sont des faits et non des soupçons. Mais la police, elle, aurait exigé des preuves, et rien de ce que j'aurais pu dire n'aurait suffi à un tribunal. Je n'avais pas même assez de preuves matérielles pour entraîner un interrogatoire. De plus, Western est si célèbre maintenant et si puissant que la police n'agirait pas à moins d'être sûre de le prendre la main dans le sac.

— J'en doute. On l'arrêterait à contrecœur mais on l'arrêterait avec des preuves suffisantes.

— Si je prévenais la police, Western connaîtrait aussitôt mon adresse. Après ce va-et-vient, je suis allée voir mon avocat et je lui ai expliqué toute l'affaire. Il m'a dit que je n'avais aucune chance de réussir, puis il m'a demandé mon numéro de téléphone, pour me rappeler, a-t-il dit, au cas où il changerait d'avis. Je vous remercie, ai-je répondu, mais je vous donnerai mon numéro quand je vous engagerai. Et je suis partie, j'ai pris un taxi et je me suis fait conduire droit à mon motel. Là, j'ai commis une erreur. Je crois qu'il m'a fait suivre.

— Qui ?

— L'avocat.

— Son nom ?

— Roger Hampton. De Hampton Thoburn, Roxton et Row.

— Leur étude a une excellente réputation. Pourquoi Hampton vous aurait-il fait filer ?

— Il m'a prise pour une folle capable de le tuer afin de me venger de Western. Il faut dire que dans son bureau, je me suis montrée très violente. Je suis sûre qu'il a appelé Western pour lui donner mon adresse.

— Il avait refusé votre affaire mais vos déclarations étaient couvertes par le secret professionnel.

— Il a pu imaginer qu'une maniaque menaçait Western et donner mon adresse sans parler de notre conversation.

— Ou encore, il est étranger à toute cette affaire. On vous suivait peut-être, si l'on vous suit, avant votre visite chez Hampton.

— Si l'on me suit. Mais je sais qu'on me suit. J'ai vu un homme qui me filait aller me demander à la réception. Après son départ, j'ai interrogé le réceptionniste. L'homme l'avait interrogé sur moi.

Carfax se frotta les mains.

— Continuez.

— En un quart d'heure, j'avais fait mes bagages. J'ai sauté dans un taxi et je me suis fait conduire à un restaurant de Sherman Oaks. Là, j'en ai pris un autre pour Tarzana. À Tarzana, j'ai loué une voiture, cash, et j'ai filé par la route chez des amis, à Cernel. Je pensais que Western ignorait leur existence. Au moment où je descendais une forte

pente sur la l...

— Je sais...

— J'ai failli me tuer ! Les freins ont lâché ! J'ai dévalé la pente en zigzags, et si je n'ai pas embouti de voiture venant en sens inverse, c'est qu'il n'en est pas passé. J'ai réussi à prendre le dernier virage de la côte en bas, je suis sortie de la route, un pneu a explosé et la voiture s'est retournée. Je m'en suis tirée sans une égratignure mais quelle frousse ! La voiture était inutilisable. Un véhicule de patrouille m'a ramenée au restaurant où j'avais déjeuné. Il y avait une mare de liquide pour les freins à l'endroit où je m'étais garée.

» Je refusai qu'on m'examine. J'avais juste besoin d'un remontant. Un policier est venu m'expliquer qu'on avait trafiqué le cylindre. Ce que je savais. On l'avait trafiqué sur le parking. Les freins fonctionnaient parfaitement à mon arrivée et je m'en étais servi en sortant car il n'y avait pas de circulation. Je n'avais appuyé sur la pédale que dans la descente au moment où il était déjà trop tard.

— À part Western, qui pouvait vouloir se débarrasser de vous ?

— Personne.

Un bon point pour vous, songea Carfax.

— Racontez-moi tout depuis le commencement sinon nous allons nous emmêler. Je vous poserai ensuite les questions que je jugerai nécessaires.

— Très bien. Mon père, comme vous le savez, enseignait la physique à l'université de Big Sur en Californie.

— Je l'ai appris par le journal. D'ailleurs, je ne sais de cette affaire que ce qu'en a dit le *New York Times*. Le quotidien local l'a tout juste mentionnée.

— Avant d'aller à Big Sur, il avait professé à l'UCLA. Sans doute travaillait-il déjà à MEDIUM ? Chez nous, il passait des heures penché sur des équations, des schémas, des diagrammes, des maquettes que j'apercevais lorsqu'il m'arrivait d'entrer dans son bureau. Un jour, je lui ai demandé à quoi il travaillait ; il m'a répondu en riant qu'il travaillait à la plus grande découverte faite depuis la création du monde.

— On attribue cette phrase à Western.

— Il n'a pas volé que MEDIUM ! Papa enfermait toujours ses papiers dans son coffre. Après notre installation à Big Sur, il construisit une sorte d'appareil électronique bien plus petit que MEDIUM, mais qui dévorait des Kilowatts. Nous avions des notes d'électricité faramineuses !

— Certaines auraient-elles échappées à l'incendie ? demanda Carfax qui ajouta aussitôt : Je n'oublie pas que j'ai promis de garder le silence, mais la question me brûlait les lèvres.

— Non, tout a disparu. La Compagnie avait des archives. Je dis

avait car quand j'ai voulu les consulter, on m'a répondu que suivant leur politique de recyclage, on les détruisait au bout de six mois. Or j'ai effectué la démarche six mois après l'incendie.

» Je reviens à cette machine. Je connais la consommation d'électricité car je vivais avec mon père et nous partagions les dépenses. Je travaillais, si vous vous rappelez – mais non, vous ne pouvez le savoir – comme secrétaire du président de l'université. Je gagnais bien ma vie mais j'étais incapable de supporter une telle dépense. Papa me dit qu'il se chargerait de tout. Or lui non plus n'avait pas de revenus suffisants. Quelques mois plus tard, il m'annonça qu'il allait emprunter de l'argent à un taux d'intérêt très bas. Vous devinez le nom du prêteur.

Carfax était bien décidé à garder le silence.

— Son neveu, mon cousin. Votre cousin. Western. Pour obtenir le prêt, mon père a sûrement été obligé de lui parler de ses recherches. Mais qui aurait prêté de l'argent à l'inventeur farfelu de MEDIUM ? Autant l'avancer pour construire une machine à mouvement perpétuel.

Invention devenue impossible maintenant, se dit Carfax, MEDIUM avait ouvert la porte à des recherches de toutes sortes.

— Papa avait dû faire une démonstration convaincante. Du moins je le suppose, car je n'ai pas vu Western à la maison. Papa ne m'a jamais parlé d'une visite, mais il a pu venir pendant mes heures de bureau ou durant l'été lorsque je voyageais en Europe.

Carfax eut envie de lui demander si elle était sûre que son père avait bien reçu de l'argent de Western.

— Brusquement Papa a pu payer l'électricité, reprit-elle comme si elle avait lu dans son esprit. Et acquérir le matériel supplémentaire. Il a fait deux dépôts à sa banque, l'un de vingt mille dollars l'autre de dix mille.

— Trente mille au total, murmura Carfax.

— La majeure partie de cette somme servit à acheter du matériel électronique, des consoles, de l'équipement. Papa refusait de m'expliquer l'origine de l'argent aussi bien que la nature de ses recherches. En temps utile, me répétait-il. Je ne devais pas me faire de souci. Les dépôts étaient en liquide, je n'ai jamais vu les récépissés. S'il y en avait, ils ont été brûlés ou récupérés.

» Je ne comprends pas le silence de mon père. S'il m'avait parlé je ne me serais pas moqué de lui, je ne l'aurais pas pris pour un fou. Ou je ne le lui aurais pas dit.

Elle s'arrêta et se rembrunit avant de continuer.

— C'est faux, soyons franche, s'il m'avait parlé de MEDIUM j'aurais cru qu'il avait perdu l'esprit et je n'aurais pas pu me taire. Je lui aurais livré le fond de ma pensée. Peut-être même aurais-je

cherché à le faire soigner. Je n'ai jamais cru qu'il existe une vie après la mort ni aucune chose de nature surnaturelle. C'est une redondance, non, nature surnaturelle ?

» Papa non plus, à ma connaissance. Mais la mort de ma mère, quatre ans avant, m'avait profondément touchée. C'est pour cette raison que j'étais venue vivre avec lui. J'avais peur qu'il ne se laisse mourir de chagrin ou qu'il ne se suicide. Humm, j'ai dit que je devais être sincère. J'avais besoin de lui autant qu'il avait besoin de moi. J'aimais beaucoup ma mère, je venais de divorcer, je voulais lui apporter mon affection et je recherchais la sienne.

Elle ouvrit son sac, y prit un mouchoir et s'en tamponna les paupières.

— Le désir de supprimer la barrière de la mort, de revoir ma mère eût pu... C'est bien Arthur A. Conan Doyle qui s'est tourné vers le spiritualisme après la mort de son fils ?

— D'un proche, je crois.

— Mais papa se serait conduit comme un savant. Il n'aurait pas eu recours à un MEDIUM. La mort de ma mère n'a peut-être aucun rapport avec sa découverte, il a pu la faire par hasard, cette malheureuse découverte.

Le spectacle du jardin encore humide de rosée, le va-et-vient des oiseaux n'incitait pas Carfax à croire à l'immortalité. Au contraire, le mouvement perpétuel de la vie s'offrait à ses regards. Les morts étaient définitivement morts ; ils ne revenaient que sous forme d'engrais, et encore... Les rites funéraires empêchaient souvent cette transmutation !

Un instant, il en vint même à douter de la perpétuation de la vie. L'homme faisait de son mieux pour l'arrêter conclut-il.

— C'est le 17 mars au soir que s'est produit la catastrophe, reprit Patricia. Partie chez des amis de Santa-Cruz, je ne suis rentrée qu'à une heure du matin. Fatiguée mais heureuse, j'avais passé une excellente soirée. À mon retour, je constatai que le réservoir de ma voiture était presque vide. Or Papa en avait besoin le lendemain car il devait se rendre à une réunion du département de physique, m'avait-il dit, sans autre précision et il avait laissé sa voiture au garage. Je fis donc un crochet par la station-service avant de me mettre au lit. C'est ce qui me sauva la vie. Je revenais quand...

Carfax l'entendit avaler sa salive. Lorsqu'elle reprit la parole, elle parla d'une toute petite voix.

— J'entendis une explosion qui ébranla la ville entière. Cinq blocs séparaient la maison de la station-service et pourtant j'ai eu l'impression que l'explosion s'était produite juste à côté. Toutes les fenêtres alentour furent soufflées et les voisins se trouvèrent éjectés de leur lit.

» Encore sous le choc, je dus m'arrêter pendant quelques minutes. Je savais quelle cible on avait visée.

» Je découvris la maison en flammes : un vrai feu de joie. Les pompiers arrivés peu après veillèrent d'abord à contenir l'incendie. Incapable de parler ou de bouger, je restai stupide à contempler les flammes, les pompiers, la foule qui s'était assemblée. Ce fut l'une des voisines qui me repéra, comme elle me l'expliqua par la suite. On m'emmena dans une ambulance. Un médecin m'administra un sédatif. Je ne me réveillai que le lendemain, la tête tourbillonnante en proie à une faiblesse extrême.

» On m'expliqua ensuite qu'on avait retrouvé le corps de mon père dans le jardin. Éjecté par le souffle de l'explosion, il avait été ensuite écrasé par des débris enflammés. Son corps était déchiqueté, brûlé... méconnaissable. On ne put l'identifier que grâce aux radios de son dentiste. Et... et...

Patricia se moucha et s'essuya les yeux avec son mouchoir. Carfax partit lui chercher des Kleenex à la cuisine. Après avoir constaté dans un miroir de poche les dégâts causés par ses larmes, elle grimpa dans la salle de bains pour rectifier son maquillage. En redescendant elle avait même retrouvé son sourire.

— Quand on ouvrit le coffre-fort mural, reprit-elle, il était complètement vide. On l'avait ouvert et débarrassé de son contenu, y compris mes bijoux, avant de le refermer. Mon père avait dû agir sous la menace. Selon la police, l'explosion avait été provoquée par le gaz ; on avait ouvert l'alimentation des bûches artificielles installées dans la cheminée, attendu que le gaz ait envahi la maison, puis refermé le robinet. Toutes les fenêtres et toutes les portes étaient fermées ; les traces indiquaient qu'on les avait scellées avec de l'adhésif. Le laboratoire de la police en avait eu la preuve malgré l'incendie.

» Mais Papa n'était pas mort asphyxié : ses poumons ne contenaient pas de gaz. Il était mort d'un coup reçu sur la tête. Ou du moins il avait reçu un coup susceptible d'entraîner la mort. Mais il était impossible de savoir s'il avait été frappé volontairement par un instrument contondant ou simplement heurté par un objet projeté par l'explosion. Cette seconde hypothèse fut vite écartée cependant ; en effet dans ce cas, mon père aurait respiré le gaz. On l'avait donc frappé avant d'ouvrir le gaz.

» Ensuite, l'assassin, qui devait porter un masque à oxygène, avait attendu que le gaz ait rempli la maison et il avait laissé un dispositif destiné à provoquer l'explosion. Ce dispositif avait sans doute été détruit car on n'en retrouva pas de trace. Puis l'assassin était sorti par-derrière, avait pris soin de refermer la porte et s'était éloigné le plus vite possible. L'explosion, et l'incendie avaient détruit les deux exemplaires de MEDIUM. On fit examiner leurs restes par un

électronicien qui découvrit que certains circuits essentiels manquaient, comme il ignorait l'usage de ces appareils totalement inconnus pour lui, il se révéla incapable d'en comprendre le fonctionnement en l'absence de ces circuits.

» Mon père avait sûrement reconnu l'assassin quand il l'avait forcé à ouvrir le coffre.

Cette fois, Carfax ne put se retenir d'intervenir :

— Sauf s'il portait un masque et s'il avait déguisé sa voix.

— Bien entendu. Mais pourquoi aurait-il dissimulé son identité ? Il ne devait pas y avoir de témoin ; que Western ait agi directement ou non, c'est lui le responsable car lui seul connaissait la nature des recherches de mon père. Il a annoncé qu'il communiquait avec les morts, six mois seulement après sa mort. Croyez-vous que ce soit une coïncidence ?

» Moi je savais donc que Western avait volé les plans mais j'étais incapable de le prouver. Je n'ai rien à présenter à un tribunal. Mais je n'allais pas rester les bras croisés et laisser l'assassin en liberté. La première chose que j'ai faite après la mort de mon père, c'est d'engager, grâce à son assurance vie un détective privé pour enquêter sur Western.

» Comme la presse a beaucoup parlé de lui, je suppose que vous connaissez l'essentiel. Titulaire d'un diplôme de gestion des affaires, il a de plus hérité de son père sept magasins de radio-télévision. Il a suivi beaucoup de cours techniques et il possède également un diplôme de radiotéléphoniste. Mais il n'a rien d'un inventeur...

— Navré de vous interrompre encore une fois. Un inventeur n'a pas besoin de diplômes.

— Je sais.

Les yeux de Patricia s'agrandirent comme sous l'effet de la colère.

— Apparemment ses études terminées, Western s'est contenté de gérer ses affaires, de jouer à la bourse et de courir les femmes. Une anecdote vous éclairera sur sa personnalité.

» Après la mort de mon père, je suis sortie une fois avec lui parce que je désirai en savoir plus sur leurs relations. En fait c'est moi qui lui ai fait des avances en lui téléphonant pour lui demander un rendez-vous. Il m'a invitée au Sandia et nous avons bu pas mal. Ensuite, il m'a proposé d'aller chez lui : nous y serions plus à l'aise pour bavarder, m'a-t-il dit ; j'acceptai. Un homme qui a bien bu et qui se trouve en compagnie d'une jolie femme, j'ignore la fausse modestie, à tendance à trop parler.

Ses yeux s'agrandirent encore. Dans sa voix, le chagrin fit place à la colère.

— Il m'a proposé de coucher avec lui ! Mon propre cousin ? L'assassin de mon père ! Je crains d'avoir perdu la tête. Je l'ai giflé, je

l'ai accusé d'avoir tué mon père pour le voler et je lui ai promis de le faire payer avec ou sans l'aide de la police.

» Je n'avais jamais vu un homme changer aussi rapidement. Pendant une minute, j'ai cru qu'il allait me tuer sur place. Mais il est bien trop malin pour cela. Il s'est rasséréné aussitôt comme s'il avait pris une douche froide, il m'a conseillé de sortir et m'a interdit de le revoir. Et il m'a prévenue que si je racontais à d'autres ce que je lui avais dit, il me la bouclerait.

» Il ne m'a pas menacée, remarquez. Mais quand il a parlé de me la boucler, il ne pensait pas à des moyens légaux, j'en suis sûre. Je suis partie aussi vite que j'ai pu.

» Par l'agence de détectives, j'ai appris ensuite que Western laissait certaines femmes dans le besoin utiliser MEDIUM surtout si elles étaient jolies ; il les emballait, le salaud !

Il faut être deux pour ce genre de marché, pensa Carfax.

— Je me demande comment votre agence a obtenu ce renseignement. Pas par les femmes, en tout cas.

— Un de leurs détectives travaille chez Western. C'est une secrétaire qui l'a mis au courant. D'ordinaire, son personnel est discret mais cette secrétaire est tombée amoureuse du détective ; comme lui aussi affirmait son admiration pour Western, elle n'a pas pensé à mal. Le métier de détective est un sale métier, non ?

— Si, mais on agit rarement sans se salir les mains.

— Des femmes qui ont refusé les propositions de Western, ont parlé aussi, elles n'avaient pas peur, elles.

» Maintenant, vous vous demandez pourquoi Western ne m'a pas encore descendue puisque voilà huit mois que je lui ai jeté mes soupçons à la figure. Mais c'est qu'il doit savoir que je le fais surveiller. Les deux directeurs de l'agence de détectives ont reçu des coups de fil anonymes leur enjoignant d'abandonner l'affaire, peu après avoir découvert que ma ligne était surveillée et ma maison truffée de micros. Ils ont également identifié les hommes qui me filaient : des employés d'une autre agence qui a refusé de donner le nom de son client, bien entendu.

— Les noms de ces deux agences ?

— J'ai engagé Fortune et Thorndyke, Western l'agence d'enquêtes et de sécurité Magnum.

Carfax hocha la tête.

— Fortune et Thorndyke sont installées dans Hollywood Ouest ; Magnum dans le centre de Los Angeles ; cette dernière agence est dirigée par Valmont. Je les connais tous trois pour avoir autrefois travaillé avec eux.

— Qu'est-ce qui vous a poussé à devenir professeur d'histoire ? Je comprends qu'on abandonne le travail de détective privé : c'est un

travail sordide, déprimant qui ne doit pas procurer beaucoup d'exaltation. Ah, c'est vrai, vous avez eu une dépression...

Carfax haussa les épaules.

— C'est le *Times* qui a raconté que vous avez eu une dépression pendant une affaire et qu'elle s'est trouvée aggravée, la dépression, pas l'affaire, par un accident qui a failli vous coûter la vie.

— Je suis restée d'abord dans une clinique privée puis j'ai été transférée à l'hôpital du Mont Sinaï de Beverly Hills. J'ai eu la chance, ou la malchance, de tomber sur un psychothérapeute extrêmement doué.

— Pourquoi la malchance ?

— Qui sait ? Le docteur Sloko m'a convaincue ou m'a amenée à me convaincre que je venais de vivre une crise de folie. J'avais souffert d'hallucinations extraordinaires et d'un réalisme total. Dès ce moment, j'ai rapidement recouvré mon équilibre. Mais je ne sais toujours pas si...

— Il faudra m'en parler un jour. J'ai peur que Western ne profite de cette histoire. Rien ne l'empêche d'expliquer ou d'insinuer que vous souffrez d'une nouvelle crise de folie passagère. Et alors, adieu votre hypothèse sur les extraterrestres.

Carfax fit la grimace.

— J'en ai bien conscience. Si je gêne trop Western, c'est ce qu'il fera. Vous...

Il s'interrompt. Il allait dire qu'un ex-malade mental et une presque déséquilibrée ne formaient pas une équipe solide.

— Nous en reparlerons, dit Patricia. Si je suis venue vous trouver, c'est parce que vous êtes mon cousin, que vous êtes un adversaire irréductible de Western, que vous avez été détective, que vous...

— Allez-y, cessez de tourner autour du pot.

— Comment ?

— Que voulez-vous que je fasse quand j'irai voir Western ?

— Démarche logique, non ? dit-elle en s'approchant de lui. Mais je n'ai pas le droit de vous demander quoi que ce soit : vous ne disposez que d'une séance de MEDIUM, et vous souhaitez sûrement parler à votre femme ou à l'un de vos parents, enfin à quelqu'un que vous aimiez. À moins que, en tant que professeur d'histoire, vous désiriez vérifier que le secrétaire d'État à la guerre de Stanton est bien le responsable de l'assassinat de Lincoln.

— La chaire de l'université de Chicago travaille déjà sur cette question grâce à un prêt fédéral.

Carfax fit une pause.

— Mais si je découvre la cause exacte de la mort de votre père et l'identité de son assassin au cas où l'on aurait assassiné, cette découverte passera avant la mort de Lincoln. Un profond soupir

échappa à Patricia.

— Vous acceptez !

— J'y réfléchirai.

La conversation l'avait insidieusement amené à contredire sa théorie, constata-t-il. Au lieu de se cramponner à l'idée que MEDIUM permettait de communiquer avec les extra-terrestres, il avait admis implicitement qu'il s'agissait de défunts. Patricia espérait son aide mais elle croyait aux allégations de Western.

Chapitre V

CARFAX avait fait le serment de ne jamais revenir à Los Angeles.

Malgré cet engagement, il se trouvait maintenant sur le point d'atterrir au nouvel aéroport international de Riverside.

Sous le jet, il découvrait les montagnes de l'ouest de l'Arizona baignées dans une atmosphère glauque. L'air épais le transformait en un décor sous-marin aperçu par le fond vitré d'un submersible. À leurs pieds s'étendait la réserve de chasse Kofa où, affirmait-on, rôdaient encore, l'œil vitreux et les poumons ravagés, les derniers pumas de l'Amérique du Nord. On y rencontrait aussi une espèce de cactus, le sagnasa, qui avait presque totalement disparu de la surface du globe. La pollution atmosphérique n'était responsable qu'en partie de l'extinction de l'espèce.

Le président des États-Unis s'était donné dix ans pour ramener coûte que coûte le taux de pollution à celui de 1973.

L'avion se posa et gagna son aire d'atterrissage où un cordon ombilical télescopique le relia à l'aéroport. Carfax s'enfonça dans les entrailles climatisées du bâtiment. Il reconnut aussitôt Edward Tours : il avait déjà vu ce visage large et ces cheveux gris coupés courts sur l'écran du vidéophone quand il avait rappelé Western.

Les deux hommes se serrèrent la main et échangèrent des banalités sur le *smog*. Malgré sa présence, ô combien indéniable, le *smog* fournissait au moins un sujet de conversation et de mécontentement. La conversation s'orienta ensuite vers les impôts, passa aux plages où l'on refusait maintenant ceux qui échouaient à un examen de beauté, effleura le massacre de Philadelphie, toucha à la crise iranienne, pour aboutir au déclin de la littérature contemporaine. À ce moment-là, les deux valises de Carfax surgirent d'un distributeur. Des bras d'acier les soulevèrent et les déposèrent sur la carapace plane d'une petite tortue électrique pourvue de quatre roues qui vint s'arrêter à trente centimètres des pieds des voyageurs. Carfax glissa une étiquette de plastique dans une fente, deux hommes jeunes qui accompagnaient Tours s'emparèrent des valises et la tortue s'en retourna chercher d'autres bagages.

Tours et ses compagnons portaient des costumes d'après-midi couleur orange vif. Un tau se balançait au bout d'une chaîne d'argent suspendue à leur cou : au centre de la boucle resplendissait un M doré, l'initiale de MEDIUM.

La moitié des visiteurs de l'aéroport arborait le même pendentif.

— Docteur Carfax, nous sommes obligés d'emprunter le MTO, dit Tours. Nous ne pouvons plus vous traiter comme un officiel, du moins hors de l'aéroport. De plus, étant donné que la presse vous considère comme un visiteur de marque, nous devrions acquitter une taxe. Mais vous savez...

— Je ne m'attendais pas à être accueilli par une limousine et son chauffeur, répondit Carfax. Je ne le souhaiterai pas non plus. D'ailleurs le MTO est bien plus rapide que l'autoroute.

Ils gagnèrent la salle d'attente. Une minute plus tard l'express de Hollywood entra en gare au milieu des grincements et des chuintements. Ils prirent place dans l'une des voitures en forme d'œuf et le train les emmena à deux cent cinquante kilomètres à l'heure. Assis près de la vitre, Carfax regardait le paysage qui défilait entre les grandes arches qui supportent le rail supérieur. Le *smog* paraissait moins épais qu'à douze mille kilomètres d'altitude ; il ne l'avait pas gêné car il n'avait pas quitté les lieux climatisés.

La métropole s'était encore développée de trente-six kilomètres en direction de l'est ; des immeubles, des maisons individuelles et des rues avaient remplacé l'ancien désert. Dans les vieux quartiers le nombre de gratte-ciel avait augmenté, les rues s'étaient souvent dédoublées en deux niveaux reliés par de nombreuses passerelles. Certaines voies qu'ils connaissaient bien avaient laissé la place à des immeubles. La plupart des piétons portaient maintenant des masques à oxygène et de petits cylindres. Mais, dans l'ensemble, Los Angeles avait peu changé.

Cinq minutes après avoir quitté Riverside, le MTO atteignait la station Highland-Sunset. Les alentours, eux, étaient presque méconnaissables. On avait abattu la plupart des immeubles ; Sunset Boulevard et Hollywood Boulevard avaient acquis, eux aussi, deux niveaux.

Guidés par Tours, les quatre hommes empruntèrent un escalator protégé par une gaine de plastique pour atteindre le niveau supérieur. Dans une petite serre les attendait un nouveau taxi : cellule de fuel, un moteur électrique par roue. Le conducteur, la tête rasée, n'avait pour tout vêtement qu'un short bleu électrique et un foulard écarlate.

Ils se glissèrent lentement au milieu de la circulation jusqu'à la rampe de sortie de Nicholls Canyon. La nouvelle via Nicholls Canyon les amena directement à une route secondaire privée qui longeait la colline jusqu'à la demeure de Western. Cinq cents mètres plus loin, un garde poste, près d'une barrière, les arrêta. Tours exhiba une carte en code et glissa son pouce droit dans le trou d'une boîte d'immatriculation. Le garde s'effaça, la barrière se leva, le taxi continua sa route.

D'énormes pylônes soutenaient la route érigée à flanc de colline. Des avenues secondaires amenaient par des rampes d'accès aux splendides demeures taillées à même les hauteurs. On avait ravalé la colline, on l'avait manucurée et corsetée de plastique, de métal et de ciment. Mais le lierre garnissait encore toute sa surface.

À travers les interstices de la rambarde qui bordait la route, Carfax aperçut le vaste parking construit au sommet de la colline. À côté s'élevait un grand immeuble d'habitation d'un blanc uniforme. La foule qui occupait le parking se divisait en quatre groupes ; la plupart des gens portait des pancartes. Des voitures de police étaient garées sur le pourtour.

— Westernites et antiwesternites, expliqua Tours. Les premiers constituent le groupe le plus important. Les antiwesternites ne sont pas d'accord avec eux : catholiques, baptistes du sud, scientologues, et, sauf erreur, carfaxistes, pardonnez-moi l'expression.

— Je n'ai autorisé aucun groupe à se prévaloir de mon nom. Du moins jusqu'à présent.

— Alors, vous feriez mieux de le leur expliquer, répliqua Tours.

La demeure de Western était perchée sur le sommet de la colline : c'était une magnifique construction de brique et de bois dans le style colonial. Devant l'immense véranda, cinq Noirs vêtus de blanc immaculé taillaient pelouse et massifs de fleurs. Carfax s'attendait presque à voir surgir une dame vêtue d'une robe à cerceau au bras d'un colonel au menton orné d'un bouc.

— Les jardiniers sont en fait des hommes du service de sécurité, dit Tours. Si la végétation paraît si verte et si florissante, c'est qu'elle est en plastique.

— Mais les tondeuses et les sécateurs ?

— Les tondeuses n'ont pas de lames, les sécateurs des tranchants émoussés. Mr. Western n'aime pas la présence de la police mais il doit se protéger. Trop de fous, comme ce Philipps dont vous avez dû entendre parler, ont tenté de l'assassiner. Les fanatiques croient protéger leur religion en tuant Mr. Western. C'est de la démente.

— Mr. Western aurait parlé à Phillipps six heures après sa mort.

— Oui. On l'a repéré et interrogé rapidement. Mais comme il était encore mal remis du choc causé par son passage à l'état de *semb*, le contact a été médiocre. Mr. Western compte s'entretenir de nouveau avec lui car il espère que son témoignage convaincra ses coreligionnaires de sa sincérité.

Le taxi s'arrêta devant la grosse porte de métal qui fermait la rampe d'accès. Elle s'ouvrit quelques secondes plus tard. Le véhicule contourna la maison ; une autre rampe inclinée le conduisit au sous-sol. Des portes flexibles se refermèrent derrière lui. Les passagers sortirent. Tours tendit sa carte de crédit au chauffeur qui l'inséra dans

la fente de l'appareil puis la lui rendit. Et il franchit les portes dans l'autre sens, le courant d'air créé par leur mouvement chassa le *smog* glauque.

Carfax monta vingt marches derrière Tours et arriva dans une pièce gigantesque décorée de façon splendide. Quatre hommes peu amènes y paressaient ; Carfax qui s'attendait à une fouille fut déçu. Il en conclut qu'il était passé devant des détecteurs en prenant l'escalier.

Ils traversèrent un hall très haut de plafond, orné de peintures murales que Carfax reconnut pour être des fresques étrusques. À l'extrémité du hall, il prit place avec Tours dans un petit ascenseur qui les mena aussitôt au troisième étage, sans que Tours ait touché aux commandes. Des simulacres, pensa Carfax. Un opérateur les surveillait probablement grâce à un circuit de télévision intérieur. Il se demanda si l'ascenseur descendait jusqu'au garage.

Les deux hommes pénétrèrent dans une pièce aux dimensions importantes. Derrière chacun des vingt bureaux, des employés des deux sexes parlaient au téléphone, dictaient à des machines à écrire, compulsaient des dossiers ou écoutaient des enregistrements. Tours présenta à Carfax, une jolie femme d'âge moyen. Mrs. Morris, la secrétaire personnelle de Western. Avec un sourire, elle les invita à la suivre dans un petit vestibule qui débouchait sur une pièce meublée seulement par un bureau inoccupé, et par une console d'un ordinateur. Tours fit un signe à la caméra installée à l'angle du plafond. La porte coulissante s'enfonça dans le mur.

La pièce suivante était aussi grande que glaciale. Les murs peints en blanc étaient nus sauf pour des cartes que Carfax ne parvint pas à identifier. Un petit bureau et une chaise repoussée dans un coin, quelques fauteuils épars constituaient le seul ameublement.

Western se tenait au centre de la pièce. À ses côtés, il y avait MEDIUM.

Chapitre VI

CARFAX devait lui rendre cette justice : Western n'avait pas cherché à créer une atmosphère religieuse. Dans la pièce brillante et nue, on ne voyait aucun de ces objets exotiques qui décorent souvent les pièces où les médiums humains tiennent séance. Le cube gris neutre, haut d'un décamètre, la console incurvée, les compteurs lumineux, rhéostats, indicateurs lumineux, écrans, les câbles énormes qui s'enfonçaient dans le sol, tout en MEDIUM respirait la science. Western ne s'était pas drapé dans une robe flottante couverte de symboles astrologiques ; il ne portait pas non plus la tenue d'un laborantin ; il semblait sortir d'un court de tennis : pieds nus dans des tennis blancs, il portait un short vert vif et une chemise blanche sans manche. Des boucles noires s'échappaient de son encolure ; des poils noirs frisés couvraient ses jambes aux muscles saillants. À la surprise de Carfax, il n'arborait même pas le tau orné d'un M.

Il sourit en se dirigeant vers lui et lui tendit une grande main puissante et velue. Quand il souriait, il ressemblait à Patricia.

Il bavarda avec Carfax pendant quelques instants : Comment le voyage s'était-il passé ? Et ce smog ! Pour vivre à Los Angeles il faut rester chez soi six mois sur douze et avoir beaucoup d'argent.

— Ah, au fait, question tout à fait à propos : notre cousine vous a-t-elle contacté ?

Cette franchise brusque désarçonna Carfax ; tout son plan d'attaque était fichu.

Mieux valait dire la vérité ou du moins en dire suffisamment pour convaincre Western de son honnêteté. Peut-être même était-il au courant de la visite de Patricia.

— Oui, répondit-il en espérant montrer autant d'aisance que son interlocuteur. Elle est arrivée sans prévenir et je l'ai hébergée pendant près d'une semaine.

Carfax avait passé sa maison au peigne fin. Il n'avait trouvé aucune trace de micro ni aucune preuve d'écoute sur sa ligne. Ou on avait suivi Patricia jusqu'à Busiris ou on avait découvert sa destination par l'intermédiaire de la compagnie aérienne ; dans ce cas, il n'était pas difficile de deviner l'identité de son hôte.

— Gordon, cela ne me surprend pas, reprit Western. Je ne sais quelle est votre opinion, moi je crois que la mort de son père lui a chamboulé la cervelle. Elle l'aimait énormément. Trop peut-être. Et les

circonstances de sa mort ont de quoi ébranler une personne bien équilibrée.

» Elle m'accuse d'avoir volé les plans de MEDIUM à son père et, par voie de conséquence, de l'avoir assassiné. Elle vous en a parlé, bien sûr ?

Western savait désarmer un adversaire. La franchise affichée fournit un masque parfait pour le voleur ou l'assassin.

— Elle m'en a parlé en effet.

— Et vous souhaitez ou du moins vous-espérez employer MEDIUM, mon invention, pour vérifier ses dires ?

— Vous êtes perspicace. Puisque nous parlons à cœur ouvert, je vous avouerai que j'hésitais à vous demander de localiser mon – notre – oncle. J'avais d'autres intentions.

Western éclata de rire.

— Je vous offre deux séances. Je ne vous cacherai pas que c'est un cadeau de prix mais il n'est pas totalement désintéressé. Mon offre a deux raisons ; première raison : si vous êtes convaincu, c'est la fin de vos partisans. Votre théorie, toutes les théories sont tuées dans l'œuf. J'offre aussi des séances gratuites à mes autres adversaires. Je dois en recevoir une flopée demain. Une trinité jésuitique, un physicien qualifié, un théologien éminent, une autorité en matière d'exorcisme. J'ai autorisé ce dernier à pratiquer un exorcisme s'il le souhaite.

» Les jésuites ne seront pas seuls. Ils seront accompagnés par des pasteurs anglicans et méthodistes de renom ; par deux rabbins, un orthodoxe et un réformé, par un adepte de la science chrétienne, par un mormon, par un athée célèbre qui écrit des ouvrages scientifiques et par le chef de l'église animiste d'Afrique, qui vient du Niger sauf erreur.

Après une pause, il ajouta :

— Je ne saurais préjuger de leur objectivité. Après tout, leur foi, y compris l'athéisme, qui est une forme de foi, risque d'être ébranlée par MEDIUM. Et eux aussi par la même occasion. La foi s'enracine au plus profond de l'homme comme vous ne l'ignorez sans doute pas. Celui qui la perd se sent menacé dans son moi intime. Rares sont ceux qui résistent à une telle épreuve.

» Mais de vous, j'attends la plus grande objectivité possible. Je me demande encore où vous avez déniché votre théorie. Dans la fréquentation assidue des livres de science-fiction peut-être...

Carfax accusa le coup.

— Mes excuses, dit Western avec un sourire. Les prémisses de votre hypothèse n'ont rien de ridicule, mais les faits les démontent, me semble-t-il.

Sa voix devint grave et son visage s'empourpra.

— Bon sang, que leur faut-il de plus ? Une commission fédérale

s'est livrée à une enquête approfondie ; ses conclusions vous sont connues. Qu'on le veuille ou non, MEDIUM permet de communiquer avec l'autre monde Pour ma part, je préfère parler d'*embu* : une entité universelle électromagnétique. On n'a pas encore publié le rapport officiel de la commission d'enquête, comme tout le monde le sait, parce que le président redoute les répercussions qu'il pourrait avoir. S'il accepte ces conclusions, tout est fichu pour lui et s'il les nie, tout est fichu aussi. Mais on ne pourra le tenir très longtemps sous le boisseau. La pression populaire augmente de jour en jour.

— Je le sais.

— Je n'en doute pas. La presse ne parle que de cela. Bon, vous désirez en finir, moi aussi. Je ne crains pas les attaques de Patricia, mais elle pourrait entraver le développement de mon œuvre.

Il se tourna vers un écran de la console.

— Harmons !

Quelques instants plus tard, un petit homme chauve et rond portant des chaussures blanches, un pantalon blanc et une blouse blanche fit son entrée.

— Harmons, ingénieur en chef de la première équipe, expliqua Western. Il se tiendra à vos côtés pour parer à toute éventualité, car ce colosse est fragile comme un bébé. Même la présence de nos corps affecte son fonctionnement. C'est pourquoi trois personnes seulement sont admises autour de lui quand il marche. Une seule serait préférable...

Une lumière rouge s'alluma sur un mur que Carfax avait cru complètement aveugle. Western se pencha sur la console.

— Oui ?

— Mr. Western, Mrs. Sharpe vous demande.

— Dites-lui que je la rappellerai.

— Bien monsieur, mais elle insiste.

— Plus tard.

— Oui, monsieur.

Western avait répondu sur un ton définitif. Quand il se redressa, il avait retrouvé le sourire et il parla d'une voix douce.

— C'est une très vieille dame, très riche. Vous ne devinerez jamais à qui elle veut parler. Son mari ? Ses parents ? Jésus ? Non, son chien !

Il hocha la tête.

— Elle a légué toute sa fortune à une clinique vétérinaire tandis que des enfants meurent par milliers...

Il s'arrêta, se mordit la lèvre.

— Si nous commençons ? Carfax prit place dans le fauteuil qu'on lui indiquait.

D'après la théorie de Western, tout objet dégageant ou ayant

dégagé une énergie électromagnétique en ce monde poursuivait son existence sous forme électromagnétique dans l'autre. C'est pour cette raison que Western tenait à appeler un mort un *semb*, mot composé par les initiales de l'expression « Support Ectro-Magnetic Being ». Il avait écarté les termes de fantôme, d'esprit, trop dépourvus de caractère scientifique et trop riches de charge émotionnelle. Cependant, ce nouveau vocabulaire, l'homme de la rue l'ignorait autant que la presse.

Bien que Western eût déclaré à maintes reprises qu'il était impossible de localiser les animaux – la localisation des êtres humains présentait déjà des difficultés énormes, et parfois insurmontables – les amis des bêtes n'avaient pas renoncé pour autant et ils recouraient à la prière aussi bien qu'à la menace afin d'entrer en communication avec leurs favoris disparus.

Western s'assit à côté de Carfax et appuya sur le bouton marqué « MARCHE » situé à la droite du professeur. Des centaines de lumières s'allumèrent sur la console.

— Les circuits principaux sont installés dans des tubes à vide, expliqua-t-il. Les transistors sont trop petits pour supporter une telle charge. Vous ne voyez en fait que la partie émergée de l'iceberg ; le reste est installé à l'étage inférieur. L'ensemble est relié directement à la centrale de Four Corners. Seuls le téléphone et l'électricité de la maison proviennent de Californie.

» La climatisation maintient la température à 13 °C, à un degré près. Certains éléments et composants sont d'une délicatesse extrême. Six circuits baignent dans du xénon ou de l'hydrogène liquide. C'est tout ce que je vous dirai sur le fonctionnement de MEDIUM.

Un bouton qui ne portait aucune mention se mit à clignoter. Western le tourna de 76 degrés vers la droite, puis il prit un clavier relié à la console par de longs fils minces et enfonça rapidement une douzaine de lettres et de chiffres.

— Je vais vous faire gagner du temps ; j'ai déjà localisé Fonde Rufton il y a quelque temps. Pour mon propre compte. Et je l'aurais localisé de toute façon car j'étais sûr que vous voudriez entrer en contact avec lui. Ses coordonnées sont enregistrées sur bande magnétique. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient...

De la poche intérieure de sa chemise il sortit une carte magnétique octogonale et la glissa dans une fente. La carte disparut avec la même rapidité et la même discrétion qu'une souris dans un trou.

— Au cours de votre seconde séance, qui aura lieu dans deux jours, vous aurez l'occasion d'assister à la recherche du *semb*. Un client a droit à trois séances par semaine seulement ; le système nerveux humain ne peut en supporter plus. Le contact avec l'*embu* perturbe le

client pour une raison que nous n'avons pas encore réussi à comprendre. Le client et l'opérateur. Nous sommes obligés de nous relayer. Comme je participe aujourd'hui à ma première séance de la semaine vous me verrez de nouveau à vos côtés dans quarante-huit heures. Ma deuxième séance à moi, je la réserve pour demain : la réunion théologique plus l'exorcisme.

Pendant qu'il parlait, ses yeux ne quittaient pas les indications lumineuses : PROG. ENT., RECH. ENG., STA. REP., REPOUSSE.

Un cadran jaune clignota au-dessus de RECH. TERM., en même temps que résonnait un signal sonore.

Un grand écran brillait devant Carfax ; Western appuya sur la touche CONTACT : des milliers d'étincelles sel mirent à tourbillonner sur la surface laiteuse.

— N'oubliez pas, précisa Western, que vous ne voyez pas la forme véritable de... de ces créatures. La machine ne présente qu'une image analogique fondée sur sa propre analyse. Nous ne savons rien de l'aspect réel de ces entités ; en fait, nous ignorons presque tout à leur sujet ; je ne pourrais donc pas vous fournir plus d'explications sur la constitution de leur univers.

Il appuya sur la touche RECH placée sous celle marquée CONTACT. Le nombre des étincelles diminua, l'espace qui les séparait s'accrut. Carfax croyait se trouver à l'intérieur d'un vaisseau lancé à une vitesse supérieure à celle de la lumière ; les galaxies composées de millions d'étoiles étaient si éloignées qu'elles ressemblaient à des points. Comme il ne se déplaçait pas réellement, l'effet Doppler ne se produisait pas. L'appareil déversait de l'énergie dans « l'autre monde », dans *l'embu* et attirait la configuration désirée, en théorie du moins.

Tout être, tout objet inanimé qui dégage de l'énergie électromagnétique dans notre monde est intégré dans une configuration de *l'embu*. Quand la source d'énergie disparaît, se tarit de ce côté-ci, elle perdure de l'autre, c'est-à-dire qu'elle y acquiert sa forme définitive. Je prends un exemple : un éclair est un objet inanimé, au moins dans ma théorie. Son énergie ne se perd pas, nous le savons : elle se dissipe ou se transforme comme celle du Soleil. Dans *l'embu*, on pourrait dire que l'éclair continue de vivre. Ainsi que l'insecte ou l'homme.

— L'énergie solaire ne provient pas d'un objet inanimé, fit remarquer Carfax. Le Soleil brille constamment. C'est la rotation de la Terre qui provoque pour nous, et pour nous seulement, la nuit. Et même la nuit, la lumière ne disparaît pas totalement. Existe-t-il une nuit pour chaque individu dans *l'embu* ? Que serait une nuit individuelle d'ailleurs ? Comment différencier la nuit du jour ? Nos limites temporelles ne peuvent se retrouver dans *l'embu*.

— Je n'en sais rien, répondit Western d'un ton légèrement irrité. Qu'aurait pu répondre Christophe Colomb à la reine Isabelle si elle lui avait demandé de décrire en détail le Nouveau-Monde qu'il venait à peine de découvrir ?

— Excusez-moi.

— L'énergie du soleil, en tant que sphère ignée, et celle reflétée par les objets de l'espace, comme notre planète, doivent se retrouver dans *l'embu*. Mais pour l'instant, nous ne nous intéressons qu'aux êtres humains qui le peuplent. Nous savons par exemple que chacun d'eux, après sa mort, est intégré dans une constellation, une colonie, par les anciens. Chaque colonie comporte un nombre précis d'humains en *sems* : quatre-vingt-un exactement. Je devrais plutôt dire : quatre-vingt-une orbites potentielles. Chaque colonie en effet s'organise autour d'un noyau. Il ne cesse de s'en former de nouvelles et elles sont loin d'être toutes complètes.

Quatre-vingt-un : neuf fois neuf. Voilà qui a rempli de joie les occultistes. Le système communautaire des *sems* aurait de quoi intéresser également les communistes, mais ceux-ci nient toute forme de vie après la mort. J'ai invité les Russes et les Chinois à envoyer des commissions d'enquête et leur ai proposé des séances gratuites. Jusqu'à présent, ils ont décliné mes offres. Ils ont préféré se rallier à ma théorie, bien que je n'aie eu nulle intention de soutenir leur idéologie ; comme les catholiques romains, les catholiques orthodoxes, les protestants et les fondamentalistes en ont fait autant, personne ne peut m'accuser d'être un sale communiste athée.

Une étincelle brilla un instant sur l'écran ; l'instant d'après, il apparut qu'elle était formée de petites étincelles qui tournaient les unes autour des autres.

— Regardez bien l'étincelle centrale, le *semb*, dit Western. Pour un œil non exercé les autres évoluent selon des orbites inorganisées. Mais les analyses de leurs mouvements prouvent que les *sems* suivent des schémas très complexes, certes, mais qui sont en nombre limité et qui se répètent. Nous avons repéré de nouveaux *sems*, des morts récents, qui prenaient la place des noyaux. Il arrive donc qu'un *semb* finalisé – je déteste ce mot de notre jargon – chasse le noyau précédent. Pourquoi ? Je l'ignore. Mais j'attribue ce processus à l'influence d'une forte personnalité.

Western tourna un rhéostat. Une seule étincelle remplit l'écran. Vue de près, elle ressemblait à un globe lumineux. Elle se mit à se diriger Vers la droite. Western appuya sur le bouton « FIX AUT » et le globe reprit place au centre de l'écran.

— L'oncle Rufton, expliqua Western. Carfax garda le silence.

— Le principe de Heisenberg est valable dans *l'embu* comme dans notre monde. Plus l'observateur se rapproche, plus il a besoin

d'énergie ; plus l'énergie augmente, plus elle perturbe la colonie et le *semb* ; l'observation trouble l'équilibre électromagnétique et déforme les orbites. Les *sembs* s'en plaignent et, si la liaison dure plus d'une heure, ils s'affolent carrément.

Carfax devait à tout instant se rappeler que les *sembs*, pour lui, n'étaient pas des morts, mais des extra-terrestres habitant un monde « perpendiculaire » au nôtre. L'assurance et la sérénité de Western exerçaient une influence subtile sur lui ; ses réticences s'effaçaient sans qu'il en ait conscience et il luttait pour ne pas oublier sa propre théorie.

Placé devant cette chose que Western appelait son oncle, il sentit la peur s'emparer de lui. Les battements de son cœur s'accéléchèrent, il se mit à transpirer ; malgré l'air glacial, son crâne et sa nuque devinrent deux blocs de glace. Il perdait peu à peu contact avec la réalité.

— Si vous êtes comme les autres, dit Western, vous devez ressentir l'effet du contact avec le monde nouménal. Nous vivons une époque éclairée, nous nous vantons d'être débarrassés des vieilles superstitions. Mais l'homme le plus indifférent au domaine spirituel devient la proie d'une peur panique dès qu'il s'assied devant cet écran. J'ai vu des clients qui mouraient d'envie de parler à leurs morts. Sitôt assis, ils s'effondraient ou ils s'évanouissaient, ou ils étaient complètement paralysés ; le vieux fond humain n'a pas changé depuis l'Âge de la pierre.

Carfax n'osait ouvrir la bouche tant il craignait de parler d'une voix perchée et tremblante.

— Si nous pouvions nous rapprocher encore, nous distinguerions les petites unités qui composent ce globe. Mais il est impossible. Au-delà d'une certaine limite, l'augmentation de l'énergie transforme ce que nous appelons l'attraction en répulsion. Le *semb* s'éloigne et la colonie menace de se disperser.

De minces éclairs blancs strièrent brusquement l'écran et atténuèrent l'éclat du globe.

Western tourna un autre rhéostat marqué « CONTIL STTQ » : aussitôt les éclairs perdirent toute luminosité puis disparurent.

— Stase. C'est ainsi que j'ai baptisé ce phénomène. La colonie s'est trop rapprochée d'un noyau d'énergie incontrôlée. Cette situation crée un danger : l'énergie incontrôlée perturbe les relations électromagnétiques existant entre les membres de la colonie et provoque de graves troubles chez les *sembs*. La colonie ne peut échapper à la stase et nous, nous risquons de perdre le contact. Le circuit de contrôle statique de MEDIUM envoie l'énergie nécessaire pour le maintenir. Nous supposons que la colonie reçoive ainsi l'énergie suffisante pour échapper à la stase pendant que nous gardons

le contrôle sur elle.

Il enfonça une touche marquée CONT et annonça :

— Voilà le contact audio.

Le *semb* était même capable de parler, bien entendu. L'émission de la parole exige des cordes vocales, or le *semb*, pour autant qu'on pouvait en juger, était un assemblage d'énergie pure. Mais il pouvait avoir les analogues électriques des lèvres, de la langue, des cordes, vocales, des poumons, du système nerveux et musculaire, comme dans la vie antérieure.

La voix qui sortit du haut-parleur ressemblait à celle de Rufton Carfax, mais elle avait une résonance métallique qui évoquait l'imitation d'une voix humaine par un robot.

Patricia avait apporté un enregistrement de la voix de son père ainsi qu'un magnétophone portable et Carfax l'avait écouté et réécouté, ce qui lui permit de la reconnaître en dépit de cette déformation.

— Je... vous... sens à nouveau, dit... la chose ? Rufton ? Ne me laissez pas ! Je vous en prie ! Ne m'abandonnez pas !

— Mon oncle, nous resterons en liaison quelque temps, répondit Western. C'est votre neveu Raymond qui vous parle. Ensuite vous entendrez votre autre neveu Gordon Carfax. Il désire vous interroger. J'espère que vous vous montrerez coopératif.

La voix de Western renfermait-elle une menace ? Ou la méfiance de Carfax avait-elle stimulé son imagination ? De quoi d'ailleurs Western pourrait-il menacer son oncle ? De rompre la communication ?

Carfax s'aperçut alors que Western avait employé son nouveau nom. Quelle conclusion en tirer ? Ou l'oncle Rufton avait appris le changement d'identité de son neveu avant sa mort, ou Western l'en avait informé lors de contacts précédents. Carfax se promit néanmoins d'en reparler à son cousin.

— Allez-y, lui chuchota ce dernier.

Mais Carfax avait une boule dans la gorge. Il devait parler à un mort. Que peut-on dire à un mort ?

Mais non, d'après sa théorie, il ne parlait pas à un mort.

Cette correction ne changea rien à la situation. Mort ou extra-terrestre, son interlocuteur le terrorisait.

Western le secoua.

— Bonjour mon oncle, émit enfin Carfax.

— Hello, Hal, répondit la voix semi-mécanique.

— Je m'appelle Gordon maintenant, dit Carfax qui recouvrait peu à peu l'usage de la parole.

— Ah oui, c'est vrai, Gordon. Raymond vient de me le rappeler, hein !

Carfax cherchait à libérer son esprit de l'emprise qui le paralysait.

— Mon oncle, je voudrais vous poser des questions.

— Comme tout le monde, fit la voix.

Carfax cligna des yeux et secoua la tête. Ses sens le trahissaient-ils ? Le globe paraissait se dilater et se contracter comme quelque poumon photoélectrique qui chasserait de l'air ectoplasmique pour émettre une voix spectrale. (L'anthropomorphisme domine l'esprit humain.)

— Comment allez-vous ? demanda Carfax (comme s'il avait rencontré son oncle dans la rue !).

— Il me faudrait du temps pour te l'expliquer, mon petit. Quand je parle du temps, je ne pense pas au même temps que toi, mais les mots exacts me manquent. Je prendrais mon temps, tout mon temps, si tu pouvais te le permettre mais je sais que tu ne le peux pas. Le temps c'est de l'argent, m'a dit Raymond, surtout avec MEDIUM.

On est seul ici, mon petit, et pourtant on ne manque pas de compagnie, mais ce n'est pas mon genre. Et puis, tout ici me paraît bizarre. On m'a dit que tout change avec le temps et que c'est l'ancien monde qui semble bizarre. Mais je n'y crois pas.

— Je suis navré, mon oncle, mais notre univers présente aussi des avantages. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

Il s'interrompt. Une seconde plus tard, un éclat de rire métallique fit vibrer le haut-parleur. Carfax crut qu'il ne cesserait jamais.

— Parle, neveu, dit enfin la voix.

— Bien, mon oncle. Première question : Est-ce vous qui avez inventé la machine à communiquer avec... euh... les morts ?

Un long silence.

— Moi ? reprit la voix forte. Mais non, c'est mon neveu Raymond. Un vrai génie ! Le plus grand que la Terre ait porté ! Il nous a donné l'espoir, parce que...

Carfax attendit quelques secondes.

— Parce que ?

— Parce que nous nous croyions isolés à jamais du monde que nous avons quitté. À quoi pensais-tu, nigaud ? Tu ne parais pas comprendre la situation : MEDIUM nous enthousiasme autant que vous.

Pour Carfax, son oncle ne pensait pas ce qu'il disait mais comment le prouver ? Il devait surveiller ses questions pour ne pas aborder des sujets gênants pour son oncle.

Son oncle ? Cette chose qui était peut-être un extraterrestre.

La question suivante arracha Western à son apathie. Carfax, oui avait surpris sa réaction du coin de l'œil, regretta de ne pas pouvoir l'observer en même temps que l'écran.

— Dites-moi mon oncle, pouvez-vous, vous... autres communiquer par l'intermédiaire de médiums humains ou bien sont-

ils tous des charlatans ?

Un autre long silence. Western s'effondra de nouveau dans son fauteuil, mais ses doigts continuèrent de tambouriner sur la console.

Carfax regarda sa montre. Si Patricia avait appelé, on n'avait pas transmis la communication à Western.

L'apparition d'une main dans son champ de vision le fit sursauter. Ce n'était qu'un employé venu apporter un message. Western déplia la feuille de papier, prit connaissance de son contenu ; il se rembrunit. Rangeant le message dans sa poche, il se leva.

— J'en ai pour quelques minutes, murmura-t-il. Harmons s'occupera de vous.

Pourvu que ce soit le coup de fil de Patricia, songea Carfax. Harmons restait à l'écoute et l'entretien était enregistré pour que Western puisse en prendre connaissance ultérieurement, mais tout se serait peut-être joué pendant son absence.

— Votre neveu Western vient de partir, annonça Carfax. Vous pouvez parler librement.

Harmons s'assit dans le fauteuil que Western avait quitté, sans regarder Carfax, sans même paraître l'entendre. Mais qui sait s'il n'obéissait pas à des ordres.

— Comment, dit la voix. Que veux-tu dire ? Pourquoi ne pourrais-je parler librement en sa présence ?

— Votre fille...

— Ma fille ! Pourquoi n'est-elle pas venu me parler ? Parce que je ne peux plus l'aider, étant mort...

— Elle a peur. Elle a peur de Western. Écoutez, si vous avez été assassiné...

— Raymond ne t'a donc pas dit que j'ignorai tout des circonstances de ma mort. Je suis allé me coucher et je me suis réveillé, si l'on peut dire, ici. J'étais sous le coup d'un choc...

— Western me l'a expliqué au téléphone. En admettant que vous n'ayez pas inventé MEDIUM, quelles recherches conduisiez-vous au moment de votre mort ? Ces recherches qui ont exigé tant d'électricité que vous avez été obligé emprunter à Western ?

Carfax dut secouer de nouveau la tête pour chasser l'impression qui s'imposait à lui ; sous ses yeux, le globe lumineux se contractait et se dilatait à une vitesse de plus en plus grande.

— Demande à ton cousin. Au lieu de perdre ton temps avec ces questions. Je lui ai tout raconté.

— Je le ferai. Mais lui avez-vous expliqué aussi pour quelle raison vous teniez votre fille à l'écart de vos recherches ?

— Bon. Si je lui avais dit que je construisais un appareil destiné à détecter et à interpréter les messages en provenance de l'espace, elle m'aurait cru fou. Pourtant, j'étais persuadé d'avoir découvert un

schéma organisateur dans les bruits interstellaires, si je ne me trompais pas... Mais je tenais au secret tant que je n'étais pas sûr de ne pas m'être fourvoyé.

— Un récepteur ne consomme pas tant d'énergie. Mais un émetteur...

Carfax tenta de retrouver la question qu'il avait d'abord posée. Il avait demandé à son oncle, à la chose, bref, il lui avait demandé... demandé...

Le globe grossissait, grossissait. Il se vit soudain entouré par une masse lumineuse. Il recula son fauteuil en poussant un cri et essaya de repousser la vague de lumière. À demi aveuglé par son éclat, il se leva et courut cahin-caha vers la porte, qui s'ouvrit automatiquement devant lui et il se retrouva dans le hall.

La luminosité décrut peu à peu avant de disparaître.

Carfax s'effondra le long d'un mur. Il avait autant de mal à reprendre sa respiration que s'il avait couru un cent mètres. Son cœur battait la chamade, sa poitrine lui faisait mal, tout son corps était transi à l'exception de son bas-ventre et des cuisses. Il avait fait dans son pantalon, comme il s'en aperçut plus tard.

Western surgit du néant et se pencha sur lui, l'air bizarre.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il.

Carfax, se sentait seul, désarmé, abandonné de tous. Il était prisonnier de Western.

Chapitre VII

POUR se relever, Carfax fut obligé de s'appuyer au mur. Le contact avec la surface rigide eut d'abord pour effet de le rassurer. Mais, se dit-il, les fantômes traversent les murailles les plus solides, ou considérées comme telles, car la solidité des objets n'est qu'une apparence : dans le microcosme moléculaire, les atomes sont séparés par d'immenses espaces dans lesquels on peut circuler.

Un mouvement d'horreur l'écarta du mur : des tentacules lumineux invisibles ne venaient-ils pas l'arracher à ce monde-ci ?

— J'ai cru que cette chose, qu'oncle Rufton, avait jailli de l'écran pour m'étouffer.

Western ne rit pas.

— Allons prendre un café, dit-il.

Ils tournèrent au bout du lugubre corridor blanc et se retrouvèrent dans une petite pièce. Des poulpes bleus et des dauphins orange, copiés sur des fresques Crétoises, dansaient aux murs ; sur la moquette, de noirs taureaux chargeaient des jeunes gens et des jeunes filles basanés qui s'écartaient devant eux ou s'apprêtaient à leur sauter sur le dos. Western se dirigea vers un angle de la pièce où trônait une énorme urne d'argent et il prit une grande tasse en faïence.

— Lait ou sucre ? demanda-t-il.

— Je ne veux pas de café. Merci.

Western mit deux morceaux de sucre dans la tasse ajouta une copieuse rasade de lait et remua le tout vigoureusement.

— Maintenant, reprit-il après avoir soufflé sur le liquide et avalé plusieurs gorgées, vous comprenez pourquoi nous exigeons de nos clients qu'ils nous signent une décharge nous dégageant de toute responsabilité. Et aussi pourquoi nous leur demandons un certificat médical avant de répondre à leur demande.

— Mais, parmi toutes les personnes âgées qui ont requis les services de MEDIUM, il y en a sûrement...

— Aucune ne souffrait de maladie cardiaque ou de sénilité.

— Et même cette vieille femme qui veut parler à son chien ?

— Nous la refuserons.

— Si nous en revenions à mon expérience. Les épais sourcils de Western s'arquèrent.

— J'allais y venir. Vous n'êtes pas la première personne à voir un globe de lumière se précipiter sur elle. Ce n'est qu'une hallucination

visuelle, je vous en donne ma parole. Un *semb* ne peut s'arracher à la colonie à laquelle il appartient ni franchir la barrière qui sépare nos deux mondes. J'ignore la cause de ce phénomène, je n'ai même formulé aucune hypothèse à son propos bien que les effets me paraissent purement psychologiques.

— D'autres phénomènes du même genre se manifestent-ils ?

— Oui. Le phénomène inverse aussi : le client a parfois l'impression d'être aspiré par l'écran.

— Pourquoi n'en ai-je jamais entendu parler ? J'ai pourtant lu tout ce que j'ai pu trouver sur MEDIUM.

— Nous ne tenons pas à dissimuler les mauvais côtés de ces expériences et nous ne demandons pas le silence aux clients, mais nous préférons ne rien publier par crainte d'influencer nos futurs clients. Mais nous en parlerons quand nous disposerons d'une hypothèse raisonnable pour l'expliquer afin de rassurer nos clients avant la séance. N'oubliez pas que MEDIUM est une invention récente : six cents personnes seulement l'ont déjà utilisé. Les sujets d'articles ne manquent pas, mais nous préférons les classer par ordre d'importance.

L'explication fut loin de satisfaire Carfax qui, cependant, ne savait comment la démontrer.

— Vous dites tout le temps « nous » ; je croyais que c'était vous qui donniez les ordres ici.

— Je suis, pour être précis, le chef de l'équipe, répondit Western avec un sourire. Je suis également le propriétaire de MEDIUM et j'entends le rester pour quelque temps encore. Je garde le secret le plus total sur son fonctionnement pratique, comme sur les principes théoriques dont il dépend ; je n'ai même pas déposé de brevet de crainte qu'on se voie les plans. Vous devez connaître le refrain : MEDIUM est la plus grande découverte faite depuis la création du monde.

— C'est pour cette raison que vous ne pourrez en rester l'unique possesseur.

— Nous verrons bien.

— Je vais prendre congé. Western reposa sa tasse.

— Bien entendu, j'aimerais reparler de tout cela avec vous. Quand je serai moins occupé, et quand vous-même vous aurez eu le temps de réfléchir calmement à votre expérience. Au sujet de la seconde séance que je vous ai offerte, vous pourrez me donner votre réponse demain.

Carfax sentit la colère bouillonner en lui. Western insinuait qu'il avait peur ! Et il avait raison, le salaud. Mais pas question de renoncer à la seconde séance pour autant.

— Mais je peux vous répondre dès maintenant. J'attends cette prochaine séance avec la plus grande impatience. Je ne flancherai

plus ; enfin, je l'espère.

— Parfait.

Western regardait Carfax avec une expression que le professeur jugea curieuse. Ce n'est qu'une projection de ma propre angoisse, se dit-il pour se raisonner.

— Désirez-vous entrer en communication avec l'onde Rufton ?

Carfax avala sa salive avant de répondre.

— Non, j'aimerais parler à Frances.

— Votre femme.

— La chose qui prétend être ma femme.

— Vous n'avez toujours pas abandonné votre théorie : pour vous les *sembs* restent des extra-terrestres ? Pourquoi l'auriez-vous abandonnée d'ailleurs ? Vous n'avez rien vu qui prouve le contraire.

— Voilà une remarque tout à fait objective.

— J'essaye de me montrer logique et objectif aussi ; malgré ma situation je connais les exigences d'une vérification scientifique et je mesure les limites des expériences ; j'ai prouvé l'existence d'un phénomène, l'existence d'un autre univers habité par des êtres pensants. Personne ne peut en douter ; MEDIUM n'est pas truqué. Mais d'autre part ces êtres sont-ils des âmes pour employer votre langage, *sembs* comme je les appelle moi-même ? Sinon d'où tirent-ils leurs informations sur les êtres humains qu'ils prétendent être ? Pourquoi ceux qui affirment parler anglais le parlent-ils vraiment avec un accent impeccable ? Des extra-terrestres seraient-ils capables de reproduire en plus les intonations particulières d'une voix ? Car chaque client a bel et bien reconnu la voix du défunt. Vous-même, vous avez identifié celle de l'oncle Rufton malgré les déformations produites par nos appareils primitifs. Je me trompe ?

— Les faits tendent à vous donner raison. Je dis bien « tendent ». Les *sembs*, comme vous les appelez, ont pu en apprendre suffisamment sur les humains pour tenir leur rôle à la perfection. De quelle manière, me direz-vous ? Je l'ignore. Mais on ne saurait écarter cette éventualité.

— Exact, mais je la considère comme tout à fait improbable. Pourquoi des extra-terrestres joueraient-ils aux esprits ? Dans quel but ? Ils ne peuvent nous faire aucun mal.

Plus le professeur écoutait Western, plus son irritation croissait. Il comprit brusquement la raison de cette colère irraisonnée. Western ne ressemblait en rien au portrait tracé par Patricia. L'homme qu'il avait devant lui faisait preuve de bon sens et de tact ; il attirait naturellement la sympathie et savait se montrer amical. Jouait-il la comédie ? En ce cas, c'était un excellent acteur. En dépit de lui-même, Carfax ne parvenait pas à considérer son interlocuteur comme un menteur. Et il avait l'impression de trahir Patricia et ses propres

convictions en même temps.

Western le raccompagna jusqu'au bureau principal où il le confia aux bons soins de Mrs. Morris. Avant de partir, Carfax tint à poser une dernière question : la séance tenue par le comité religieux serait-elle télévisée ?

— À la condition que les chaînes s'engagent à ne pas la censurer, répondit Western. Je ne veux pas de tripatouillage au montage qui donne une fausse impression aux téléspectateurs. Je dis bien une fausse impression, pas une impression défavorable. Je veux qu'on voie la vérité. Mais ce projet d'émission a rencontré de grosses résistances. Vous l'ignoriez ? Eh oui, nombre de religions établies y sont opposées. Sans même attendre les résultats. À moins qu'ils ne suspectent la vérité et qu'ils ne veuillent l'étouffer. Enfin, à jeudi matin dix heures.

Western fit demi-tour et parut sur le point de s'en aller. Mais il se retourna :

— Dites à Patricia qu'elle peut venir si elle le désire, ajouta-t-il avec un sourire.

Carfax ne répondit pas. La maîtrise de la situation lui échappait complètement. Ainsi Western avait découvert l'arrivée de Patricia sur un vol séparé en provenance de Busiris. Patricia qui devait l'appeler à l'hôtel peu après son retour.

La télévision branchée dans le taxi ne lui permit pas de réfléchir durant le trajet. C'était l'heure des informations.

« À 15 h 35 aujourd'hui, Crawford Goolton, habitant au 6748, Westminster Spiral, appartement 63, aurait été assassiné au moment où il s'apprêtait à vendre un communicateur de poche avec les esprits, à construire soi-même, à Anastasia Rodriguez, habitant 99653, Crews Castel Towers, appartement 89F. L'assassin supposé, Mani Aleakala, 347 A4D New Paradise Cabanas, aurait frappé Goolton avec un couteau, dans un mouvement de colère : l'appareil vendu par Goolton la semaine précédente n'aurait pas marché comme annoncé... »

Aurait-il été assassiné ? Que signifiait ce conditionnel ?! On est assassiné ou on ne l'est pas. Les journalistes étaient-ils obligés de formuler les informations avec la plus grande prudence car les procès en diffamation intentés contre eux s'accumulaient dans les tribunaux comme les affaires de drogue dix ans plus tôt. Résultat : la presse employait de curieux euphémismes. À cette époque, la nudité n'était pas rare à la télévision, même dans la journée ; des films sur l'éducation sexuelle montrant le plus grand nombre de positions possibles avec le plus grand nombre de personnes possibles passaient régulièrement après vingt-deux heures (quand les tout-petits étaient au lit), mais la censure continuait d'entraver la liberté d'expression en d'autres domaines.

La liberté engage la responsabilité : voilà le principe que les

Américains n'avaient pas encore assimilé et ils ne paraissaient pas prêts à le faire. En cette matière, ils n'avaient qu'eux comme professeurs et ces professeurs ne savaient pas par où commencer leurs cours.

Il fallait choisir entre les abus entraînés par la démocratie et ceux inhérents au totalitarisme.

Carfax se rappela qu'il avait des sujets de préoccupation plus urgents ; s'il n'avait pas le pouvoir de modifier le monde extérieur à long terme ou à court terme, il serait capable peut-être de prouver que Western avait tort ou raison. Ou que Patricia avait tort ou raison.

« ... désormais les indicateurs de pollution enregistrent une décroissance rapide. Chaque jour cinq cents véhicules au moins, équipés de moteurs à combustion interne, sont retirés de la circulation et remplacés par d'autres marchant à l'électricité ou au fuel concentré. Selon le ministère de l'Environnement, le pire est passé, le record de... »

Ces bonnes nouvelles, Carfax les avait déjà entendues. Ainsi, deux ans auparavant, on avait proclamé que chaque foyer posséderait bientôt un générateur électrohydrodynamique. Finie, la pollution ! Vive la nouvelle société ! Mais les appareils en étaient restés au stade expérimental car ils présentaient de nombreux défauts, négligés de prime abord.

Lorsque Carfax habitait encore Los Angeles, des immeubles commerciaux s'élevaient là où maintenant se dressait l'hôtel La Brea, juste en face des puits de goudron de La Brea. Carfax, désireux de revoir les vestiges du pléistocène, emprunta le passage aménagé au-dessus du Wilshire Boulevard et descendit à l'endroit où Curson et Wilshire se croisaient autrefois ; Curson avait disparu pour être remplacé par un espace vert et les immeubles avaient été abattus en direction de l'est.

Il contourna la barrière et s'arrêta à quelques mètres des mamouths de ciment érigés au bord du puits. Le père et l'enfant regardaient la mère s'enfoncer dans les eaux noirâtres. Le petit étirait sa trompe dans un effort pour l'arracher à son affreux destin, tandis que la femelle géante luttait pour échapper à la gangue huileuse qui avait avalé des milliers d'animaux de toutes tailles.

La petitesse du puits surprenait plus d'un touriste qui s'en retournait déçu de ne pas avoir trouvé l'immense surface attendue. Des gigantesques réserves de goudron, qui jadis recouvraient Los Angeles, il ne restait que ce lac plus petit qu'un terrain de football. Derrière le musée, on trouvait quelques puits de moindre importance, de véritables mares où seuls des écureuils se laissaient prendre, et encore étaient-ils obligés de franchir une clôture en fil de fer barbelé. Le touriste qui s'enfonçait dans le parc voyait cependant le goudron

sortir çà et là et se répandre sur le gazon. S'il avait un peu d'imagination, il ne manquait pas de ressentir une sensation désagréable. Le bitume liquide attendait sur l'herbe et le béton. Un jour, un jour, se disait-il, je franchirai ce bouclier fragile et tout redeviendra comme avant. Les mammoths, le loup-cervier, le lion géant, le tigre aux dents de sabre, le chameau, le paresseux géant auront disparu, mais je me repaîtrai d'autres espèces, je capturerai peut-être même des hommes, des hommes vêtus de peaux de bêtes, des chasseurs trop passionnés pour éviter les pièges.

Carfax ne s'attarda pas, ses yeux emplis de larmes le piquaient, sa gorge et son nez étaient irrités. Il rentra précipitamment à son hôtel. La triple porte conservait à l'intérieur un air relativement frais et pur. Dans la soirée le brassage artificiel des nuages amènerait peut-être la pluie et l'air de la métropole redeviendrait respirable pour les trois jours suivants. Seule cette opération rendait possible la vie à Los Angeles, malgré son prix de revient et ses résultats incertains. Il redonnait espoir et confiance aux habitants qui attendaient le jour béni où les voitures électriques ramèneraient la pollution au taux de 1975.

Depuis dix ans, la pollution n'avait cessé d'augmenter mais elle diminuerait à coup sûr dans les dix prochaines années. L'Apocalypse n'était pas pour demain.

Carfax dîna à l'hôtel. Dix minutes après avoir regagné sa chambre, le vidéophone sonna. Il brancha l'écran et vit Patricia dans une cabine de l'aéroport de Riverside.

— Bon voyage ?

— Impossible de me reposer. Elle sourit.

— Vous n'avez pas l'air tendu, bien au contraire. Vous êtes charmante.

— Merci... Avez-vous trouvé ?... Non. Je vous verrai... chez vous. À moins que vous ne jugiez imprudent que nous logions au même endroit.

— Je suis sûr que la ligne n'est pas surveillée. Pas encore du moins. Venez comme prévu. Je ne crois pas que...

Elle fronça les sourcils.

— Vous ne croyez pas que... ?

— Non. Rien.

À quoi bon l'irriter en lui avouant qu'à ses yeux Western était inoffensif. Du moins au sens où elle l'entendait, elle, car il pouvait représenter un danger pour l'humanité. Et puis, il devait s'abstenir de formuler ces jugements sans fondement.

— Venez c'est tout.

Il attendit dans l'espoir qu'elle ajouterait quelque chose. Mais après un « d'accord », l'écran du vidéophone redevint blanc.

Chapitre VIII

PATRICIA le rappela sitôt qu'elle fut installée dans sa chambre. Carfax lui indiqua le code verbal qui commandait l'ouverture de sa propre chambre. Le dîner qu'il avait commandé pour elle n'était pas encore arrivé. Le chef de cuisine s'était excusé ; la « tortue robot » chargée des repas s'était dérégulée en atteignant l'ascenseur ; leur technicien était en train de la réparer et les autres tortues étaient toutes occupées. Il lui avait promis cependant que le dîner serait servi dans une demi-heure au plus tard, même si le chef devait l'apporter lui-même.

Patricia prononça le mot magique et la porte s'ouvrit. Son « nina » lui allait à ravir. Forme d'une ultra minijupe et d'un triangle rigide accroché au cou qui se balançait devant les seins, cet ensemble de matière plastique imitation liane dérivait du costume porté par Nina T., la déesse blanche d'Izaga, dans le feuilleton télévisé *Trader Horn*. Carfax de son côté était déguisé en « explorateur blanc », mais il n'avait pas mis son casque de liège. Patricia s'assit avec précaution car elle ne portait rien sous sa jupe, et elle prenait garde de ne pas se pencher en se tournant trop brusquement pour éviter que le triangle ne dévoile ses seins. Pudeur ridicule, songea Carfax, sur une plage, elle n'aurait rien porté du tout. Mais le port des vêtements dont chacun avait une fonction particulière relevait de l'irrationnel. Patricia ne semblait pas avoir conscience de l'effet qu'elle produisait, elle devait bien se rendre compte pourtant qu'elle était à peine vêtue, et que ces deux morceaux de plastique ne dissimulaient guère son anatomie. Carfax reconnaissait qu'une belle fille en minijupe l'avait toujours excité et, à cause de la mode, il était dans un état d'excitation permanent depuis pas mal d'années.

Patricia était sa cousine germaine. L'existence de ce lien de parenté, qui aurait dû l'aider à réfréner ses désirs, y parvenait d'autant plus difficilement que le tabou de l'inceste n'avait cessé de décliner au cours des quinze dernières années.

Il ne fallait pas y penser, voilà tout, se dit-il. Autant demander à la mer d'ignorer les phases de la Lune !

Patricia tira quelques bouffées sur la cigarette qu'elle venait d'allumer et observa Carfax à travers la fumée.

— Vous ne me racontez pas votre visite demanda-telle.

Il lui rapporta tout ce qui lui parut important. Quand il eut terminé son récit, il comprit en la voyant tirer sur sa cigarette à petits coups précipités qu'elle était en colère. Il crut qu'elle en voulait à Western ou à lui-même, mais il se trompait.

— Pourquoi mentir à propos de sa propre invention ? s'exclama la jeune fille à voix-forte. Pourquoi ? Qu'est-ce qui lui prend ? Il ne peut pas se défendre, même après sa mort.

— Je ne comprends pas.

— Il a toujours été si tatillon. Invertébré voilà le mot. Il aurait tout fait pour éviter qu'on se mette en colère. Il ne pouvait supporter la présence d'une personne irritée. Je n'avais qu'à prendre l'air furieux et il filait comme un toutou. Comme ça, j'avais tout ce que je voulais, sauf ce que je désirais le plus et que je n'ai jamais obtenu.

La colère embellit les femmes, répète à satiété la littérature. Patricia faisait exception à cette règle. Une garce montée sur un char de feu, pensa Carfax.

— Que désirez-vous tant ? demanda-t-il parce qu'il savait que Patricia attendait cette question.

— Devinez.

— Vous vouliez son soutien.

Une expression de surprise, puis de plaisir.

— Vous êtes très perspicace, j'apprécie cette qualité. Il ne fallait pas une grande perspicacité pour deviner.

Il se pencha vers elle.

— Patricia, parlons franchement, peu importe que votre père ait eu autrefois une phobie de la colère, maintenant il n'a plus aucune raison de mentir. Il est mort, on ne peut plus lui faire de mal en ce monde. Il aimerait que la gloire de MEDIUM lui revienne s'il l'avait.

— S'il l'avait quoi ?

Carfax sourit.

— Me voilà en train de parler de l'entité qui se dit votre père comme s'il s'agissait vraiment de lui. Mais il est vrai qu'il est difficile de penser que ces choses ne sont pas des morts.

— Gordon, je ne veux pas discuter avec vous sur ce point. Je sais que mon père a inventé une machine destinée à communiquer avec les morts. *Avec les morts*. Je n'aime pas donner raison à l'assassin de mon père, mais il ne ment pas quand il parle de MEDIUM. Vous-même, vous avez reconnu la voix de mon père. Moi, je me demande si Western ne possède pas un moyen de faire pression sur les morts ; il les torture peut-être lorsqu'ils ne lui obéissent pas.

— Comment le pourrait-il ?

— Comment le saurais-je ? rétorqua-t-elle, furieuse. Ils sont sensibles à l'énergie, m'avez-vous dit. S'il les bombarde d'énergie, ils souffrent peut-être ?

— Oui peut-être...

— Oui ?

Elle se pencha de côté pour éteindre sa cigarette. Le mouvement déplaça le mince triangle protecteur et découvrit des seins superbes, pleins, fermes et parfaitement proportionnés comme ceux d'Edwina Booth dans le premier *Trader Horn*.

— Je n'ai aucune preuve pour étayer mon hypothèse, je pense simplement que Western exerce peut-être une sorte de chantage pour contraindre votre père à mentir.

— Pourquoi donc ?

Son expression s'adoucit mais elle restait crispée.

— Je l'ignore. Admettons que Western lui offre la possibilité de fuir. Qui nous dit que c'est le paradis, de l'autre côté ? Mais de quoi suis-je en train de parler ? Voici que je les considère de nouveau comme des morts.

— Pourquoi refusez-vous d'admettre cette idée ?

— Pas de baratin psychologique.

Patricia garda le silence pendant une minute. Elle ouvrait la bouche quand trois coups de sifflet retentirent dans le parlophone. Carfax se leva, jeta un coup d'œil par le judas et prononça le mot de passe. La porte s'ouvrit sur une tortue roulante au dos en forme de dôme. Elle s'arrêta sur l'ordre de Carfax et le dôme s'ouvrit. Carfax prit le plateau chargé de plats et de *verres* qui se trouvait à l'intérieur et renvoya la tortue d'un mot. La porte se rouvrit le robot disparut. Patricia dévora la nourriture comme si elle n'avait pas mangé depuis plusieurs jours. Ce spectacle mit Carfax en appétit. Il aida une jeune femme à vider le plateau puis à le manger. Ils furent obligés de laisser une petite cuillère car on avait oublié de remplir la bouteille de solvorance et il n'en restait plus assez pour la faire fondre.

— De toute façon elle est à la cerise, dit Carfax en la brandissant pour exposer à la lumière le mot gravé sur le manche. Je n'aime pas beaucoup la cerise synthétique, par contre, j'adore le clafoutis fait maison.

Le plateau avait un goût de chocolat au lait. Carfax l'aurait bien gardé pour plus tard mais il n'avait pas envie de rappeler le service.

Il versa une rasade de Drambrise dans deux verres et tous deux burent la liqueur en silence.

— Il est possible, commença Carfax, que j'aie parlé avec quelqu'un qui imitait sa voix. Son apparition hors de l'écran aurait pu être produite par un hologramme.

— Mais pour quelle raison Western aurait-il truqué la séance ?

— Pour me faire peur. Pour m'empêcher de poser des questions gênantes.

Carfax hésita avant de continuer.

L'oncle Rufton ne m'a pas répondu quand je lui ai demandé si les médiums humains entraient vraiment en contact avec les morts. Avec les *sembs*, plutôt.

— Vous pouvez poser la même question à votre femme.

— Et si elle ignore la réponse ? Les *sembs*... ne sont pas omniscients, loin de là.

— J'ai consulté un médium, une certaine Mrs. Holls Webster, qui m'a paru honnête. D'ailleurs le Centre de recherches parapsychiques de l'université de Syracuse la considère comme un médium digne de confiance.

— Vous avez consulté un médium ? Ne répondez pas, vous venez de le dire. Mais pour quelle raison ? Pour parler à votre... ?

Elle hocha la tête en signe d'approbation.

— Oui, à mon père.

— Résultat ?

— J'y suis allée deux fois ; deux échecs. La deuxième fois, Mrs. Webster m'a dit qu'elle sentait le contact s'établir.

— Elle le « sentait » ?

— D'après elle, les médiums humains, enfin ceux qui sont sincères, travaillent un peu à la façon de MEDIUM. Mais ils n'ont pas les mêmes appareils de contrôle. En guise d'écrans et de cadrans, elle emploie un complexe nerveux qui crée des sensations. C'est aussi fiable qu'une aiguille sur un cadran gradué.

— Mais elle entre en contact avec les morts, pas avec les *sembs* !

— Je lui ai posé la même question. Les esprits avec lesquels elle entre en communication sont véritablement les esprits des personnes défuntes. Elle n'a aucun doute à ce sujet. C'est pour cette raison qu'elle est encline à défendre votre théorie. Pour elle, Western a atterri au milieu des démons. Ne riez pas. Elle ne parlait pas de petits diables cornus munis d'une fourche. Non, mais d'esprits maléfiques ou d'entités maléfiques. Pas des fantômes ni des êtres humains mauvais, mais plutôt des... des anges déchus. Ils se déguiseraient en êtres humains pour...

Elle s'arrêta en entendant Carfax pousser un profond soupir.

— Qu'y a-t-il ? Je sais que tout cela paraît ridicule – enfin à vos yeux et aux miens aussi, en partie, mais...

— L'hypothèse de Mrs. Webster n'est qu'une déformation de la mienne. Elle emploie les termes religieux d'anges déchus ou d'esprits maléfiques, moi je parle de *sembs*, non pas au sens de western ; le terme possède un caractère plus scientifique en apparence au moins, car en fait il ne résiste pas à l'analyse. Aucun fait n'étaye nos théories à Mrs. Webster et à moi. Mais je suis persuadé, et rien ne m'en fera démordre, que le monde découvert par MEDIUM ne ressemble en rien aux univers spirituels imaginés depuis l'aube de l'humanité. Si les

êtres qui apparaissent sur ces écrans sont bien des morts humains, alors ils se trouvent en enfer.

— Mais, toujours d'après Mrs. Webster nous ne voyons qu'une image composée par un système électronique. Un moniteur cardiaque ne montre pas un cœur véritable.

— Western a employé la même analogie, dans un sens différent, dit Carfax sur un ton lugubre, et il se tut.

Patricia ne bougeait que pour tirer sur sa cigarette.

— Bien, dit enfin Carfax, nous irons voir Mrs. Webster. Demandez-lui un rendez-vous, disons, lundi prochain.

— Vous paraissez très sceptique.

— Je le suis, mais si l'on veut bien admettre que les morts peuvent communiquer avec nous, pourquoi auraient-ils besoin d'une machine ? Je ne suis pas borné : toute hypothèse mérite examen.

— Je peux avoir un autre verre ?

— Bien entendu.

Il se leva et versa une double rasade de Wild Turkey sur *trois* cubes de glace. En lui tendant son verre, il eut l'impression de recevoir une décharge électrique. L'énergie dégagée provenait non de l'électricité mais de leur psychisme. Il était évident que les pensées de Patricia étaient sur la même longueur d'ondes que les siennes.

Il retourna s'asseoir, encore choqué. C'était sa cousine germaine, et il ne voulait pas lui faire d'enfant ; d'un autre côté, il n'avait pas couché avec une femme depuis longtemps, et il se sentait attiré par elle plus encore qu'il ne voulait l'admettre.

Ses soupçons se réveillèrent alors. Et si c'était Western qui l'avait envoyée ? Si elle lui jouait la comédie ?

Espèce de salaud ! se dit-il intérieurement. Tu te caches derrière une attitude cynique. En fait, tu as peur de tes propres sentiments. Tu crains qu'il ne lui arrive quelque chose et que tu sois ensuite condamné à souffrir.

Patricia but une gorgée de whisky.

— Vous ne m'avez jamais parlé de votre dépression.

Cherchait-elle à lui soutirer des informations pour les communiquer à Western ?

— Vous avez l'air tout drôle. Je ne voulais pas me montrer indiscret. Si vous ne tenez pas à aborder ce sujet, ça n'a aucune importance.

— Je n'aime pas parler de ma dépression parce que je ne parviens pas à y croire moi-même. Je ne vois qu'une seule explication : j'ai été la proie d'une crise de folie passagère. Des événements se sont produits, je ne peux le nier, mais je les ai vus à travers un prisme déformant. Tous les amis qui auraient pu corroborer mon histoire se sont défilés. Ils ne tenaient pas à passer pour fous.

— Mais que s'est-il passé exactement ? Patricia insistait, brûlée par la curiosité.

— Vampires, répondit Carfax en souriant, loups-garous, fantômes, goules, ombres errant dans la nuit. Et dans le jour aussi. On m'avait administré du LSD ou une drogue semblable. Sur le moment, j'avais l'impression de voir des êtres bien réels. Mais comme de tels êtres n'existent pas, je dis à tout le monde que je me trouvais sous l'influence de la drogue. Aujourd'hui encore, je me demande si la science avec un grand S n'est pas incapable d'expliquer certaines choses.

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

— Maintenant, on me considère comme parfaitement sain d'esprit, et j'entends le rester. Changeons de sujet.

Patricia parut déçue.

— Navré, reprit le professeur. Les détails risqueraient de vous faire douter de mon équilibre mental. À juste titre peut-être. Bref, j'ai décidé d'abandonner le métier de détective, j'ai changé d'identité et j'ai disparu de la circulation. Et je me retrouve à Los Angeles, en train de mener une enquête policière. Parlez-moi du libre arbitre !

— Une dernière question, une seule : preniez-vous volontairement du LSD ?

— Non. On le versait dans mon verre.

Si elle travaille vraiment pour Western, rien ne l'empêche d'en faire autant et de me ridiculiser à jamais ! En ce cas, elle ne compte pas agir ce soir : elle ne m'a pas quitté une minute.

Carfax eut honte de ses soupçons. À ce moment précis, la jeune femme se leva.

— Les toilettes ?

Il n'y avait aucun mal à fouiller son sac à main. Seul un imbécile aurait négligé de prendre cette précaution. Cependant, l'ex-détective eut l'impression de trahir la confiance de la jeune femme. Sa gêne s'accrut lorsqu'il découvrit que le sac renfermait un contenu banal auquel ne manquaient ni les pilules anticonceptionnelles ni les produits contre les maladies vénériennes. C'est alors qu'il prit une décision. Lorsque Patricia rentra dans la pièce, il l'attendait. Elle leva les yeux vers lui et courut se blottir dans ses bras.

Plus tard, au moment de s'endormir, il se demanda si les morts voyaient les vivants. En ce cas, Frances serait certainement jalouse. Mais, après tout, elle n'avait pas besoin de traîner dans les parages. Et puis, il fallait une machine pour franchir ne fût-ce que la moitié de l'espace séparant les deux mondes.

Avant de succomber au sommeil, il eut encore le temps de penser : De quoi suis-je en train de parler ? Je ne crois pas en l'autre monde. Les *sembs* proviennent d'un univers parallèle. Ou d'ailleurs.

Chapitre IX

Cette histoire ne prouve rien, dit Carfax d'un ton tranchant. L'évêque a eu une crise cardiaque en essayant d'exorciser MEDIUM. Un point, c'est tout.

— Mais comment Western aurait-il pu savoir que l'évêque Shallund désirerait parler à un camarade d'enfance mort à l'âge de onze ans ? demanda Patricia. Comment aurait-il déniché des renseignements à son sujet ? Il ignorait tout de la composition de la délégation.

— Nous savons que Western est richissime. Nous pouvons supposer qu'il est dénué de scrupules. Il aura payé quelqu'un pour obtenir la liste des membres de la délégation. Une fois en possession des noms, il ne lui était pas difficile de réunir des informations sur les personnes. Cette histoire n'a fait que compliquer la situation et augmenter les tensions. Pour les partisans de MEDIUM, ce sont les morts eux-mêmes qui ont refusé d'entrer en communication avec la délégation. Everts, le camarade d'enfance de Shallund, l'aurait tué parce qu'il refusait de croire à son identité. Ou, pour être plus précis, il l'aurait effrayé de manière à déclencher une crise cardiaque.

» Quant aux adversaires de MEDIUM, ils se divisent toujours en deux camps. Pour les uns, Western n'est qu'un charlatan, pour les autres, c'est un sorcier, un Faust moderne qui a déchaîné des forces incontrôlables.

» Résultat : les passions sont exacerbées de part et d'autre. Et nous, nous nous retrouvons à notre point de départ. Et toi, maintenant, que penses-tu des théories de Western ?

— Je n'ai toujours pas changé d'avis, mais j'admets que mon jugement a pu être faussé par mes préjugés. Je refuse encore de croire à une possibilité de vie après la mort.

— Tu dois parler à Frances aujourd'hui même. Tu pourras vérifier ta théorie. Malgré ses recherches, Western ne peut tout savoir sur votre vie commune.

— C'est juste, répondit Gordon avec un sourire. Mais le fait que la chose, l'entité à laquelle je m'adresserai connaisse en détail la vie de Frances ne modifiera en rien ma théorie ; d'après moi, je m'adresserai à un être qui dispose, par des moyens que j'ignore – télépathie ? espionnage ? – de la possibilité de s'informer sur les humains.

— Bon sang de bonsoir !

Elle a un corps splendide, pensa Gordon, mais la colère et l'absence de maquillage enlaidissent son visage.

Il sortit du lit, enfila un pyjama et une robe de chambre légère.

— Un bon café bien chaud te calmera peut-être, dit-il avec un sourire. Tu n'as pas besoin de t'énerver parce que j'exerce mes prérogatives de mâle.

— Quoi ?

— D'être humain, pardon, pas de mâle. Eh oui, *l'homo sapiens* est le seul animal raisonnable. Par conséquent, lorsqu'il affronte un phénomène inexplicable, il est amené à l'ignorer ou à le déformer pour le comprendre.

— Parle pour toi. Moi, je sais, tu entends, je sais que Western a tué mon père pour lui voler son invention. Et je sais aussi que cette invention permet d'entrer en contact avec les morts. Je peux me montrer objective, je n'ai pas de préjugé, moi.

— C'est ça. Va donc te maquiller pendant que je prépare le café.

— Je suis si laide que cela ? Tu ne t'es...

— Jamais regardé le matin ? Si. Je te présente mes excuses. La vie conjugale m'avait pourtant appris à garder mes opinions pour moi. Il fit le tour du lit pour venir l'embrasser, mais elle lui tourna le dos et partit s'enfermer dans la salle de bains. Tandis qu'il préparait le café dans la kitchenette, il se reprocha de l'avoir vexée volontairement. D'après le docteur Sloko, il éprouvait le besoin inconscient de blesser les femmes qu'il aimait. Il n'était pas parvenu à découvrir l'origine de ce besoin.

Quand Patricia sortit de la salle de bains, elle avait retrouvé le sourire. Elle avait noué ses cheveux devant la psyché, mais n'était toujours pas maquillée. Gordon comprit qu'elle lui faisait passer un test. Il se jura de ne plus la vexer à l'avenir et vint l'embrasser. Cette fois, elle ne se déroba pas.

— Reprenons par le début, dit-elle. Bonjour, Gordon.

— Bonjour, Patricia.

Ce fut lui qui gagna la salle de bains.

Il retrouva la jeune femme assise sur le canapé, qui sirotait son café noir en regardant la télévision. Il prit place à côté d'elle, une tasse à la main.

Il n'était question que de MEDIUM. Pour commencer, scènes d'émeutes sur le parking de Western. Westernistes et antiwesternistes s'assommaient à coups de banderoles et de pancartes, la police noyait les manifestants de gaz lacrymogène, tout le monde culbutait sur le sol inondé de mousse par ses soins, les paniers à salade emportaient les uns, les autres, sérieusement blessés, disparaissaient dans des ambulances. Ensuite, défilés en faveur de Western à New York et San Francisco. Enfin, interview d'un certain Gray, sénateur de la Louisiane.

Doté d'une belle voix de basse, Gray arborait une expression de franchise soigneusement étudiée en fonction du petit écran. Il proposa, tout simplement, d'installer, aux frais du gouvernement, des MEDIUMS dans toutes les villes de plus de cinquante mille habitants. Chaque citoyen aurait droit à des séances gratuites ou à tarif très réduit. Les précédentes interventions du sénateur en faveur de MEDIUM lui avaient valu une célébrité croissante. C'était la première fois, cependant, qu'il demandait d'en étendre l'usage à l'ensemble des citoyens. Par-là, expliqua-t-il, il entendait défendre l'homme de la rue et lui permettre, à lui aussi, de dialoguer avec ses chers disparus. Jusqu'à présent, on avait réservé aux riches la plus grande découverte faite depuis la création du monde. C'était un scandale !

— Il vise la présidence, fit remarquer Gordon, et il l'atteindra peut-être car il est malin. Et culotté. En ce moment, il s'aliène la majeure partie de ses électeurs, des fondamentalistes ou des catholiques pour qui MEDIUM est une invention diabolique, mais il se gagne la grande masse des Américains. À bas le monopole des riches sur les morts ! Cette seule revendication suffit pour le faire élire.

— Tu ne crois pas que Western aussi pourrait devenir président ? Je m'étonne qu'il ne se soit pas encore porté candidat...

— Qui te dit que Gray n'est pas son porte-parole ? Notre cousin préfère jouer les éminences grises. D'un autre côté, je me demande parfois si MEDIUM ne devrait pas rester une distraction réservée aux gens riches. Imagine que l'usage en devienne universel.

— Oui et alors ?

— Nous deviendrions peu à peu les Égyptiens du monde moderne. Comme la leur, autrefois, toute notre vie serait organisée en fonction de la mort. Chacun de nous n'attendrait que le moment de passer dans l'autre monde, le seul vrai.

— Mais, il en a toujours été ainsi, non ?

— En théorie, oui. En pratique, jamais.

Patricia, saisie d'un frisson, enfouit la tête entre ses mains.

— Quelle horreur !

— Qui sait ? MEDIUM va transformer notre civilisation, à moins que le monde sur lequel il ouvre ne se révèle totalement différent de ce que nous attendons. Un exemple : le domaine juridique. Des juristes ont déjà publié des articles sur les modifications qu'entraînerait la législation de MEDIUM. Ainsi, la victime pourrait témoigner contre son meurtrier. Et le droit de propriété ? Qu'adviendrait-il du droit de propriété ? Le défunt ne saurait être privé du droit de gérer ses affaires sous le prétexte qu'il habite un *autre monde*. Mais que deviendraient les droits du propriétaire actuel ? Verra-t-on John D. Rockefeller reprendre, après un long procès, le contrôle de la Standard Oil ? George Washington se représenter à la présidence ? Avec Abraham

Lincoln pour adversaire ? Une fois élu, comment gouvernerait-il ? Les conditions de vie ont bien changé depuis le XVIII^e siècle. Et...

— Tais-toi. C'est absurde.

— Eh oui, c'est absurde. Tu mesures l'ampleur de la catastrophe qui va certainement se produire.

— Quoi qu'il arrive, le propriétaire de MEDIUM sera immensément riche, car, même si le gouvernement s'en attribue le monopole, il devra l'acheter d'abord.

Les yeux de la jeune femme brillaient d'avidité. Échaudé par la dispute antérieure, Gordon se retint de formuler un commentaire. De quel droit l'aurait-il blâmée d'ailleurs ? Patricia était intéressée, comme tout être humain. Lui-même n'avait-il pas pensé qu'en cas de mariage, il se trouverait appelé à partager une confortable fortune ? Cette réflexion l'amena à s'interroger sur ses propres sentiments. L'argent expliquait-il son amour pour sa cousine ? Non, même inconsciemment. Sinon, il ne l'aurait pas provoquée ce matin-là et il ne chercherait pas à lui être agréable maintenant. D'autre part, c'était peut-être son inconscient qui lui suggérait ce raisonnement : il cherchait à se convaincre de la noblesse de ses sentiments.

La vie était déjà assez compliquée. Voilà que maintenant les morts venaient la troubler encore plus. Ils avaient commencé d'envahir le royaume des vivants.

Gordon quitta l'hôtel à neuf heures du matin. Quelques nuages, dernier vestige de la pluie tombée la veille, tachaient encore le bleu du ciel. L'air était de nouveau pur. Négligeant l'arrêt d'autobus installé à un pâté de maison de l'hôtel, l'ex-détective préféra profiter de cette belle matinée. Il n'y avait que dix blocs d'immeubles avant la station de métro La Brea. L'exercice lui ferait le plus grand bien. En outre, le trajet lui permettrait de vérifier s'il était suivi. Il flâna sur les trottoirs du Wilshire en s'arrêtant devant les vitrines sans repérer de suiveur. Ou l'homme était un as, ou, ainsi qu'il était enclin à le penser, Western le considérait comme une quantité trop négligeable pour le maintenir sous une surveillance constante. On l'avait certainement déjà informé que Patricia avait passé la nuit dans sa chambre, mais, étant donné l'indifférence générale en ce domaine, personne ne pouvait utiliser le renseignement pour nuire à l'un ou à l'autre.

Le Miracle Mile n'avait pas beaucoup changé depuis la dernière visite du professeur. Des ponts transbordeurs pour les piétons l'ombrageaient maintenant. Au sud, le long de la 8^e Rue et des rues suivantes, de grands immeubles et des parkings en étage avaient remplacé les maisons particulières. Un bloc aveugle haut de huit étages et décoré de façon plus ou moins heureuse dissimulait un puits de pétrole.

Un ascenseur descendit le promeneur sur le quai ; une minute plus

tard, le métro l'emportait jusqu'au Sunset où il descendit. Là, il prit un bus pour Highland. Arrivé à Highland, il s'engouffra dans un taxi à vapeur qui le déposa devant la demeure de Western. Tours vint l'accueillir à la porte.

— Vous avez tout vu à la télé, je suppose.

— Comme tout le monde.

— Cependant, vous ignorez peut-être que la nièce de l'évêque veut nous intenter un procès. Elle n'a aucune chance de gagner : Shallund avait signé une décharge avant la séance. Le procès, s'il avait lieu, nous débarrasserait d'elle, mais en même temps, il créerait un précédent fâcheux. Toute cette histoire nous fait une bien mauvaise publicité. Pourtant, elle a quand même un aspect positif. Pour nous, précisa Tours en voyant Carfax lever les sourcils. Nous comptons interviewer l'évêque lui-même dans quelques jours. Naturellement, nous avons invité sa nièce à la séance, mais elle a décliné notre offre. Nous avons donc convoqué des familiers du prélat.

Carfax grimpa l'escalier qui menait au vaste porche.

— Pourquoi ?

— Comment ?

— Pourquoi désirez-vous entrer en communication avec l'évêque ?

— Ah, je vois.

Tours éclata de rire.

— Supposons que l'évêque ne se trouve ni en enfer, ni au purgatoire, ni au ciel et qu'il ait constaté ce fait lui-même, la religion en prendrait un sacré coup, non ?

Carfax sourit.

— Vous avez publié je ne sais combien de déclarations émanant de fidèles de toutes les confessions possibles. Pourquoi le catholique qui a rejeté le témoignage de Pie XI ou de Jean XXIII, accepterait-il la parole d'un simple évêque ?

— Si les catholiques ne nous ont pas écoutés, c'est que nos adversaires avaient jeté la suspicion sur l'identité véritable de nos interlocuteurs. Mais Shallund vient de mourir. Admettons...

Tours s'interrompit brusquement. Il avait les yeux fixés sur un point situé derrière Carfax. Celui-ci se retourna. Un biréacteur volait au-dessus des collines, dans la direction du nord. Il allait si vite qu'il piquait déjà sur la vallée avant que Carfax n'ait compris ses intentions.

— L'imbécile ! s'exclama Tours. Il va créer des interférences !

— Noooooon, hurla Carfax.

Il plongeait par-dessus la balustrade du porche dans les taillis de plastique, traversa une forêt de grosses feuilles et atterrit contre un tronc artificiel qui s'écrasa sous son poids au moment précis où l'atteignait le rugissement des réacteurs. Un souffle titanesque

l'arracha du sol et l'envoya tourbillonner dans les airs. Il avait perdu conscience avant même de retomber sur le sol.

Chapitre X

IL se réveilla une première fois. Il était étendu sur le dos. Il ne souffrait pas. Pas encore. Il ne se rappelait plus ce qu'il lui était arrivé. Il était paralysé ; aucun son ne lui parvenait. Une silhouette passa près de lui en courant, un corps noirci vêtu seulement d'une blouse déchiquetée, les cheveux hérissés, les bras écartés. Elle disparut comme elle était venue et il se retrouva seul. Un voile de fumée noire recouvrit le bleu du ciel. Il sentit un choc au côté mais ne put se retourner pour voir ce qui l'avait causé.

Après un temps indéterminé, un hélicoptère le survola à une altitude si basse qu'il sentit sur son visage l'air chaud brassé par les rotors, sans percevoir le moindre bruit. Il voulut appeler ; il ouvrit la bouche ; un cri sauvage résonna dans sa tête ; il retomba dans les ténèbres.

Il se réveilla une deuxième fois. Il était maintenant étendu sur un brancard, bras et jambes maintenus solidement, le corps recouvert d'une couverture. Il réussit à bouger un peu. Le mouvement déclencha des vagues douloureuses dans tout son corps. Il lui parut que son visage n'était qu'une plaque de sang séché, son cerveau qu'une bouillie sanglante. Un homme vêtu de blanc lui appliqua un masque à oxygène.

Il se réveilla une troisième fois. Patricia était penchée au-dessus de lui. Elle pleurait. Il se trouvait dans une chambre d'hôpital, une nurse griffonnait sur une feuille de papier agrafée à une planchette. Il réussit à tourner la tête malgré la souffrance. Mille fils électriques lui envoyaient régulièrement des décharges dans les bras et dans les jambes.

— L'avion dit-il à Patricia, il s'est jeté volontairement sur la maison.

Sa voix éveilla un écho dans sa calotte crânienne. L'infirmière reposa sa planchette et contourna le lit.

— Allons, Mr. Carfax, ne vous fatiguez pas. Rendormez-vous. Tout ira bien.

La voix de l'infirmière lui parvenait de très loin.

— Je suis touché à la colonne vertébrale ?

— Non, vous avez une jambe et deux côtes cassées. C'est tout.

— J'ai eu peur d'avoir aussi les tympanes crevés. Quelle heure est-il ?

Patricia regarda sa montre à travers ses larmes.

— Presque minuit.

— Minuit ?

— Gordon, obéis à l'infirmière. Je ne quitte pas ton chevet.

— Non, je veux savoir ce qui est arrivé.

Mais il avait de nouveau sombré dans le néant. Pendant quelques minutes seulement, crut-il, en reprenant conscience. Il était seul.

— Voilà bien les promesses de Pat, songea-t-il.

Elle fit son entrée aussitôt, se précipita vers lui et l'embrassa.

— Il a fallu que tu te réveilles au moment précis où j'étais aux toilettes.

— Je crois que pour moi, c'est fait. Appelle l'infirmière s'il te plaît.

À huit heures du matin, il fut capable de s'asseoir dans son lit et de dresser le bilan de son état. Sa jambe droite à partir du genou était prise dans une gouttière. Deux côtes du côté gauche étaient pansées. Un léger bourdonnement subsistait dans son oreille gauche alors que la droite avait retrouvé toute son acuité. Son visage et son corps étaient couverts de contusions. Il avait une migraine comme on en a qu'après trois jours de cuite. Il sursautait en entendant des bruits forts ou imprévus. Patricia lui apprit tout ce qu'elle savait des événements. La télé et les journaux lui fournirent des précisions complémentaires.

La veille, à neuf heures vingt, un certain Christian Houvelle, habitant au 13748 Sweetorange Lane, appartement 64, Résidence Augusta, avait loué à l'aéroport maritime de Santa Barbara un Langer, un avion à réaction à quatre places. Sa destination : Eurêka, une ville de l'extrême nord de la côte californienne, via le Pacifique. Au lieu de suivre la route prévue, il avait bifurqué vers le sud, et continué dans la direction sud-est en dépit des ordres lancés de Santa Barbara et de Riverside. En quelques minutes, il était descendu si bas que les radars l'avaient perdu. Des témoins oculaires affirmaient qu'il était passé à cent mètres à peine au-dessus des collines et des plus grands immeubles.

En approchant de Nicholls Canyon, Houvelle était brusquement monté à trois cents mètres ; il avait survolé deux fois la zone pour s'assurer, selon toute vraisemblance qu'il s'agissait bien de la maison de Western, puis il avait foncé sur son objectif. L'avion transportait vingt-cinq kilos de dynamite. Houvelle, chimiste de profession, l'avait fabriquée lui-même pendant ses heures de travail. Le pilote, l'avion, la maison, la dynamite ; tout s'était désintégré dans l'atmosphère.

Et aussi MEDIUM, trente employés de Western, dont Tours, Mrs. Morris, Harmons, et deux clients qui dialoguaient avec Karl Marx.

Western était sorti presque indemne de l'explosion, ainsi que deux

de ses gardes du corps : au moment de l'attaque il se trouvait, pour une cause inconnue, sous le garage avec un autre client dont l'identité n'avait pas été révélée. Le client ayant profité de la confusion pour disparaître, Mr. Western avait jugé inutile de le nommer.

Si Houvelle avait voulu expédier Western dans l'au-delà, il avait échoué.

Carfax, comme la plupart des gens, supposa d'abord qu'il appartenait à une secte qui détestait en Western un destructeur de la foi. C'était une erreur. Athée convaincu, Houvelle méprisait toutes les religions ; il avait même été rossé dans un bar de Silverlake pour avoir insinué que le christianisme était le plus grand fléau de l'humanité.

Pourquoi alors avoir voulu détruire l'homme qui était en train de discréditer à jamais toute religion, officielle ou occulte ?

À cette question, les journalistes de la télé répondaient que Houvelle haïssait Western parce qu'il annihilait aussi l'athéisme.

Quelques plans, pris d'hélicoptère, montrèrent les ruines de la maison de Western ; le grand trou noir bordé par une couronne de débris de bois et de métal calcinés ressemblait à quelque marguerite funèbre effeuillée par un géant.

Western, ses deux gardes du corps et le client anonyme avaient réussi à sortir de leur abri quelques minutes après l'explosion, le dos et la tête légèrement brûlés.

Western apparut à son tour sur l'écran, une partie du corps et le haut de la tête recouverts de bandages. Il avait déjà annoncé qu'il reconstruirait sa maison et MEDIUM. Puis il ajouta qu'il était inutile de le tuer car après sa mort ses partisans continueraient son œuvre.

— Je donnerais gros pour savoir ce qu'il faisait dans ce sous-sol ! s'exclama Gordon.

— Dommage qu'il n'ait pas été tué, dit Patricia. Ce n'aurait été que justice. Après, peut-être, aurait-il enfin avoué le meurtre de mon père et le vol de MEDIUM.

— Ah, oui pourquoi donc ?

— Ah quoi bon mentir quand on est mort ?

— La mort ne vous débarrasse ni de l'hypocrisie ni de la haine.

— Voilà que tu recommences. Je sais, ce ne sont pas des morts mais des entités qui se font passer pour tels. Et pourtant, même toi, tu en parles comme s'ils étaient morts.

— Tu as raison, notre esprit est naturellement enclin à admettre cette idée à cause de la continuité qui paraît entre la vie et la mort : un homme meurt et je lui parle. Seule une rigoureuse maîtrise intellectuelle permet de séparer l'homme qui fut de cette chose qui prétend le représenter. Si, enfin...

— Si, enfin ce ne sont pas des entités individuelles, c'est ce que tu allais dire ?

— J'en ai peur.

Carfax sourit.

— Humains ou non, ces êtres représentent un danger. Je sais que l'un d'eux a essayé de prendre possession de moi pendant que je parlais avec ton père. Mais je ne peux pas le prouver.

— Mais comment feraient-ils ?

— Comment le saurais-je ? Si j'avais confié cette impression aux journalistes, Western aurait eu beau jeu de mentionner ma dépression et tout le monde aurait conclu que j'étais fou. Ce que je suis peut-être.

— Je ne le crois pas. Qu'allons-nous faire maintenant ? Tu devras oublier Frances, tant qu'on n'a pas construit un nouveau MEDIUM. C'est horrible à dire mais il vaut peut-être mieux que la maison ait été détruite. Western sera maintenant trop occupé pour se soucier de nous. Ce qui nous laissera le champ libre.

Pourquoi faire ? se demanda Carfax ? Il est vrai qu'il avait rendez-vous avec Mrs. Webster, et il pouvait toujours rôder à l'université de Big Sur.

Ce soir-là avant d'éteindre le poste, ils apprirent encore que le rapport officiel serait publié quelques jours plus tard. Le président semblait avoir cédé à la pression de l'opinion générale. Décision pénible, car ses conclusions, quelles qu'elles fussent, lui aliéneraient un nombre important d'électeurs.

Chapitre XI

LE commerce de la voyante, déjà florissant, connut alors son apogée. Les médiums humains se multiplièrent par vingt après la découverte de Western. Les uns œuvrèrent encore selon la tradition et, sans avoir recours à l'électromagnétisme, ils n'exploitaient que leurs pouvoirs psychiques. Et la crédulité des gens, estimait Carfax. Les autres, plus modernes, employaient des appareils façonnés, prétendaient-ils, à l'image de celui de Western. (Des charlatans les uns comme les autres, pour Carfax. Mais des charlatans tout à fait prospères.)

Mrs. Webster ne dérogeait pas à la règle, en ce qui concernait la prospérité du moins. Elle habitait un luxueux appartement de six pièces au trente-sixième étage d'un immeuble de Santa Monica, à deux blocs du Pacifique. Dans le hall de l'immeuble, un premier gardien contrôla les papiers de Gordon et de Patricia. Un deuxième les accompagna jusqu'à un ascenseur particulier. Au trente-sixième étage, un troisième gardien vérifia de nouveau leur identité avant de les admettre dans une antichambre.

Une servante qui semblait arabe (et qui l'était) les conduisit jusqu'à la salle où devait avoir lieu la séance. Cette salle ne ressemblait en rien à l'ancre que Carfax avait imaginé : c'était une belle pièce, claire et spacieuse ; une fresque qui paraissait être un Cazetti (c'en était un) recouvrait les murs percés de plusieurs portes, qu'ornaient également deux tableaux : un Renoir et un Matisse qui semblaient authentiques (et l'étaient). Le mobilier était de style néo-crétois, un style de plus en plus à la mode.

À l'arrivée des visiteurs, Mrs. Webster quitta un divan... et s'avança vers eux, la main tendue, le sourire aux lèvres. Agée d'une cinquantaine d'années, elle paraissait aussi fragile que le mobilier. Elle ne mesurait pas plus d'un mètre cinquante. La minceur de ses bras et de ses jambes contrastait avec l'opulence de sa poitrine et de son postérieur, qui ravit Carfax. De grands yeux illuminaient son visage ovale et ses pommettes saillantes. Ses cheveux flottaient sur ses épaules. Comme bijou, elle ne portait qu'un mince anneau d'or orné d'une pierre azurée que Carfax ne put identifier. Quand il lui serra la main, il vit que l'anneau épousait la forme d'un serpent. Mrs. Webster avait une voix forte pour sa petite taille.

— Asseyez-vous, je vous en prie. Les autres ne vont pas tarder.

Vous pouvez fumer, vous trouverez des Kenyans sur la table à moins que vous ne préférerez votre propre marque. Je vous prie de m'excuser, je dois m'habiller.

Les autres se firent attendre un quart d'heure. Patricia eut le temps de fumer plusieurs rêches Kenyans tandis que Gordon arpenta la pièce en jetant des coups d'œil par la grande baie. Lorsqu'il remarqua les fils minces qui couraient du mur à la partie inférieure de la baie, ses sourcils s'arquèrent : les fenêtres à polarisation électrique ! Un gadget ruineux !

Il venait de regarder sa montre quand il entendit des voix. La servante entra, elle portait maintenant une longue robe rose flottante qui accusait son origine. Elle était suivie de trois hommes et trois femmes d'âge différents, habillés de façon impeccable. Une blonde, qui avait environ vingt ans, paraissait même trop bien habillée. Elle portait la jupe cloche longue et la veste de brocart que les jeunes filles les plus libérées arboraient en l'honneur de leur défunte idole, la chanteuse Cybèle Fidests (née Lucy Schwartz). Elle enleva la fine gaze qui protégeait sa poitrine des outrages de la rue. Comment s'occuper du domaine spirituel quand le domaine matériel offre tant d'attraits ? se demanda Carfax qui flaira une ruse destinée à détourner son attention.

Patricia avait pincé les lèvres en voyant la jeune fille et quand elle avait enlevé la gaze, ses yeux s'étaient étrécis. Elle darda son regard sur Gordon ; il lui sourit et lui fit un clin d'œil.

Au téléphone, Mrs. Webster avait tenu à préciser qu'elle avait invité des personnes dotées de pouvoirs psychiques exceptionnels, afin de renforcer le contact avec les esprits. Bien qu'elle ne l'eût pas précisé, Carfax pensait que c'était des employés à mi-temps qui toucheraient un pourcentage sur ses honoraires faramineux. Il y avait un professeur de psychisme de U.C.L.A., un programmeur, un officier de marine en retraite, un machiniste de la N.B.C., la femme d'un peintre et le secrétaire du consul de Finlande à Los Angeles. Quant à la blonde, Gloriana Szegeti, elle travaillait au bureau d'aide sociale de Sherman Oaks (pas dans ce vêtement, en tout cas, ajouta Carfax mentalement).

Gloriana se colla presque à lui pour lui parler.

— Mr. Carfax, je croyais que vous aviez la jambe cassée.

— C'est exact, Miss Szegeti. On m'a posé une attelle durant 24 heures. On a injecté de la colle dans la cassure qui s'est ressoudée au cours de la nuit. Comme mes côtes. En théorie, je peux courir un cent mètres. En fait, je souffre beaucoup. Si vous voyez mon visage se crispier, ce sera l'effet de la souffrance... ou encore de l'admiration pour votre personne.

Mrs. Szegeti éclata de rire, Patricia s'étrangla.

— J'avais lu qu'on soignait les blessures à la colle dans l'est, mais j'ignorais qu'on le faisait ici, reprit Miss Szegeti.

— Je suis un cobaye, fit Carfax.

Tout le monde se tut à l'entrée de Mrs. Webster. Elle avait revêtu un chiton blanc taillé dans un tissu si fin qu'il révélait qu'elle ne portait rien en dessous. La fermeté de ses seins trahissait le silicone. Si c'est encore une ruse pour me distraire, songea Carfax, elle est efficace.

— Si vous voulez vous asseoir, dit Mrs. Webster en indiquant une belle table ronde dont l'ébène était incrusté de poissons, de dauphins et de poulpes.

Tous les invités gagnèrent immédiatement leur place à l'exception de Mrs. Szegeti. Mrs. Webster appuya sur une plaque située à la base du mur. La lumière s'affaiblit peu à peu. Quand elle s'assit, un soleil bleu marine occupait sur la vitre le centre d'un ovale rouge sombre. Une lueur rougeâtre envahit la pièce. Miss Szegeti qui s'était enfin assise en face de Carfax se métamorphosa en une statue bleu foncé aux auréoles noires. Patricia était devenue un fantôme bleu, bleu comme les mains de Carfax.

On avait dû baisser soudain la climatisation de dix degrés. Carfax frissonna.

Mrs. Webster, assise à sa droite, lui prit la main. Sa peau était froide.

— Formons une chaîne vivante.

Carfax saisit la main de Mrs. Appelchard, la femme du peintre, qu'il trouva plus chaude que celle de Mrs. Webster.

— Cette chaîne est destinée à faire circuler un fluide vital entre nous, expliqua Mrs Webster. Nous allons méditer sur ce qui nous plaît, Patricia et Gordon, et sentir les pulsations de la vie. Ayez des pensées agréables, chaleureuses, si possible. Pensez à l'amour par exemple, ce genre de méditation est très efficace dans ces préliminaires.

Pas difficile, se dit Carfax en regardant Miss Szegeti s'agiter sur sa chaise ; le mouvement prouvait qu'elle n'avait pas eu recours au silicone. À quoi Patricia pensait-elle ? Pas à l'amour si elle regardait l'autre.

Curieux prélude pour une communication avec les morts ! Mais les psychologues, certains d'entre eux du moins, assuraient que, dans l'esprit de nombreux américains, *le sexe* et *la mort* étaient indissolublement liés ; les deux côtés d'une pièce de monnaie. Une pièce dévaluée pour Gordon.

— Sentez-vous le courant passer ? demanda Mrs. Webster. Il circule de l'un à l'autre et devient plus puissant à chaque tour.

Carfax ressentit un chatouillement du côté de la voyante, puis quelques secondes plus tard, du côté de Mrs. Applechard.

Quelqu'un bougea, une minuscule étincelle bleue apparut, Patricia eut un hoquet.

La surprise passée, Carfax se demanda si on les avait reliés à un générateur. Le dessus de la table et les pieds, vu leur minceur, n'auraient pu dissimuler qu'une batterie miniature. Mais il suffisait de passer des fils dans le bois et de les relier à une batterie dissimulée dans le sol. Un mince ruban de métal disposé sous le plateau de la table, assurerait le contact avec les ventres nus des dames Webster ou Szegeti.

Cependant, l'étincelle semblait produite par une décharge d'électricité statique.

La main de Mrs. Webster était froide et sèche, celle de Mrs. Applechard chaude et humide. Celle-ci aurait dû constituer un meilleur émetteur, celle-là produisait pourtant la plus forte décharge.

— Rompez le cercle, s'il vous plaît, commanda Mrs. Webster.

Mrs Applechard retira sa main avec un soupir. Miss Szegeti se leva au milieu d'un tourbillon de vibrations et s'approcha d'une desserte. Carfax alla rejoindre Patricia.

— Alors ?

La jeune femme se leva à son tour.

— J'ai soif, mais Mrs. Webster nous a défendu de boire quoi que ce soit pendant la séance.

— C'est toi qui as produit l'étincelle ?

— Oui. J'ai un peu bougé et l'étincelle a jailli entre ma main et celle de Commander Garner. Je voudrais bien qu'on rallume les lumières : nous avons tous l'air de fantômes.

Une allumette troubla les ténèbres ; à sa lueur, il vit le visage de Miss Szegeti redevenu blanc et la cigarette coincée entre ses lèvres. Un instant plus tard, il sentit un parfum âcre.

Patricia sursauta, surprise non par Miss Szegeti mais par la servante, métamorphosée en religieuse bleue, qui entra, portant un bol d'or d'où se dégageait une lueur orange.

— Vous pouvez fumer de l'herbe ou du tabac, annonça Mrs. Webster. L'herbe permet de mieux s'accorder.

S'accorder : atteindre des vibrations supérieures, pensa Carfax. Baratin !

La servante déposa le bol devant la voyante et elle se retira en paraissant glisser sur le sol. Carfax s'approcha de la table et examina le contenu du bol : trois feuilles en forme de fer de lance, qui paraissaient noires dans cette lumière.

— Des feuilles de laurier, précisa Mrs. Webster. Elle se rapprocha de lui de telle sorte que son sein effleura le dos de son bras droit *Laurus nobilis*. La baie ou le laurier qu'utilisaient les nymphes ou les prêtres des religions préhelléniques. On les cueillait sur un arbre qui

poussait près du temple de Delphes. Je ne les emploie que quand les circonstances l'exigent.

— On obtient de meilleurs résultats en les mâchant ?

— Bien entendu. Mais c'est plus dangereux. Je perds plus le contrôle.

— Pourquoi est-ce dangereux ? demanda Carfax en se retournant.

Mrs. Webster resta un instant pressée contre sa poitrine puis elle recula et leva les yeux vers lui. Ses dents luisaient, noires dans son visage bleu et elle dardait une langue sombre.

— Je ne veux pas que vous soyez trop excité. Il ne faut pas suggérer les événements.

— Je le suis quand même.

Avait-elle perçu l'ambiguïté de sa réponse ?

— Très bien, continua-t-elle à haute voix. Éteignez vos cigarettes et approchez-vous. Patricia et Gordon, reprenez vos places. Joignez les mains.

Aucune titillation cette fois : toute l'électricité semblait concentrée dans l'air, Carfax se demanda comment Mrs. Webster allait prendre les feuilles de laurier sans rompre le cercle. Comme en réponse à sa question muette, il vit une main passer par-dessus l'épaule de la femme, saisir une feuille dans le bol et la déposer dans la bouche ouverte de la voyante. En tournant un peu la tête, il aperçut la servante qui se tenait derrière sa maîtresse.

Seul le bruit des mâchoires de Mrs. Webster troublait le silence. Les silhouettes assises autour de la table devenaient de plus en plus noires. Gordon ressentit des élancements dans la tête. La main de Mrs. Applechard transpirait de plus en plus et se refroidissait en même temps, comme la température de la pièce. Impossible maintenant d'attribuer le phénomène à la climatisation, se dit Carfax.

Mrs. Webster cracha si brusquement que l'ex-détective sursauta. La feuille de laurier tomba à côté du bol en répandant un parfum sensuel. Du coin de l'œil, Carfax vit une main apparaître, plonger dans le bol, y prendre une autre feuille et la placer dans la bouche ouverte de Mrs. Webster. Les bruits de mastication reprirent dans le silence. Quelques minutes passèrent. Le silence les enveloppait comme un nuage. La seconde feuille fut éjectée à son tour. La main s'enfonça dans le bol et se dirigea de nouveau vers la bouche.

— Non ! Ça suffit ! murmura Mrs. Webster.

La main disparut sans lâcher la feuille.

La main de Carfax donnait l'impression de ne plus être reliée à son corps. Il entendit un grondement sur sa gauche qui le mit sur ses gardes. Il se détendit et alla même jusqu'à sourire lorsqu'il apparut que le bruit provenait de l'estomac de Mrs. Applechard. Une femme bien nerveuse ! Je la comprends. Mais si elle est vraiment habituée

aux séances, elle ne devrait pas être nerveuse, à moins d'avoir une raison particulière !

— Ne vous relâchez pas ! lança Mrs. Webster. Le silence. Un halètement. Patricia ?

— Rufton Carfax !

La voix parut tonner dans son oreille. Gordon eut l'impression qu'il se métamorphosait depuis le tréfonds de son être. Tout son corps se pétrifia comme pris dans une coulée de peur. Quelque chose. Quelqu'un avait fait irruption dans la pièce, ou plutôt s'y était matérialisé. Des tourbillons obscurs agitaient l'air au-dessus de la table et lui donnaient peu à peu une consistance. Un souffle effleura le visage et les mains de l'ex-détective. Une masse se déplaçait autour de la table.

— Rufton Carfax !

Un long pseudopode mince jaillit en direction de Mrs. Webster, précédé par un vent glacial qui fit se hérissier la peau de Gordon et frissonner la pierre.

L'un des assistants, qu'on pouvait à peine distinguer à cause de l'épaisseur de l'air, émit un gloussement, un gloussement aigu, produit non par la joie, mais par la peur. Ce bruit eut pour effet de renforcer la tension.

— Rufton Carfax ! Ne bougez pas !

Malgré le ton impératif, la voix de Mrs. Webster tremblait légèrement. Sa main devint si froide que Gordon l'aurait lâchée s'il en avait eu le courage. Mais en brisant le cercle, il risquait de se trouver seul en face d'une force inconnue prête à exploiter la moindre faiblesse.

— Rufton Carfax ! Incarnez-vous !

Un nouveau gloussement C'était Miss Szegeti ! Et cet halètement continuait. Un halètement d'effroi !

— Abandonnez ! gémit une voix masculine.

— Tenez bon ! ordonna Mrs. Webster. N'ayez pas peur !

— Bon Dieu ! hurla Patricia. Ce n'est pas mon père. Qu'avez-vous fait ?

— Restez dans le cercle, ordonna Mrs. Webster, la voix frôlait l'hystérie. Restez ! Nommez-vous !

— Ce n'est pas mon père ! hurla Patricia.

Une chaise tomba, un corps s'effondra sur le sol. On entendit un raclement de pieds, un cri, une course précipitée vers la porte. Gordon se leva d'un bond en tentant douloureusement de se libérer de l'emprise de ses deux voisines sans y parvenir.

— Ne courez pas ! dit Mrs. Webster.

On se battait près de la porte. Patricia ? La servante ? Mrs. Webster cria soudain :

— Va-t'en ! Retourne dans le soufre d'où tu es sorti ! Le pseudopode se dressa, il se leva sur lui-même comme une trompe d'éléphant, puis se détendit avec violence et cingla le visage de la voyante. Celle-ci, avec un hurlement, se rejeta instinctivement en arrière, entraînant Gordon dans sa chute. Tous deux roulèrent sur le sol ; Mrs. Webster, la main sur le visage, ne cessait de hurler ; Gordon, les muscles douloureux, se releva le premier. Miss Szegeti se tenait près de la fenêtre et s'apprêtait à la dépolariser. Au-dessus de la table, la masse s'évanouissait peu à peu mais des pseudopodes cinglaient encore l'air sans jamais dépasser la circonférence du meuble. La lumière devint de plus en plus rouge, un flot de soleil envahit la pièce. La masse disparut.

En se retournant, Carfax vit Patricia et la servante s'enfoncer dans le vestibule. Mrs. Webster se relevait à son tour, les mains sur les yeux, elle gémissait :

— Je suis aveugle ! Je suis aveugle !

Gordon se pencha et la força à écarter ses mains.

— Évidemment, vous avez les yeux fermés. Espèce d'idiote, lança-t-il durement.

Les paupières de la femme s'ouvrirent et elle posa sur lui un regard où ne se lisait que l'horreur.

— Je ne vois plus, je ne vois plus. Ça m'a touché les yeux !

— C'est parti. Là... C'est parti, je vous le répète. Vous n'avez plus rien à craindre.

Il se pencha et l'aida à se remettre sur pieds. Elle lui parut légère comme si son corps n'était qu'une enveloppe vide.

Chapitre XII

— AUTOSUGGESTION, déclara Gordon. Hystérie collective.

Par la vitre de la voiture, son regard plongea dans le Wilshire Boulevard qui défilait au niveau inférieur. Il eut le temps d'apercevoir, au troisième étage d'un immeuble, un homme qui brandissait l'index sous le nez d'une femme. Son esprit vagabonda. Une dispute probablement. À quel propos ? De tous les sujets possibles, belle-famille, infidélité, politique, enfants, vie sexuelle, MEDIUM, l'argent était le plus vraisemblable. Patricia l'arracha à sa rêverie.

— Comment expliques-tu que nous ayons tous vu la même chose ?

— Je ne saurais le faire. Mais les livres, le cinéma, la télévision ont conditionné l'image que nous nous faisons d'une séance de spiritisme, même pour ceux qui ne croient pas au surnaturel. Nous nous attendions à voir une masse informe, un ectoplasme, prendre, sous nos yeux, une forme horrible.

— Je ne crois pas avoir imaginé ce que j'ai vu. Et je suis sûre que ce n'est pas mon père qui nous est apparu. C'était le mal, le Mal à l'état brut. Mon père, lui, était bon. Faible mais bon.

— Il existe une autre explication, reprit lentement Carfax. Si nous n'avons pas été victimes d'une hallucination, il faut admettre que nous avons assisté à un phénomène réel. Des centaines, des milliers, une infinité de mondes occupent le même espace que le nôtre. En certaines circonstances, qui nous dit que ces mondes ne s'interpénètrent pas ? Nous avons invoqué – je déteste ce mot car il appartient au vocabulaire de la sorcellerie – quelque chose provenant de l'un de ces mondes. Enfin, quoi qu'il en soit, je ne remettrai plus les pieds chez Mrs. Webster, ni chez une autre voyante.

— Moi non plus.

Un nom s'inscrit en lettres lumineuses sur un écran placé devant eux à l'arrière de la voiture.

— On arrive à la Cienega, dit Gordon. Si nous rentrions à l'hôtel à pied ? Un peu d'exercice physique ne nous fera pas de mal après cette tension intellectuelle. Rien de tel pour se remettre les idées en place.

— Tu parles d'or !

Patricia sourit pour la première fois de la journée.

— La vieille sagesse des nations !

Gordon s'intéressait médiocrement à la conversation. Il avait d'autres sujets de préoccupation. Il avait vu, de ses propres yeux vu,

MEDIUM, à l'existence duquel il avait refusé de croire en dépit des témoignages de la presse. De plus, jusqu'à présent, rien n'indiquait que Western ait volé l'appareil ou tué son oncle. En admettant qu'il parvienne à prouver la culpabilité de son cousin, s'il y avait bien eu meurtre, un grave problème subsisterait : Patricia en possession de MEDIUM, la pression populaire ne lui permettrait pas d'interrompre les séances, à supposer qu'elle-même en ait l'intention, ce dont Carfax doutait.

Cependant, il lui avait promis de l'aider à réunir des preuves pour étayer ses soupçons ou pour les annihiler. Puisque MEDIUM était condamné à l'inactivité, autant profiter du répit pour régler cette question mineure.

Au terme de ses réflexions, Gordon annonça à Patricia qu'il comptait se rendre le plus vite possible au centre de Big Sur.

— Tu peux m'accompagner si tu le désires. Mais il faudra te trouver une occupation ou de la compagnie car je serai occupé toute la journée.

— Je préfère rester ici. Je peux dénicher un nouveau logement, un logement inconnu de Western. Combien de temps seras-tu absent ?

— Quatre jours au moins.

Pour l'ex-détective, Western se moquait maintenant de Patricia ; elle avait cessé de constituer une menace à ses yeux depuis que le propre père de la jeune femme avait réfuté ses accusations. Son père, ou la chose qui prétendait être son père, rectifia-t-il. En la circonstance, la différence n'avait aucune importance.

La décision prise, il fit ses bagages, et prit congé de Patricia avec un long baiser d'adieu.

Six heures plus tard, il s'inscrivait dans un motel situé près du campus de l'université de Big Sur. Comme il était trop tard pour prendre des rendez-vous pour le lendemain, il s'enferma dans sa chambre avec trois livres : un recueil de nouvelles de science-fiction de Léo Q. Tincrowdor, une édition commentée de *l'Odyssée* et une étude consacrée au déchiffrement de la langue étrusque et il choisit de commencer par ce dernier car il reposait sur un entretien entre un linguiste et un Étrusque ayant vécu deux siècles avant notre ère. L'auteur en était un certain Archambaud, professeur à Berkeley, et ami intime de Western. C'est grâce à cette amitié qu'Archambaud avait pu avoir recours à MEDIUM gratuitement, au petit matin. Il avait sacrifié son sommeil à l'avenir de la science (et à sa carrière universitaire, ajouta mentalement Carfax). Tout avait marché comme sur des roulettes dès qu'il avait localisé un homme parlant couramment le latin et l'étrusque nommé Menle Arnthal.

Plus que les informations historiques et les précisions linguistiques fournies par Menle Arnthal, les détails concernant

Western retint l'attention de Carfax : Western avait fait des confidences à Archambaud. L'idée de MEDIUM lui trottait dans la tête depuis des années, avait-il avoué, et il n'avait travaillé que deux ans sur le prototype avant de le mettre au point. Possible, estima Carfax, mais Archambaud n'avait que la parole de Western. Rufton avait fort bien pu lui faire des confidences longtemps auparavant, au moment où on avait eu besoin d'un soutien financier. Western n'avait rien d'un rêveur ni d'un idéaliste. Aurait-il financé une machine à mouvement perpétuel, une machine à communiquer avec les morts ? Jamais. À moins qu'on ne lui ait donné des preuves de leur fonctionnement.

La figure de Western, telle qu'Archambaud la dessinait, était celle d'un génie entièrement dévoué à l'humanité. Patricia avait tracé de lui un portrait tout différent. Qui se trompait ?

À vingt-deux heures, Carfax brancha la télévision. Un bulletin d'informations lui apprit que MEDIUM constituait une source d'énergie gratuite et illimitée. Carfax avait vu juste quelques minutes plus tôt : une machine à mouvement perpétuel, d'après Western !

Le journaliste rapporta brièvement et sans commentaire la dernière déclaration de Western : l'endroit où vivaient les morts pouvait fournir de l'énergie électrique ; ainsi que ses expériences l'avaient prouvé : sa demeure et MEDIUM fonctionnaient grâce à l'électricité produite par *l'embu*. Une résistance métallique de trois mètres de diamètre avait fondu en dix secondes. Avec un équipement approprié et le truchement de MEDIUM, *l'embu* était capable d'alimenter en électricité la ville de Los Angeles, l'État de Californie, la Terre entière.

Western avait donc menti quand il avait affirmé que son électricité provenait de la centrale de Four Corners. En parlant, le journaliste paraissait sceptique. Carfax se dit que lui-même avait sans doute l'air complètement assommé. Il éteignit le poste et se carra dans un fauteuil, un bourbon à la main, pour réfléchir.

Après tout, se dit-il, pourquoi pas ? Si ce monde est le double du nôtre, l'énergie électromagnétique doit y exister en quantité rigoureusement égale ; avec un conducteur approprié, il est théoriquement possible de capter cette énergie et de l'acheminer de *l'embu* à la Terre.

L'hypothèse une fois admise soulevait de nombreuses questions : l'énergie absorbée par notre monde se reproduirait-elle dans l'autre ? Si oui, ce « lieu » avait-il une capacité suffisante pour la contenir ? Ne risquait-il pas d'exploser ? L'énergie libérée par l'explosion ne viendrait-elle pas dévaster notre monde ?

Dans notre système, toute consommation suppose une dépense. En un mot, tout se paye. Pourquoi en irait-il autrement ailleurs ? C'est une loi universelle. Les humains prendraient tout sans rien payer, mais

un jour il faudrait que quelqu'un règle la note.

Mais pourquoi ? On ne savait rien de cet autre monde sinon qu'il était habité par des êtres pensants et qu'il paraissait renfermer de l'énergie à l'instar du nôtre.

La découverte de ses lois, des processus d'échange avec notre monde ne recelait-elle pas un danger ?

Carfax se versa un autre verre. Ses pensées prirent un autre cours. Oublions les dangers et songeons à l'avenir. Si Western a dit vrai, MEDIUM va entraîner un bouleversement complet. Imaginez une source intarissable d'énergie électrique ! Première conséquence : la disparition quasi totale de la pollution. Seconde conséquence : l'unification mondiale de la production électrique. Cette conséquence était moins sûre : chaque personne pourrait produire son propre MEDIUM, à moins que les États-Unis n'en gardent le secret pour eux de façon à en fabriquer à un taux extrêmement bas.

Mais le monopole ne durerait pas longtemps. Puisque l'on savait possible la construction d'un tel appareil, les plus grands cerveaux de tous les pays étrangers s'attelleraient à la tâche et ils parviendraient à créer d'autres MEDIUMS.

La face du monde allait changer d'une manière impossible à imaginer. Non sans résistance de la part des compagnies productrices d'électricité ; voyant leur emprise menacée, elles se défendraient par tous les moyens. Mais elles avaient déjà perdu la guerre.

Carfax finit son verre et partit se coucher. Mais il eut du mal à s'endormir, son esprit ne cessait pas de vagabonder d'extrapolation en extrapolation. Il en abandonnait l'une dès qu'une nouvelle s'imposait à lui. Quand le réveil l'arracha au sommeil, il lui sembla qu'il venait juste de s'assoupir.

Il brancha les informations en buvant son café. Il ne s'était rien produit de nouveau ; on annonça pour le soir une émission spéciale consacrée aux retombées des déclarations de Western.

Carfax prit son petit déjeuner au restaurant du motel et regagna sa chambre pour téléphoner. À neuf heures précises il se présenta à la compagnie électrique de Big Sur. Le directeur des services comptables, un certain Weisman, se souvenait des énormes quittances de Rufton Carfax. Le professeur avait fait installer un appareillage spécial pour exploiter cette énergie. Durant les six mois précédant sa mort, il avait consommé d'importantes quantités d'électricité, après minuit seulement à la demande de la compagnie qui n'aurait pu assurer une telle dépense de jour. Carfax remercia Mr. Weisman et prit congé.

Il rendit visite ensuite aux deux déménageurs susceptibles d'avoir livré des appareils spéciaux à son oncle. Tous deux avaient effectué pareil travail ; d'après leurs carnets, ils avaient apporté une grande console et de nombreux modules. La console provenait d'un magasin

de fournitures électriques de Los Angeles, les modules ainsi que d'autres pièces de maisons d'Oakland spécialisées dans le matériel électrique. Après avoir remercié les déménageurs, Carfax partit enquêter auprès de trois marchands de pièces détachées. Deux d'entre eux avaient fourni des câbles et du matériel au professeur, mais aucun de ces câbles n'avaient un diamètre suffisant pour véhiculer l'énorme quantité d'électricité requise.

Carfax en vint à la conclusion que son oncle les avait achetés lui-même à San Francisco ou à Los Angeles, à moins qu'il ne les ait obtenus à la boutique de Western. Il appela cette dernière en utilisant le premier nom qui se présenta à son esprit.

Le gérant partit vérifier ses livres en demandant à Mr. Comas de ne pas quitter. Carfax attendit cinq minutes. Il allait raccrocher quand l'autre revint.

— Mr. Comas ?

— Oui. Je suis encore là.

— D'après nos livres, nous n'avons rien vendu à Rufton Carfax.

— Vous en êtes sûr ?

— Tout à fait, répondit le gérant d'une voix glaciale. Je n'ignore pas que le professeur Carfax était l'oncle de Mr. Western et je n'aurais pas oublié sa commande.

Carfax raccrocha. Comment savoir si le gérant lui avait dit la vérité ? Il n'avait nulle intention d'entrer par effraction dans la boutique pour vérifier les livres de comptes. C'était bon pour les détectives des feuilletons télévisés de se livrer à des actions illégales sans se soucier des conséquences. D'ailleurs, Western n'aurait aucun mal à maquiller les livres s'il l'avait souhaité.

L'ex-détective n'avait eu qu'un faible espoir en suivant cette piste. Il devait maintenant y renoncer. Puisqu'il se trouvait sur place, il décida néanmoins de réunir le plus d'informations possibles sur l'oncle Rufton.

Le reste de la journée, il interrogea les collègues et les voisins du professeur Carfax. Aucun d'eux n'avait jamais entendu parler de la machine ni des expériences. Tous s'accordaient pour trouver l'homme très sympathique ; ses collègues lui reconnaissaient même des dons pour l'enseignement et pour la recherche, une combinaison rare dans le monde universitaire.

Le lendemain, Gordon prit l'hovercraft pour Oakland. Un fournisseur lui donna la liste des pièces détachées commandées par son oncle ainsi que les plans qu'il leur avait confiés. Le MTO le ramena à Los Angeles et il obtint une nouvelle liste chez un autre fournisseur. Cela fait, il appela Mrs. Webster ; ce fut sa secrétaire qui répondit que Mrs. Webster était en conférence mais elle avait laissé un numéro de téléphone pour Mr. Carfax.

— Comment va-t-elle ? demanda Carfax après en avoir pris note.
A-t-elle recouvré la vue ?

La secrétaire parut surprise.

— Je ne savais pas qu'elle avait mal aux yeux. Ainsi, Mrs. Webster s'était remise très vite ; sa cécité, comme Carfax le supposait, avait bien été provoquée par l'hystérie.

— Saluez-la de ma part.

Laissant sa carte de crédit dans la fente de l'appareil, il énonça le numéro donné par la secrétaire. Le visage de Patricia apparut sur l'écran.

— Tu es déjà revenu !

— Carfax l'éclair ! Tu n'as pas été longue à trouver un appartement.

— Je suis dans un motel. Je n'ai encore rien trouvé – je pensais aller voir du côté de Santa Susana ; on y construit un nouveau complexe immobilier.

— C'est trop loin. Où est-il ce motel ? Elle lui donna une adresse à Burbank.

— As-tu appelé Mrs. Webster ?

— Non. Pourquoi ?

— Sa secrétaire vient de m'appeler. Mrs. Webster désirait te parler le plus vite possible.

— J'ai dû la manquer. Je la rappelle et je te rejoins.

C'est une Mrs. Webster en parfaite santé et toute excitée qui lui répondit, d'une voix frémissante d'émotion :

— Gordon, j'ai des nouvelles stupéfiantes à vous annoncer ! Nous touchons peut-être au but.

— J'ai besoin de bonnes nouvelles. De quoi s'agit-il ?

— Je préfère ne pas en parler au téléphone. Si vous veniez ?

Dès qu'il aurait déniché un taxi, sinon, il prendrait le MT. Il rappela Patricia pour lui annoncer le changement de programme. Deux minutes plus tard, il s'engouffrait dans un taxi. Un quart d'heure après, il pénétrait dans le bureau de Mrs. Webster.

— D'après la lueur que je vois dans vos yeux, dit-il en s'asseyant, vous avez touche le gros lot.

Mrs. Webster prit le temps d'allumer une Kenyan et d'en tirer quelques bouffées.

— Je viens de parler avec un client : Robert Mifflon. Le connaissez-vous ?

Carfax secoua la tête en signe de dénégation.

— C'est un jeune homme bizarre. Millionnaire, très excentrique et très timide à la fois. Passionné d'occultisme depuis son enfance, il est venu me consulter après la mort de sa mère. Vous haussez les sourcils à ce que je vois. Vous vous demandez si nous avons réussi à la joindre.

Je vous réponds : trois fois, bien qu'elle ne se soit pas parvenue à se concrétiser de façon satisfaisante et qu'elle n'ait prononcé que quelques remarques stupides. Mais il est vrai qu'elle était aussi stupide qu'égoïste de son vivant. Vous ne devriez pas sourire. Vous savez que je ne suis pas un charlatan. Je continue. Dès que Western eut annoncé qu'il détenait un moyen scientifique de communiquer avec les morts, Robert s'est empressé d'aller le trouver. Mais il craignait par-dessus tout que je le prenne pour un lâcheur, il est d'abord venu expliquer, le mieux possible, sa démarche. Je lui ai conseillé de tout cœur de continuer, non sans le mettre en garde contre les charlatans scientifiques.

» Ses séances avec MEDIUM ont, selon toute apparence, été couronnées de succès en ce sens qu'il a pu communiquer avec sa mère. Mais elles ne l'ont pas rassuré : sa mère souffrait cruellement et il était dans l'impossibilité de lui porter secours.

Il est alors devenu un fidèle de l'Église pancosmique de *l'Embu-Christ*, à cause de leur dogme qui dit que *l'embu* n'est qu'une espèce de purgatoire.

— Je connais, approuva Carfax. Après la mort, l'être passe par une étape de purification, à l'état électronique, avant de renaître dans l'autre monde avec un corps et un esprit supérieurs à ceux qu'il avait dans celui-ci. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Ce dogme ne repose pas sur la moindre bribe de preuve mais cette absence de toute preuve n'a jamais gêné les fidèles.

— De même que les preuves n'ont jamais convaincu les incroyants. Enfin, laissons ce sujet, nous nous écartons de notre propos. Après avoir rejoint les fidèles de cette église, Robert a continué les séances de MEDIUM. Il désirait entre autres raisons convertir sa mère à la foi nouvelle pour la consoler en lui annonçant qu'elle se trouvait seulement au purgatoire. Quelques jours avant la destruction de Western, ce dernier lui avait fait une bien curieuse proposition.

Mrs. Webster s'arrêta pour tirer une profonde bouffée de cigarette.

— Il désirait lui vendre une assurance.

— Une assurance ? Vous voulez dire une assurance sur la vie ?

— Exactement. Mais différente de celle que l'on propose habituellement : la seule véritable assurance sur la vie.

— Western aurait garanti l'immortalité à Miffon ?

— D'une certaine façon, oui. Western a parlé d'une garantie de repossession.

Carfax en avait le souffle coupé. La nouvelle était plus stupéfiante encore que l'annonce du pouvoir énergétique de MEDIUM.

— Je résume. Western a expliqué à Robert qu'il pouvait l'arracher

à la mort en lui fournissant un corps à occuper, à posséder pour utiliser un terme consacré. La prime : deux cent mille dollars par an, payables durant la vie du client. Celui-ci doit désigner comme héritier l'un des employés de Western. Une fois en possession du nouveau corps, il recouvrera la moitié de ses biens par des moyens légaux. Les primes s'élèveront alors à dix pour cent de son revenu annuel.

— Mais... le corps ? Comment Western le fournira-t-il ?

— Il a refusé de l'expliquer en disant à Robert de ne pas se préoccuper des détails. Il lui a aussi fait jurer le secret. En cas de révélation, Robert, incapable de prouver ses dires, aurait toute chance de finir dans un asile ou pire encore, a-t-il dit. À mon avis, il entendait par là que le traître serait incapable de trouver un nouveau corps. Ah oui ! Les paiements ne sont pas des dessous de table, ils sont enregistrés comme honoraires pour les séances de MEDIUM. Ainsi pas d'ennui avec les impôts.

— Western a dû donner des preuves de cette repossession, dit Carfax après un long silence. Les millionnaires ne sont pas assez stupides pour jeter leur argent par les fenêtres. À moins que Miffon ne soit pas le seul et unique client. Il ne me paraît pas très équilibré.

— Il ne l'est pas si on considère comme déséquilibré un homme doté d'une haute science morale. Il n'est pas non plus le seul client. Comme preuve, Western a promis de lui présenter un homme revenu d'entre les morts.

— Combien y en a-t-il parmi nous ?

— Je l'ignore. Robert a répondu qu'il réfléchirait et il a promis de se taire. Mais l'idée le tourmentait ; d'un côté l'immortalité, car ce que Western offre y ressemble, l'attire ; de l'autre, il répugne à voler le corps d'autrui. Après des jours d'incertitude, il est venu me trouver, avec mauvaise conscience car il avait l'impression de trahir sa parole, mais il se sentait obligé de parler. De deux maux, il faut choisir le moindre.

— Que vous a-t-il dit ?

— Qu'il repousserait sa réponse jusqu'à ce que j'aie pris une décision. J'ai promis de lui répondre sous peu.

Miffon faisait jouer à Mrs. Webster le rôle d'une mère, songea Carfax qui s'abstint de tout commentaire.

— Si ce que vous dites est vrai, commença-t-il d'une voix lente, Western est aussi pourri que Patricia l'affirme. Nous tenons enfin une piste solide. Question : Qu'allons-nous faire ?

— Je ne sais pas. Comment rattacher cette histoire à votre hypothèse ?

— Elle la mine complètement. À moins que... À moins que ce ne soit les *sembs* qui prennent possession des humains. S'ils peuvent abuser Miffon. Comment savoir s'il a parlé à un *semb* incarné ?

Un frisson parcourut Carfax. Il se rappelait que le *semb* qui prétendait être son oncle avait failli dans son expansion sortir de la machine et l'absorber. Pour s'emparer de son être.

Il se redressa.

— J'y suis.

— Pardon ?

— Voilà qui explique le mensonge de Rufton. S'il n'avait pas menti, Western ne lui aurait pas permis de réintégrer notre monde. Il était obligé de composer avec son meurtrier. Je veux dire : s'il s'agissait vraiment de mon oncle.

— De toute façon, que pouvez-vous faire ?

— Je ne sais pas encore. Il faut d'abord que Mifflon exige de connaître son repossesseur, si on peut l'appeler ainsi. Qu'il nous fasse un rapport. Nous aurons ainsi un point de départ. Vous le croyez capable de jouer le jeu.

— Je vais le lui demander.

Mrs. Webster tendit la main vers les touches du vidéophone.

Chapitre XIII

MRS. WEBSTER coupa la communication.

— Ou il est vraiment absent ou il a chargé sa secrétaire d'avancer cette excuse. Il m'avait pourtant dit qu'il rentrait chez lui. Je ne vois pas pourquoi il refuserait de me parler.

— Il se reproche peut-être d'avoir trahi sa parole. J'espère qu'il n'a pas commis l'erreur de tout rapporter à Western.

— Oh non, il ne ferait jamais une chose pareille. Et puis il n'aurait pas eu le temps.

— Un coup de fil suffit. Carfax se leva.

— J'ai un mauvais pressentiment. Je vais passer chez lui, si vous voulez bien me donner son adresse.

Mifflon habitait North Pacific Palisades, à un demi-mile de l'océan. Jadis sortie au milieu des jardins magnifiquement aménagés, la demeure était maintenant cernée de tous côtés par de grands immeubles dont certains étaient encore en construction. La poussière soulevée par les travaux imprégnait l'air et recouvrait d'une fine couche grise l'herbe, les arbres et les murs de pierre qui ceinturaient la propriété. La maison même, bien qu'édifiée sur un tertre, de blanche était devenue kaki.

Carfax appuya sur le bouton du parlophone installé devant la grille d'entrée. Une voix à l'accent bantou très prononcé lui répondit avec un scepticisme marqué :

— Monsieur, je ne trouve aucune trace d'un rendez-vous avec M. Carfax.

— Il aura encore oublié.

Le domestique fit une pose. Mrs. Webster, la distraction de Mifflon était légendaire.

— Laissez-moi parler à Mr. Mifflon, insista Carfax. Il se rappellera.

— Navré, monsieur, il est absent.

— Il m'avait averti de cette absence. Laissez-moi parler à sa secrétaire.

— Elle est absente elle aussi, monsieur.

— Mais qui est à la maison alors ?

— Navré, monsieur, je ne puis vous le dire.

— Il va passer à côté d'une grosse affaire si je ne lui parle pas ! hurla Carfax.

— Navré monsieur, je ne suis pas autorisé à vous dire où se

trouve, Mr. Miffon.

— Quatre millions de dollars foutus !

Une nouvelle pause plus longue. Puis la voix reprit pleine d'un respect inquiet :

— Quatre millions de dollars, monsieur !

— Plus sans doute.

— Mais je risque ma place.

— Nécessité fait loi.

— Navré, monsieur.

— Si je ne parle pas à Miffon le plus vite possible vous risquez votre place car Miffon n'aura plus un centime.

— Bien monsieur, mais vous devez savoir que l'on manque de domestiques.

— Oh, vous n'aurez pas de mal à retrouver du travail. Si vous pouvez rester ici. Mais comme vous avez été engagé par Mr. Miffon, au Kenya, il vous faudra y retourner et attendre qu'un autre Américain ou qu'un riche Européen s'adresse à votre agence.

Carfax se haït d'employer un chantage aussi bas, mais il avait une mission à remplir.

— C'est possible, monsieur, mais tant que je travaille pour Mr. Miffon, je dois me montrer loyal envers lui. Au revoir, monsieur.

En dépit de sa rage, Carfax ressentait une sorte d'admiration pour ce domestique : enfin un homme qu'on ne pouvait ni effrayer ni corrompre !

Devait-il rappeler Mrs. Webster ? Si Miffon était vraiment chez lui, il se donnait beaucoup de mal pour rien. Comment le savoir sans pénétrer dans la maison ? Autrefois c'est ce qu'il aurait fait, mais il avait vieilli, il avait perdu de son agilité, et acquis une plus grande prudence.

Il décrocha le vidéophone de la voiture en soupirant.

Et raccrocha une minute plus tard. Mrs. Webster possédait un dossier complet sur Miffon comme sur ses autres clients sans doute. Miffon avait un avion particulier qu'il garait à l'aéroport privé de Santa Susanna. Il appela cet aéroport.

— Oui, Mr. Miffon avait décollé avec sa secrétaire six minutes auparavant, pour Bonanza Circus dans le Nevada.

— Trop facile, se dit Carfax.

Pour se rendre à sa prochaine étape, la bibliothèque municipale de Beverley Hills, il gagna d'abord le parking de Santa Monica, à quatre blocs de là, et attendit trois minutes un express. Il descendit à la station de Beverley Drive six minutes après et marcha jusqu'à la bibliothèque. À l'annonce de ses références, l'ordinateur lui cracha une carte qui lui apprit que toutes les places étaient occupées et que vingt-trois personnes attendaient déjà un siège vacant. Pour éviter une

perte de temps, il consulta un énorme atlas et son complément attachés par une chaîne à un pupitre. Des vandales ou des « atlasophiles » avaient arraché des pages de l'un et de l'autre, mais ils avaient heureusement laissé une carte du Nevada et la fiche d'information sur cet État.

Bâti quatre ans auparavant au nord de l'État, Bonanza Circus comptait 50 000 habitants à ce jour, mais la population ne cessait de s'accroître ; on n'y payait pas d'impôts car les recettes des établissements de jeu y pourvoyaient. Dans quatre ans, le collège se transformerait en université. Tandis que la Maffia contrôlait les casinos par l'intermédiaire de sociétés bidons, l'État et le gouvernement fédéral touchaient les revenus des machines à sous. Pour *être élu* les notables devaient faire preuve de leur valeur morale devant deux instances. Les maisons de jeu ne gardaient que quarante pour cent des enjeux, ce qui suffisait à leur procurer des bénéfices confortables.

Malgré tout l'intérêt de ces informations, Carfax ne traîna pas.

Après avoir noté les numéros des entreprises de travaux publics, il se dirigea vers une cabine. Il mit dans le mille au quatrième appel par inter. La Compagnie de construction et de développement industriel venait d'édifier un complexe de grandes bâtisses dans la montagne à douze kilomètres à l'est de Bonanza Circus, pour la Compagnie de recherche Megistus. L'interlocuteur de Carfax ignorait la nature exacte de ces recherches, mais croyait se rappeler qu'elles relevaient de la chimie et de l'électronique.

Carfax appela aussitôt après Fortune et Thorndyke et leur demanda de dénicher tous les renseignements possibles sur Megistus. Puis il reprit le métro et récupéra sa voiture. Deux messages l'attendaient au motel de Burbank. L'un de Patricia, l'autre de Fortune et Thorndyke. La conversation avec ces derniers dura trois minutes.

— Tu parais content, remarqua Patricia.

— Je ne devrais pas, compte tenu de mes frais. L'agence a été obligée d'avoir recours à l'ordinateur de Washington. Mais en quinze minutes, ils ont obtenu les renseignements que j'aurais mis quinze jours à réunir.

» Western possède la compagnie qui possède la compagnie qui possède la compagnie qui possède Megistus. Ils ont aussi découvert que Megistus ne se donne pas de mal pour obtenir des contrats.

— Cela signifie ?

— Eh bien, Miffon ne joue pas. Pourquoi se rendre alors à Bonanza Circus, sinon pour rencontrer Western dans le complexe de Megistus ? Ou pour utiliser le nouveau MEDIUM que Western a fort bien pu faire construire là-bas ?

— Mais les nouvelles n'ont rien dit...

— Western a plusieurs bonnes raisons de garder le secret. Un : il ne souhaitait pas qu'un autre Houvelle détruise sa nouvelle machine et lui avec. Deux : MEDIUM lui sert certainement pour des recherches qu'il a intérêt à taire. S'il n'a pas menti à Miffon, il procédera peut-être à la repossession dans sa cachette du Nevada.

— Mais pourquoi Miffon s'est-il rendu auprès de Western après avoir parlé à Mrs. Webster ?

— Le désir de l'immortalité a sans doute triomphé de ses scrupules. Il aura voulu conclure l'affaire avant de changer de nouveau d'idée... À moins qu'on l'ait forcé à partir ?

— Qu'est-ce qui te fait dire cela ?

— Deux hommes l'accompagneront à l'aéroport, Rocette et Curts, si ce sont bien leurs noms.

Patricia se tassa dans un fauteuil.

— J'ai peur.

— Ce n'est qu'une supposition.

— Mais s'il était parti contre son gré, il n'aurait pas emmené sa secrétaire. Elle pourrait constituer une gêne.

— Sauf si Western l'a acheté. De plus, elle ne quitte jamais son patron ; d'après Mrs. Webster, c'est une personne âgée d'environ cinquante-cinq ans, au caractère très maternel. Son absence aurait paru étrange.

— Il me semble peu probable que Miffon ait fait volte-face et qu'il ait tout raconté à Western. Il n'est peut-être pas très sûr de lui mais il n'a rien d'une girouette. Comment Western a-t-il été mis au courant de sa trahison ?

— Il a sans doute appris que Miffon consulte Mrs. Webster et il aura fait placer des micros chez elle. Du moins je le suppose. Il faut que je rappelle Bonanza Circus.

Après avoir appelé quarante-cinq hôtels et motels, Carfax avait épuisé sa liste.

— Il n'est descendu nulle part, à moins qu'il n'ait utilisé un faux nom et une fausse carte de crédit, ce qui me paraît hautement improbable.

— Et Mrs. Bronski et ces deux hommes ?

— Rien de neuf. Fais tes bagages pendant que je passe un dernier coup de fil.

— Mes bagages ? Patricia était surprise.

— Oui, si Western espionne Mrs. Webster, il sait que nous savons. Et il aura vite découvert notre adresse. Un ami à toi pourrait-il nous héberger pour quelques jours ? Ce sera facile à Western de nous localiser quand il le voudra.

Patricia trahit de nouveau sa surprise.

— Mais pourquoi nous être réfugiés ici alors ?

— Je ne veux pas lui rendre la tâche trop facile. Alors, cet ami ? Elle secoua la tête.

— Les deux seules personnes en qui j'avais confiance ont émigré au Canada.

— Peux pas le leur reprocher. Bon, je vais demander à Fortune et Thorndyke de nous louer quelque chose dans un grand immeuble ; là on ne remarquera pas nos allées et venues. Puis nous emménagerons. Nous couperons l'écran du vidéotéléphone. Précaution que j'aurais dû prendre auparavant, mais je ne pensais pas que...

— Continue. Tu ne pensais pas que... Carfax sourit.

— Que Western était bien le méchant que tu m'avais décrit... Je n'en suis toujours pas tout à fait sûr d'ailleurs.

— Espèce de salaud, tu m'as prise pour une paranoïaque !

— J'ai envisagé cette hypothèse, mais je ne prends aucune décision avant d'avoir examiné les faits. Continue. Le temps nous est peut-être compté.

Piquée par la violence du ton plus que par le sens des phrases, Patricia fit ses bagages en un tournemain. Les lèvres serrées par la colère contre Carfax plus que par la crainte de Western.

Carfax décida de rappeler l'agence de sa voiture. Mieux valait peut-être retarder tous les appels de téléphone.

Il demanda sa note. L'employé lui répondit qu'elle serait prête avant qu'ils ne descendent ; il ne lui restait qu'à ajouter la note de vidéophone à la carte perforée. Carfax ne l'ignorait pas ; un employé bavard.

Cinq minutes plus tard, ils quittaient le grand vivarium avec des valises emplies à la hâte de vêtements mal pliés.

Quatre minutes après, ils changeaient de taxi. Ils descendirent devant un motel, attendirent devant l'entrée le départ du véhicule qui les avait amenés, puis portèrent leurs bagages jusqu'à une maison de location de voitures, trois blocs plus loin. Il leur fallut dix minutes pour tout régler. Ils avaient loué une voiture équipée d'un téléphone. Carfax obtint un certain Sananders chez Fortune et Thorndyke et régla tous les détails. Puis il demanda à être mis en communication avec Bonanza Circus.

On lui confirma que Mifflon et compagnie avaient bien atterri et qu'ils n'étaient pas repartis en avion. Par contre son interlocuteur ignorait leur destination.

Un appel au quartier général de Western, deux étages au Beverley Wilshire, lui apprit seulement que Mrs. Rapport, la nouvelle secrétaire de Western, avait une voix rauque et sensuelle. Il était impossible de joindre Mr. Western pendant plusieurs jours. Elle ne pouvait donner son adresse sans une autorisation spéciale, mais elle pouvait lui transmettre un message.

— Je rappellerai, merci, dit Carfax.

— Je suis sûre d'avoir de ses nouvelles dans les heures qui viennent, affirma Mrs. Rapport. Voulez-vous me donner votre numéro au cas où il désirerait vous joindre directement ?

— Non, merci.

Chapitre XIV

Les cinq jours qui suivirent, ils les passèrent presque entièrement dans la chambre du motel ; ils ne sortirent que trois fois pour aller au cinéma. Ce furent cinq journées extrêmement pénibles. Enfermés entre quatre murs, ils essayèrent tous les moyens pour tromper leur ennui : lecture, gymnastique, télévision, rien n'y fit.

De ses années de détective, Gordon avait gardé l'habitude de ce genre de vie mais Patricia ne se sentait pas, selon ses propres mots, l'âme d'une grenouille perchée sur une feuille de nénuphar qui attend des mouches. Gordon tenta de l'occuper en la faisant parler de son passé, des joies et des traumatismes de son enfance, de ses activités, de ses amours, de ses ambitions et de ses frustrations, de ses plaisirs et de ses chagrins, bref, de tout ce qui constituait sa vie et sa personnalité.

La jeune femme aurait aimé parler d'elle mais elle avait besoin aussi d'activité. Après quelques heures d'immobilité consacrées à dévider des confidences, elle se mettait à arpenter la chambre, puis offrait à Gordon de choisir entre la promenade et le lit. Galamment il la laissait décider. À la fin du cinquième jour, il eut cependant tendance à opter pour la promenade. Ses quinze années de plus lui pesaient. Il en arrivait à se demander s'il devait l'épouser. En ce moment, il était encore capable de la satisfaire mais dans vingt ans, elle n'aurait que cinquante ans et posséderait une ardeur encore intacte ; lui aurait déjà atteint soixante-cinq ans, et il déclinerait doucement.

Patricia n'avait jamais effleuré la question du mariage. Y pensait-elle même ? Quand elle menait une vie normale, quand elle n'était pas taraudée par l'angoisse, elle envisageait sans doute rarement cette perspective.

Il aurait pu lui demander si elle pensait à un arrangement permanent, mais il se retint. Il ne pouvait pas s'engager avant la fin de cette affaire.

Tandis que les événements de leur vie privée marquaient le pas, les événements extérieurs prenaient un cours précipité.

À cause d'une émission de télévision, l'animateur Jack Phillips invita un soir un certain Orenstein, professeur à l'université Yeshiva, et membre de la commission d'enquête fédérale sur MEDIUM. Au cours de l'émission, Orenstein émit l'hypothèse que *l'embu* n'était

peut-être pas un univers en expansion ; dans ce cas, expliqua-t-il, l'accumulation de l'énergie produite par les éons risquait de le détruire et de détruire avec lui les prétendus « morts », les *sembs*. Issue regrettable mais inoffensive pour nous, sauf si un canal de jonction entre les deux univers se trouvait ouvert au moment de l'explosion. Personne ne pouvait estimer la quantité d'énergie qui déferlerait alors dans notre monde. Une quantité suffisante pour l'anéantir peut-être.

En entendant ces mots, Jack Phillips pâlit ; il parut soudain regretter d'avoir abordé le sujet, puis, reprenant, il demanda comment on pouvait imaginer une telle éventualité. La première déflagration, en détruisant MEDIUM, ne couperait-elle pas le lien entre les deux mondes ?

Le professeur Orenstein :

— C'est possible mais quelques-uns d'entre nous sont inquiets ; l'usage répété de MEDIUM n'a-t-il pas affaibli la barrière qui sépare nos deux univers. Un exemple ; lorsqu'une fissure s'ouvre dans une digue, si la fissure n'est pas rapidement colmatée, elle s'élargit jusqu'au moment où la digue s'effondre et la mer déferle.

Cris dans l'assistance :

— Vous êtes fou ! Vous voulez nous flanquer la trouille ou quoi ? Oh mon Dieu, nous sommes condamnés !

Jack Phillips, après avoir réclamé le silence :

— Professeur, il me semble que vous devriez vous abstenir de faire de telles déclarations en public, elles risquent de déclencher la panique. Après tout, quelle preuve avez-vous ? Ce n'est qu'une théorie, une théorie très aventureuse. Même ce n'est qu'une hypothèse, une hypothèse dépourvue de fondement ; vous n'avez rien, je répète, rien pour l'étayer.

Orenstein :

— Vous avez raison. Mais l'éventualité de la catastrophe doit nous inciter à la prudence. Peut-on continuer d'utiliser MEDIUM tant qu'on ignore ses retombées à long terme ? Mes déclarations paraîtraient hérétiques aux yeux des savants – et ils sont nombreux – qui estiment que la science doit se développer pour elle-même. Mais je sais aussi que beaucoup d'autres collègues les approuveront. Avant d'utiliser régulièrement MEDIUM, il faut envisager l'éventualité, si faible soit-elle, que nous jouons en ce moment avec des forces capables de déclencher l'Apocalypse. Mais je reconnais que cette déclaration est un peu prématurée. Vous trouverez mes hypothèses et mes recommandations dans le rapport officiel que vous lirez bientôt à

moins que le président ne refuse l'autorisation de la publier.

Jack Phillips :

— Vous êtes donc partisan de l'arrêt de MEDIUM ?

Orenstein :

— D'un arrêt immédiat. Il faut d'abord l'étudier en détail et évaluer ses effets possibles !

Regina Calanda (une invitée) :

— Mais, docteur, comment connaîtrez-vous ses effets si vous ne l'utilisez pas ?

Orenstein :

— Excellente question. Je songeais à une évaluation fondée sur une analyse mathématique des phénomènes déjà constatés lors du fonctionnement de MEDIUM.

Jack Phillips :

— Maintenant il me faut vendre un peu de savon, nous reprendrons ce débat après le flash publicitaire.

Mais, à la grande déception des téléspectateurs, après le flash, Phillips annonça que le professeur Orenstein avait dû s'absenter à la suite d'un appel urgent, dont il s'abstint d'ailleurs de préciser la nature.

Quarante-huit heures plus tard, Mrs. Webster, interrogé sur une chaîne régionale, donna raison au professeur. Le contact avec le monde des esprits lui était devenu plus facile, preuve que MEDIUM avait affaibli la résistance du « mur » existant entre les deux univers.

— Mais alors, on va être hanté nuit et jour, s'exclama Jasperx, un comique engagé pour la circonstance. Moi qui croyais être débarrassé définitivement de ma belle-mère ! Les médias ne parlaient que des émeutes qui éclataient un peu partout dans le monde, tout en sachant le moment inopportun, le président des États-Unis céda à la pression générale et trois jours après l'intervention du professeur Orenstein, les journalistes reçurent un rapport officiel de trois mille pages.

Le même jour, le Vatican révélait son opinion sur MEDIUM.

Pour résumer les conclusions du rapport, la commission d'enquête fédérale estimait que MEDIUM permettait effectivement d'entrer en communication avec les morts. On avait identifié de façon indiscutable quarante-cinq locuteurs, grâce à des empreintes vocales où à la mention de détails personnels impossibles à forger de toute pièce ; le chiffre rendait toute fraude impossible.

Le rapport renfermait aussi des entretiens avec l'étrusque Melle Athlan, avec Louis XIV, avec Hamilcar Barca et Périclès. Les linguistes de la commission témoignaient de l'authenticité de leur langue ; aucun homme moderne, si lettré fût-il, n'aurait été capable de parler une langue ancienne à la perfection comme l'avaient fait les personnes contactées.

D'ailleurs l'on connaissait mal le punique et l'étrusque ; Merle et Barca avaient d'ailleurs contribué à augmenter la connaissance de ces langues ; par conséquent, aucun spécialiste n'aurait pu forger, à partir de ces bribes d'information dont nous disposions, un vocabulaire et une grammaire cohérents. Aucun spécialiste non plus n'aurait réussi à fournir autant de renseignements précis et détaillés sur les civilisations étrusque, carthaginoise et romaine.

Le jour de la publication du rapport, le professeur Orenstein, auquel la télévision refusait maintenant l'antenne renouvela sa mise en garde sur une station de radio de New York, grâce à la bienveillance de l'un des actionnaires de la station.

Il formula également des attaques extrêmement graves. Selon lui, le rapport de la commission était incomplet parce que le président lui-même l'avait censuré. Tout en sachant que le secret ne durerait pas longtemps, il préférait ne pas être tenu responsable de la publication intégrale d'un rapport explosif.

La commission avait parlé avec Jésus et avec Joseph Smith. Le premier s'était montré scandalisé que les Gentils le considèrent comme un dieu car son enseignement ne concernait que les Juifs.

Le second avait avoué que les fameuses tablettes d'or sur lesquelles était transcrit le Livre des Mormons n'avaient jamais existé. C'était lui-même qui les avait écrites, sous la dictée de Dieu. Cependant, il avait fabriqué un pieux mensonge, sur le conseil de Dieu qui estimait que la vraie religion serait ainsi plus vite reconnue.

Le professeur fut abattu par deux hommes au moment où il sortait de la station de radio.

Une balle de 9 mm tua aussi, par ricochet, une fillette de dix ans qui rentrait de l'école.

En s'enfuyant dans une voiture, les deux meurtriers brûlèrent un feu rouge à soixante à l'heure et emboutirent un camion. Quarante mille personnes assistèrent aux funérailles et une souscription destinée à leur famille réunit quatre-vingt mille dollars, que les impôts, après prélèvements, ramenèrent à vingt mille.

La déclaration du Vatican faisait preuve d'autant de subtilité que de prudence. Si les *sembs* existaient, comme tout semblait le prouver, ils n'étaient que des doubles, comme tout semblait également le prouver. Ce n'était donc pas les âmes des morts mais des « ombres électromagnétiques » auxquelles Dieu, pour une raison mystérieuse,

avait choisi d'accorder l'existence. Les fidèles pouvaient donc être rassurés, les *sems* n'étaient pas des âmes du ciel, du purgatoire ou de l'enfer. La déclaration mentionnait aussi la théorie de Carfax en insistant sur l'intention maléfique des entités, et lui reconnaissait quelque validité. Quel que fût la vérité, concluait le Vatican, mieux valait interrompre l'activité de MEDIUM. En attendant, il était interdit aux catholiques d'y avoir recours.

Enfin, le pape promettait une encyclique sur le sujet pour l'année suivante.

— Alors ce sera une question de dogme et non plus d'ordre, fit remarquer Carfax à Patricia. Que feront-ils quand on localisera Mahomet ou Moïse ? Quelle explication rationnelle inventeront-ils ? À moins que tu n'aies changé d'avis.

— Pas encore mais ma résistance faiblit.

Les jours passèrent, marqués par de gros nuages extérieurs et de petits nuages intérieurs. L'habitude qu'avait Gordon de marmonner pour lui-même, sa dilection pour le pain à l'ail, irritaient Patricia. Le désordre de cette dernière, sa passion pour les hamburgers, sa répulsion pour tout légume vert portaient sur les nerfs de Gordon, ainsi que son admiration pour le président, un conservateur fieffé.

Les programmes de télévision fournissaient, de leur côté, un autre sujet de discorde ; elle aimait les jeux, les feuilletons comiques et détestait toute émission sérieuse. Lui n'aimait que Shakespeare et les westerns devant lesquels elle bâillait bruyamment en signe d'ennui.

Ces divergences, futiles en d'autres circonstances, témoignaient peut-être de différences plus profondes et inconciliables.

Fortune et Thorndyke transmirent trois rapports. Le premier était un constat d'échec. Reynolds, l'agent qu'ils avaient envoyé à Bonanza Circus, n'avait pas réussi à découvrir si Western et Miffon résidaient ou non dans le complexe de Megistus. Il n'avait pas réussi à franchir la porte d'entrée de l'immeuble de dix étages réservé aux employés et aux invités de la compagnie. Un portier, acheté par lui, lui avait du moins appris qu'il n'était arrivé aucune lettre au nom de Western ou de Miffon. Ou les deux hommes communiquaient par téléphone ou ils acheminaient leur courrier par les avions de la compagnie.

Cependant un journaliste avait confirmé à Carfax que Western ne se trouvait pas dans son appartement de Wilshire.

Le deuxième rapport de Reynolds concernait la Compagnie électrique de Bonanza Circus, Megistus consommait plus d'électricité que prévu. Preuve négative cependant puisque MEDIUM tirait sur l'énergie de *l'embu*.

Le troisième rapport arriva à la fin du cinquième jour d'attente. Reynolas appela Carfax à treize heures vingt. Le couple venait de rentrer du déjeuner.

— Carfax, on me suit, mes investigations ont dû attirer l'attention. Depuis hier, j'ai repéré deux hommes qui me filaient. On a aussi fouillé ma chambre. Que dois-je faire à votre avis ? Rester ou rentrer ?

— Vous feriez mieux de rentrer. Vous ne pourrez plus nous être utile là-bas et vous risquez gros. L'enjeu de la part est trop élevé.

Gordon regrettait de ne pas s'être rendu lui-même à Bonanza Circus. Le déplacement lui aurait coûté moins cher que les frais de l'agence et les recherches l'auraient occupé. D'un autre côté, si Western se trouvait bien sur place, il n'aurait pas aimé apprendre que Carfax traînait dans les parages et il lui aurait été facile de le faire disparaître derrière les murs de Megistus.

Mais Western ne se serait-il pas contenté de le tenir à l'œil ? Il n'ignorait sans doute pas la trahison de Mifflon, et cependant il n'avait rien entrepris contre Mrs. Webster. Il avait, c'était vrai, de bonnes raisons de se sentir sûr de lui, Mifflon n'avait qu'à nier en bloc tout ce que dirait la femme.

Tant que Mifflon ne sortait pas de sa cachette, Carfax était paralysé.

Il se montra tendu et nerveux pendant le dîner. Même le film qu'ils regardèrent ensuite, *Solaris*, une adaptation puissante du roman angoissant de Stanislas Lem, ne parvint pas à le distraire. Au moment où il entra dans la chambre, un signal se mit à clignoter à la base du vidéophone. Il appela la réception, il devait rappeler un numéro à Bonanza City. Trois minutes après, Patricia le vit revenir, un grand sourire aux lèvres.

— Je dois deux cents dollars à un contrôleur aérien. Mifflon et sa secrétaire s'apprêtent à partir pour l'aéroport de Santa Susanna.

Chapitre XV

Jusqu'à treize heures vingt-cinq, la salle d'attente de l'aéroport de Santa Susanna était presque vide. Gordon et Patricia burent un café pour patienter. À treize heures cinquante, ils virent les lumières d'un avion qui tournoyait au-dessus des pistes. À quatorze heures, un biréacteur monoplane se dirigea vers le hangar où Miffon garait son appareil. Gordon compara le numéro de l'avion avec celui que lui avait indiqué le contrôleur. C'était bien l'avion du milliardaire.

L'ex-détective se débarrassa de sa tasse à demi pleine dans un vide-ordure.

— Miffon doit passer à la tour de contrôle pour les formalités d'atterrissage. Pendant ce temps, sa secrétaire peut venir l'attendre ici.

— Oui, et alors ?

— Elle ne nous a jamais vus, je vais essayer d'engager la conversation... Ah ! La voilà.

Une grande femme venait d'entrer. Poitrine plus qu'opulente, taille très étroite, hanches trop larges, perchées sur de belles jambes. Cheveux gris coiffés en hauteur et tout bouclés. Pas de maquillage, des faux cils. Elle affichait ses cinquante ans mais on devinait qu'elle avait possédé autrefois une beauté à couper le souffle. En se dirigeant vers le bar, elle ondulait des hanches d'une manière qui évoquait irrémédiablement une strip-teaseuse. Elle dépassa Gordon en laissant derrière elle un voluptueux sillage de santal. Carfax attendit qu'elle ait pris sa tasse.

— Mrs. Bronski ?

Elle fit un bond en s'étrangeant et renversa une partie de son café dans la soucoupe.

— Bon sang, vous m'avez fait peur.

— Mes excuses.

Il lui tendit une carte, lointain souvenir de ses activités à Los Angeles.

— Mr. Western m'a demandé de venir vous chercher tous les deux à l'aéroport.

Le visage de la femme s'éclaira puis se rembrunit aussitôt.

— Mais... il ne nous a pas parlé de vous, Mr. Childe.

— Il m'a appelé il y a quelques minutes, il a pensé que vous auriez besoin d'un garde du corps.

— Vous en a-t-il donné la raison ? Elle haussa les sourcils.

— On ne demande pas d'explications à un homme comme lui.

— Mais ce con aurait bien pu nous prévenir par radio de votre arrivée.

Au moins, Carfax savait maintenant de source sûre que Miffon venait de quitter Western.

— Laissez-moi vous présenter ma collègue, Mrs. Childe. Carfax voulait empêcher que Mrs. Bronski ne se pose trop de questions ; il souhaitait aussi qu'elle ne demande pas à voir les papiers d'identité de Patricia.

— Quelle jolie femme vous avez ! s'exclama Mrs. Bronski. Mais n'est-elle pas très jeune ?

— J'aime la chair fraîche.

Il s'arrêta devant Patricia qui s'extirpa de son fauteuil.

— Chérie, je te présente la secrétaire de Mr. Miffon, Mrs. Bronski. Mrs. Bronski prit place à côté de Patricia.

— Mr. Western ne vous a vraiment rien expliqué ? Qu'a-t-il bien pu se passer ? À notre départ tout allait bien. Robert était en pleine forme. Je me demande si...

Carfax attendit quelques secondes avant de reprendre :

— Vous vous demandiez si... Rien.

— Mr. Western a peut-être craint que l'on ne découvre l'identité de son client. Les actes de violence se multiplient en ce moment surtout depuis l'assassinat d'Orenstein.

— Vous avez sans doute raison. Mais qui aurait découvert un secret si bien gardé ?

— Mr. Western est espionné de tous côtés : agents fédéraux, journalistes, cinglés.

On entendit des pas. Apparut un homme corpulent, âgé de trente-cinq ans environ, que Carfax identifia aussitôt grâce aux photos procurées par Fortune et Thorndyke. Il brancha le magnétophone placé dans la poche de sa veste.

En voyant le trio, Miffon s'arrêta net. Son regard passa des Carfax à Mrs. Bronski et il agrippa sa serviette comme s'il craignait qu'on la lui arrachât.

— Mrs. Bronski, que se passe-t-il ?

La secrétaire se leva, le sourire aux lèvres.

— Mr. Miffon, je vous présente les gardes du corps envoyés par Mr. Western pour nous protéger.

Miffon parut affolé.

— Nous protéger ? Contre quoi ? Western a affirmé que tout marchait bien.

Carfax s'avança, la main tendue.

— Je m'appelle Childe, voici ma femme qui est aussi mon associée. Navré de vous déranger, Mr. Miffon mais Mr. Western nous

a arrachés du lit pour être sûr que vous rentreriez chez vous sans ennui. Nous devons vous tenir compagnie jusqu'à la relève. À mon avis, vous ne courez aucun danger, mais, comme je le disais à Mrs. Bronski, il y a eu tant d'assassinats récemment ; le pays est en proie à la confusion la plus totale, vous ne l'ignorez pas.

— Ouais, répondit Mifflon qui parut découvrir la situation. Bon, il est trop tard pour joindre Western, il sera déjà couché. Je l'appellerai demain matin à la première heure, je veux savoir de quoi il retourne.

— Si vous avez des bagages, dit Carfax, j'irai les prendre.

— Ils arriveront plus tard, répondit Mifflon. Il y a tout ce qu'il faut à la maison, n'est-ce pas, Mrs Bronski.

— Mais oui.

Elle ajouta après un temps : Vous le savez très bien.

Carfax observait Mifflon. Où était le timide qui avait tendance à bégayer quand il rencontrait des étrangers ? L'homme qui se tenait devant lui respirait l'assurance et parlait d'une voix fluide.

Afin d'arriver à l'aéroport avant Mifflon, Carfax était venu par le métro qui était plus rapide que la voiture, mais il avait pris soin de louer un véhicule pour les amener à Pacific Palisades. Il conduisit le trio à une Zagrens, fit monter Mifflon et sa secrétaire à l'arrière, Patricia devant, et s'installa lui-même au volant.

— Vous connaissez le chemin ? lui demanda Mifflon.

— Non, monsieur mais j'ai l'adresse.

Il y eut un moment de silence. Dans le rétroviseur, Carfax vit Mifflon donner un coup de coude à sa secrétaire.

— Je vous guiderai, dit-elle.

Carfax qui connaissait fort bien le chemin n'écouta pas les explications. Il avait trop de sujets de réflexion. Ainsi Mifflon, ou celui qui habitait son corps, ignorait le chemin de Pacific Palisades. Patricia, à en juger par son allure, l'avait compris également, et elle avait peur. Carfax ne le lui reprochait pas, lui-même avait l'impression d'avoir perdu contact avec la réalité. C'était donc vrai.

Quarante-cinq minutes plus tard, il s'arrêta devant les grilles de la propriété. Mifflon s'adressa au domestique par l'intermédiaire du parlophone. Les portes s'ouvrirent. Carfax remonta l'allée et arrêta la voiture devant la vaste demeure. Un Noir qui portait une robe de chambre par-dessus son pyjama vint accueillir le milliardaire. Il jeta un coup d'œil curieux aux Carfax mais il se contenta de les saluer de la tête quand ils lui furent présentés. Gordon souhaitait qu'il ait oublié le son de sa voix.

Yohana, le serviteur, le fit entrer dans une immense pièce qui ressemblait au bail d'un palace. Il les précéda sur un gigantesque escalier et les conduisit à leur chambre située à l'extrémité d'un long couloir.

— Jusqu'ici tout va bien, s'exclama Carfax, dès qu'ils furent seuls. Mais il faudra déménager en vitesse demain matin quand il appellera Western. J'espère qu'il ne tentera pas de nous retenir.

— Si cela se produit, que ferons-nous ?

Carfax ouvrit sa valise et en sortit un revolver de calibre 7.92.

— Je souhaite seulement ne pas avoir à m'en servir. Je crains que Miffon, qui qu'il soit, n'hésite pas à nous abattre. L'enjeu est trop important.

— Si nous filions tout à l'heure, ça ne sert à rien d'attendre demain matin.

— Il n'appellera peut-être pas Western à la première heure comme il l'a dit. Plus nous resterons ici, plus nous aurons de chance d'apprendre quelque chose.

Il darda sur elle un regard perçant.

— Tu te dégonfles. Je t'avais bien dit que je devais agir seul.

— Mais ne t'inquiète pas, je ne craquerai pas. Je suis terrorisée mais je préfère être ici qu'au motel. Je ne supporterai plus d'être enfermée. Qu'est-ce que je me suis ennuyée !

— Grand merci. Mais je le comprends. Quand on passe à l'action on éprouve un sentiment de libération. O.K. ! Descendons prendre un dernier verre.

Miffon et Mrs. Bronski les attendait dans le bureau-bibliothèque : des étagères chargées de livres ceinturaient une vaste pièce équipée d'une cheminée et meublée d'un bureau en teck, de fauteuils et de divans recouverts de cuir.

Miffon avait enfilé une robe de chambre sur son pyjama, Mrs. Bronski un négligé sur une robe à rayures rouge clair et jaune. Tous deux avaient un verre à la main. Miffon parut surpris de les voir encore dans leurs vêtements de ville.

— Je voudrais faire une inspection des lieux, expliqua Carfax.

— Bonne idée. Que désirez-vous boire ? Le milliardaire désigna un bar où tous les alcools du monde paraissaient s'être donné rendez-vous. Carfax s'approcha pour examiner les bouteilles.

— Nous reprendrons de ceci, annonça-t-il lorsqu'il eut trouvé une bouteille de cognac non débouchée ; il était sûr ainsi qu'elle ne contenait pas de drogue.

— Vous auriez pu choisir un alcool de meilleure qualité.

— Ça va comme ça, répondit Carfax, je suis habitué à pire.

Miffon ouvrit la bouteille avec un haussement d'épaules, sous le regard attentif de l'ancien détective, puis il leur tendit leurs verres et leva son scotch.

— À l'immortalité !

Après avoir bu, il éclata d'un rire sonore ; Mrs. Bronski se rembrunit.

— Je suis simplement heureux de vivre. Heureux de pouvoir respirer, boire, manger, marcher, faire l'amour.

— Qui n'éprouverait pas le même sentiment après avoir parlé avec ces misérables créatures ? Mais ce doit devenir déprimant à la longue. Enfin, l'on sait que tôt ou tard le même sort nous attend : une masse d'énergie condamnée à tourbillonner pour toujours autour d'autres masses dans un univers glacé. Il n'y a pas de quoi se réjouir.

Miffon but encore une gorgée de whisky avant de répondre d'une voix lente.

— Mais ce n'est qu'une étape, un arrêt momentané. J'appartiens à l'Église pancosmique de l'Embu-Christ. Nous croyons que *l'embu est* une sorte de purgatoire.

— Je l'ignorais.

Carfax ne devait rien savoir de Miffon.

— Croyance reconfortante s'il en fut.

Il désirait poser une question sur un sujet qu'il n'avait pas encore abordé, lui demander par exemple s'il avait revu Mrs. Webster. Mais il ne devait pas révéler qu'il était au courant de sa présence chez la voyante.

— Comme je ne suis pas assez riche pour m'offrir une séance avec MEDIUM, je suis allé consulter un médium humain, une certaine Mrs. Webster dont ma sœur m'avait dit le plus grand bien. C'est elle d'ailleurs qui m'y a poussé. Webster a tenté d'entrer en communication avec notre mère. Quelque chose est apparue, une ombre si fine qu'on voyait au travers. Nous avons aussi entendu une espèce de murmure. Je n'y suis pas retourné. Les consultations de Webster ne sont pas bon marché non plus. Miffon lui décocha un regard dur, puis sourit.

— Moi aussi j'ai été son client pendant longtemps. C'est une femme remarquable qui est restée très belle pour son âge. Et qui n'a rien d'un charlatan. Elle est tout à fait sincère et possède des pouvoirs indéniables. D'après Western certains médiums humains peuvent établir un contact bref avec *l'embu*, mais le procédé est si incertain, si dépourvu de valeur scientifique que les résultats ne valent ni l'argent ni les efforts que l'on a dépensés. Je ne compte pas retourner la voir, pas plus que je ne compte consulter MEDIUM de nouveau. La mort a cessé de m'intéresser.

Je l'aurais parié, songea Carfax. Il effleura son magnétophone. Il comptait déposer l'enregistrement le lendemain au laboratoire de Fortune et Thorndyke pour comparer la voix enregistrée à celle de Miffon. Comme la cavité buccale et le larynx étaient les mêmes, les deux voix seraient identiques, mais si un *semb* habitait le cerveau de Miffon, le débit et le vocabulaire avaient de fortes chances de différer.

Une fois ce point établi, à supposer que l'on y parvienne, que

pourrait-on faire ? La preuve serait trop mince pour entraîner une arrestation ou amener Miffon devant un tribunal. Au cas bien improbable où l'on réussirait, aucun juge ne se risquerait à établir une jurisprudence dans un domaine où elle était inexistante.

Un faible espoir résidait dans les autres personnes repossédées. Devant le nombre, la police ne pourrait refuser d'agir. En principe. Car, en réalité, personne ne voudrait croire à cette transmigration.

En dépit de tous ces obstacles, Carfax refusait d'abandonner.

Il fallait trouver un moyen de convaincre les incrédules, peu important lequel. On avait le choix : exorciser le possesseur, faire parler le dépossédé, ou encore recourir à des procédés scientifiques.

Mais Western avait le monopole d'emploi de la machine qui réalisait le miracle, si miracle il y avait.

— Eh bien, Mr. Childe, dit Miffon en reposant son verre vide, il se fait tard. Il serait temps de procéder à cette inspection, si vous y tenez toujours. Vous n'aurez qu'à verrouiller la porte en rentrant et brancher le système d'alarme qui se trouve derrière la portière près de la porte d'entrée. Inutile de faire un rapport, à moins que vous ne trouviez quelque chose qui en vaille la peine. Je dormirai à poings fermés avant que vous n'en ayez fini.

— Ça ne me prendra pas plus de dix minutes, fit Carfax en se levant. Bonsoir tout le monde.

Patricia se leva à son tour et s'étira sous le regard franchement admiratif de Miffon.

— Moi aussi, je suis fatiguée, déclara Mrs. Bronski. Mais, à moins que Mr. Miffon n'y voit un inconvénient, je prendrai bien un dernier verre.

— Vous en ai-je jamais empêchée ?

— Non, non bien entendu, répondit précipitamment la secrétaire. Mais je vous le demande toujours, n'est-ce pas ?

Miffon se contenta de grogner. Mrs. Bronski se versa dix doigts de Wild Turkey sur des glaçons et sortit en se dandinant entourée par une inaudible musique de bastringue et les cris muets de : « À poil ! À poil ! »

Carfax muni de sa petite lampe de poche, sortit par la grande porte, traversa le porche violemment éclairé et gagna l'allée qu'il descendit jusqu'à la grille. Arrivé là, il longea le mur situé à sa gauche au milieu de la touffeur des bosquets et des arbres. Le trajet lui prit cinq minutes de plus que prévu. Il examina également le barrage construit derrière la maison. Sa lampe électrique ne lui révéla que deux voitures, la Zagrens et la Mercedes, des établis, des rangées d'outils. Après avoir garé la Zagrens, Yohana était apparemment parti se coucher dans son logement au-dessus du garage.

Carfax aurait pu se contenter d'une inspection superficielle ; les

rôleurs ne l'inquiétaient guère mais il tenait à connaître la topographie des lieux en prévision des événements. Il n'était pas difficile de pénétrer dans la propriété. Le mur, bien que mesurant trois mètres de haut, était aisé à franchir ; à en croire Mrs. Bronski, les trois rangées de fil barbelé n'étaient pas reliées au système d'alarme. Ce système qui défendait la maison et le garage n'avait pas empêché la visite des cambrioleurs trois ans auparavant. Cependant, Miffon n'avait pas jugé bon d'en installer un autre. En dépit de sa timidité, il avait, toujours d'après Mrs. Bronski, paru ravi de ce cambriolage : l'événement avait mis du piment dans son existence plutôt terne ; plusieurs semaines après, il se levait encore au milieu de la nuit pour donner la chasse aux rôdeurs, un 9 mm au poing. Espérait-il se libérer d'un désir de violence refoulé s'il abattait un visiteur nocturne ? Telle était bien l'opinion de Carfax sinon celle de Mrs. Bronski. Pour lui, la domination exercée sur Miffon par sa mère avait causé un ressentiment ou une haine inconsciente ou même consciente. Les contraintes l'empêchaient d'exprimer son agressivité, il avait dû haïr sa mère et souhaiter laisser libre cours à cette haine contre un individu dont l'attaque et la destruction n'entraîneraient aucune sanction légale.

Cette théorie lui paraissait fondée puisqu'elle était la seule à rendre compte de la conduite du milliardaire. De son côté, Mrs. Webster ne s'aventurait pas jusqu'à la théorie ; elle se contentait de trouver tout cela plutôt bizarre. « Robert est un curieux enfant, avait-elle confié à Carfax. Gentil mais curieux. »

Il rentra dans la maison, verrouilla la porte et brancha le système d'alarme. En pénétrant dans la chambre il trouva Patricia qui l'arpentait d'un air furieux.

— Que se passe-t-il ?

— Ce salaud m'a invité à coucher avec lui. Carfax ne répondit d'abord rien.

— Tu as accepté ? dit-il enfin.

Elle lui adressa un regard vide et eut un sourire rapide.

— Tu aimes plaisanter, c'est ça ? Eh bien, sache que j'ai répondu oui.

Carfax faillit la croire. En fait, elle tentait de lui rendre la monnaie de sa pièce, mais elle manquait encore d'entraînement.

— Bien, dit-il, tu devrais en apprendre pas mal. Au sujet de notre affaire, j'entends.

— J'ai cru que tu le pensais, dis-moi que je me suis trompée.

Elle se serra contre lui.

— Bien entendu.

Si elle avait été du métier, elle aurait accepté la proposition de Miffon. Gordon ne le lui aurait pas demandé cependant. Il était

heureux qu'elle ait refusé mais il regrettait en même temps d'avoir manqué une bonne occasion d'en apprendre plus.

Patricia l'embrassa puis s'écarta de lui.

— Il ne s'est pas conduit comme je m'y attendais d'après la description qu'on m'avait faite.

Au contraire, il avait agi avec le doigté que donnait une grande pratique et l'habitude du succès.

— Voilà la faille que nous cherchions. Le vrai Miffon est – était impuissant.

— Non ! Comment le sais-tu ?

— Par le dossier de Mrs. Webster. Miffon lui a fait beaucoup de confidences parce qu'il la considérait comme le substitut de sa mère. Bien sûr, elle ne m'aurait pas laissé tout lire si la situation n'avait pas été si urgente.

Fortune et Thorndyke ont confirmé le fait après enquête. Miffon est – était impuissant.

— Pourtant ça le démangeait. Après son départ j'ai ouvert la porte pour observer le couloir. Il n'a pas perdu de temps ; deux minutes après mon refus, il frappait à la porte de Mrs. Bronski qui l'a fait entrer et il n'est toujours pas ressorti, à ma connaissance.

Carfax lui adressa un clin d'œil.

— Je vais jeter un coup d'œil en douce.

Il revint deux minutes plus tard, le sourire aux lèvres.

— Les ressorts du lit auraient bien besoin d'être graissés. Comment l'a-t-il pris, ton refus bien assené ?

— Très mal. J'ai cru qu'il allait me tuer. Mais il a vite repris le contrôle de lui-même, m'a adressé un sourire grimaçant et m'a demandé d'une voix insinuante si l'argent me ferait changer d'avis. Je l'ai envoyé balader mais ça ne l'a pas démonté ; il m'a dit que je valais mille dollars...

Carfax émit un petit sifflement.

— Ça doit vraiment le démanger.

— Va te faire voir !

— J'ai déjà essayé. Ça ne m'a pas plu. Je me demande pourquoi ?

— Ce que nous pouvons tirer de tout cela. Ou bien il est sur les genoux, ou bien ça le travaille encore et la vue d'une belle fille jeune comme toi va le requinquer.

Il crut que Patricia allait lui cracher au visage.

— Me demanderais-tu d'aller dans sa chambre pour attendre qu'il en ait fini avec l'autre vieille peau ?

— Calme-toi, je ne pensais pas à toi. Admettons que je joue les maris jaloux : je fais irruption dans la chambre et je le cogne sous le coup de la fureur. Qui sait comment il réagirait !

— Il nous ferait mettre en prison pour usurpation d'identité,

coups et blessures, etc.

— Oui, je sais. Je pensais tout haut. Si c'était le moyen de faire sortir le vrai Miffon, nous tiendrions le bon bout. Mais le vrai Miffon habite-t-il dans ce corps ? Le *semb* ne chasse peut-être pas le véritable occupant ; peut-être *semb* et humain changent-ils d'univers ?

— C'est trop incertain et trop risqué. De plus, je suis contre la violence.

— Je ne l'aime pas non plus mais l'enjeu est trop gros pour se montrer délicat. Il faut essayer. Miffon ne déposera pas plainte ; quoi qu'il arrive. Il ne tient pas à mêler la police à cette affaire, même si elle ne peut que se montrer soupçonneuse.

Carfax se mit à arpenter la chambre. À sa quatrième traversée, il s'arrêta.

— Si Bronski était impressionnable nous pourrions nous attaquer à elle. Elle est nécessairement au courant. Mais elle n'a qu'à garder bouche cousue et elle m'en paraît tout à fait capable. Je crois même qu'elle ne cèdera pas à une menace de mort précise. Western a ramené un mort pour le mettre dans le corps de Miffon, pourquoi n'en ferait-il pas autant pour elle ? Il pourrait même lui dénicher un corps jeune. Qui sait s'il ne le lui a pas déjà promis ? Non, décidément, je suis sûr qu'elle ne parlerait pas. Attaquer Miffon ne servirait à rien non plus. Comment atteindre le vrai Miffon, s'il est encore là ? Or rien n'est moins sûr.

— Alors que faisons-nous ?

— Nous fichons le camp tout de suite. Inutile d'attendre le coup de téléphone. Miffon serait capable de nous descendre. Tout au moins il nous retiendrait jusqu'à l'arrivée des hommes de main de Western. J'aime autant ne plus être là quand l'autre découvrira que nous l'avons roulé. Si Western avait choisi de nous ignorer, il va changer d'attitude maintenant. Il sait que nous sommes sur sa piste et que nous avons découvert son grand secret : le Miffon actuel n'est pas le vrai Miffon.

Compte tenu de la tournure prise par les événements, Carfax ne pouvait plus agir seul. Il avait besoin de trouver des alliés, des alliés solides et déterminés, capables d'agir, et d'agir vite.

Ils n'eurent qu'à ramasser les bagages que Patricia n'avait pas eu le temps de défaire. Gordon, sachant la Zagreus enfermée dans le garage, appela la compagnie de taxis la plus proche et convint qu'on les prendrait un quart d'heure plus tard, Vista Grange Drive, à un bloc à l'ouest après le croisement de Firebird Lane.

Au moment précis où il sortait de la chambre, Patricia sur les talons, la porte de Mrs. Bronski s'ouvrit pour laisser le passage à un Miffon complètement nu, la cigarette aux lèvres. Carfax l'arrêta net et Patricia s'écrasa sur son dos.

Comme l'ex-détective avait pris soin d'éteindre la chambre avant de sortir, le couloir n'était éclairé que par la lumière provenant de la chambre de Mrs. Bronski et par une lampe posée sur une table à l'autre extrémité du couloir. Mifflon aurait réintégré sa chambre sans les voir si, de surprise, Patricia n'avait poussé un cri. Mifflon se retourna d'un bond. La silhouette de Carfax se découpait en ombre dans le cadre dessiné par la porte. Il était trop tard.

Le milliardaire ouvrit la bouche pour crier, puis la referma et se précipita dans sa chambre.

— Pat, il a compris ! Grouille-toi !

Chapitre XVI

LES deux fugitifs dévalèrent l'escalier, sans quitter la rampe de la main : c'était leur seul guide dans l'obscurité. L'ovale dessiné par la porte d'entrée sur le sol du hall paraissait hors d'atteinte, et l'était effectivement. Ils avaient traversé la moitié du hall quand un coup de feu éclata au-dessus d'eux. Carfax crut reconnaître un 9 mm. Il n'entendit pas l'impact ; ou Miffon, encore à l'étage, avait tiré en l'air en guise d'avertissement, ou il avait déchargé son arme accidentellement.

De toute manière, il se trouverait en haut de l'escalier, avant qu'ils n'aient atteint la porte ; leurs silhouettes formeraient alors deux cibles parfaites devant la porte qui était presque entièrement vitrée. Si Miffon tirait selon les règles, sans se presser, en tenant l'automatique à deux mains, il avait de grandes chances de faire mouche. La précision du 9 mm diminue avec la distance, mais Carfax ne tenait pas à vérifier cette loi de la balistique. Soudain toutes les lumières de la maison s'allumèrent en même temps. Miffon les avait branchées du haut de l'escalier.

Se retournant, Carfax le vit en haut des marches. Il héla Patricia, l'attrapa par le bras et la poussa vers la droite, L'automatique aboya, des éclats de marbre jaillirent devant les pieds de l'ex-détective, un gros trou apparut dans la porte qui ouvrait sur la pièce contiguë. Patricia se libéra de son emprise en hurlant et se jeta sur le sol derrière un divan. Carfax la rejoignît aussitôt. L'automatique aboya de nouveau. De la bourre tomba sur la tête de Gordon. Une seconde plus tard, elle fut rejointe par des éclats de bois provenant d'un grand tableau accroché à six mètres derrière eux. La balle, après être passée à quelques centimètres de la tête de Carfax, avait ricoché sur le sol et heurté le cadre.

Sortant le 7.92 de sa ceinture, Carfax se mit à ramper vers une extrémité du divan. Il passa par-dessus une Patricia affolée, qui claquait des dents, et tira rapidement sur Miffon avant de se replier le plus vite possible. Trois balles arrachèrent de la bourre à l'extrémité du divan et il disparut sous une averse blanchâtre.

— Écoute sans dire un mot, chuchota-t-il à l'adresse de Patricia, quand je lui tirerai dessus, file dans l'autre pièce.

— J'ai... J'ai... peur.

— Moi aussi.

Il regagna, toujours en rampant, l'extrémité-déchiquetée du divan, se redressa et fit feu sur le milliardaire qui avait déjà descendu la moitié des escaliers. Miffon s'effondra de côté et roula sur quelques marches. Cependant Carfax était à peu près sûr de ne pas l'avoir touché. Patricia se leva avec un cri et bondit par la porte ouverte en abandonnant sa valise. À ce moment, Miffon se releva à moitié et, courbé en deux dévala les dernières marches de l'escalier. Carfax tira les deux balles qui restaient dans son chargeur. Il était en train de recharger à l'aide des munitions glissées dans la poche de sa veste lorsqu'il entendit Patricia l'appeler.

— Et maintenant, qu'est-ce que je fais ?

— File chez nous sans t'arrêter.

Des talons cliquetèrent bruyamment sur le sol, une porte claqua. Pourvu qu'elle ne rencontre pas Yohana, pensa Carfax. Si Miffon avait eu tous ses esprits, il n'aurait pas manqué d'appeler le domestique ; sa chambre possédait certainement un intercom relié à l'appartement au-dessus du garage.

Il regretta aussi de ne pas s'être soulagé plus tôt. Sa vessie lui faisait mal. Une balle de plus, et, la peur aidant, il pisserait dans son pantalon. Les coups de feu le terrorisaient au point de provoquer cet effet. En Corée, l'incident s'était produit plusieurs fois.

Sa position actuelle était extrêmement délicate. Miffon, embusqué de l'autre côté de l'escalier de marbre, l'automatique pointé sur la porte de la pièce voisine, guettait sa sortie. Ayant repéré un fauteuil situé près du divan, Carfax se redressa à demi et plongea en avant. Le marbre se déroba sous ses pieds. Il se brûla les mains en freinant sa chute et se tassa derrière le nouvel abri improvisé. Aussitôt, l'automatique rugit quatre fois. Le fauteuil s'effondra sur place, mais Carfax l'avait déjà abandonné ; il se releva pour se jeter de nouveau à terre.

Une autre glissade l'amena derrière une desserte en acajou. Le meuble ne résisterait pas à l'impact des balles mais il dissimulerait le fugitif tant que Miffon ne se relèverait pas. Un couloir menant à l'arrière de la maison n'était qu'à une quinzaine de mètres. Mais Miffon ne visait pas cette direction.

— Jetez votre arme et sortez, les mains croisées derrière la nuque, hurla-t-il. Je ne veux pas vous tuer.

— C'est bon.

Miffon le croyait-il assez stupide pour obéir ? S'il ne voulait pas le tuer, pas encore du moins, c'est qu'il désirait d'abord l'interroger, d'une manière que Carfax devinait ; avec l'aide de Western, de ses sbires, d'épines enflammées et de lames bien affûtées. Il se savait incapable de résister.

Une alternative s'offrait à lui ; ou bien il se levait à moitié, tirait

sur Miffion, et gagnait le couloir. Ou bien prenant Miffion par surprise, il filait de l'autre côté. Mais cette solution présentait un inconvénient majeur : il devait parcourir une grande distance avant d'être en sécurité. Tout compte fait, il aurait préféré rester sur place mais c'était reculer pour mieux sauter. Il serra les dents pour les empêcher de claquer, et, en espérant maîtriser le tremblement de ses mains et de ses bras, il se redressa. Sa tête avait à peine dépassé le dossier d'une chaise située à une dizaine de mètres devant lui ; il aperçut Miffion qui se dressait aussi. Il leva son arme à deux mains tandis que le milliardaire effectuait le même geste.

Plus tard il se demanda qui des deux aurait fait mouche. Sur le moment, il fut abasourdi en entendant les coups de feu répétés qui provenaient de sa droite. Le seul coup tiré sur son adversaire lui passa au-dessus de la tête. Il pivota, s'attendant à voir Yohana encadré dans la porte par laquelle Patricia s'était enfuie, et prêt à tirer sur lui. Mais la porte était vide. On tirait sans relâche depuis l'autre pièce.

Le grondement de l'automatique s'interrompit brusquement. Carfax, sous le coup, n'avait pas eu le réflexe de compter les détonations. Elles lui avaient paru se répéter indéfiniment bien que le mitraillage n'ait duré en réalité que quelques secondes. Dans le silence revenu, il entendit Patricia qui sanglotait nerveusement.

Miffion était tombé sur le dos. Carfax ne voyait que ses pieds nus. Entre eux, trois chaises brunes étaient en miettes ; devant les pieds, le sol était criblé d'impacts, le mur, derrière, s'ornait de trois gros trous.

Quelque part, là-haut, Mrs. Bronski se mit à hurler. Levant les yeux, Carfax la vit, nue, sans armes, appuyée sur la rampe, les yeux fixés sur le corps de son patron.

— Patricia ! cria-t-il. J'arrive ! Ne tire pas !

Patricia, en larmes, jaillit de la pièce voisine et vint se blottir dans ses bras. Il la repoussa pour la regarder. Le devant de sa veste et ses deux mains étaient tachés de sang ; elle avait laissé des traces sur sa veste à lui.

— Tu es blessée ?

— Non, Dieu merci. C'est son sang à lui.

— À lui ?

Carfax mit un moment avant de comprendre qu'elle parlait de Yohana.

— Que s'est-il passé ?

Elle essaya de le lui expliquer sans y parvenir.

— Une minute.

Carfax jeta un coup d'œil en haut des escaliers. Mrs. Bronski avait disparu.

— Viens. Elle a pu aller chercher une arme.

Le 7.92 dans la main droite, la main gauche tenant celle de

Patricia, il amena la jeune femme avec précaution jusqu'à la porte, sans quitter Miffon des yeux. Le milliardaire était-il vraiment mort ? Où se trouvait son arme ? Ils l'aperçurent en arrivant, elle gisait près de la porte, à côté de la main tendue du milliardaire.

— Yohana est mort ?

Patricia hocha la tête.

— J'ai envie de vomir.

— Vas-y. Je vais voir ce que fait Bronski.

— Je ne veux pas rester seule dans la cuisine.

Elle était livide et tremblait de tous ses membres, et semblait effectivement prête à vomir.

— Il ne te fera rien. Mais si tu préfères rester ici, sers-toi de ce vase ou vomis sur le sol. Je présenterai des excuses à notre hôte.

Après lui avoir jeté un regard surpris, elle se précipita sur le vase. Gordon partit examiner le corps de Miffon au pied de l'escalier. Une seule des douze balles tirées par Patricia l'avait frappé, mais elle avait suffi à lui arracher l'épaule et à le propulser trois mètres en arrière. Autour de lui, des flaques de sang et des morceaux de chair et d'os jonchaient le sol. Miffon, ou celui qui avait pris possession de son corps, était retourné là d'où il venait. Les Carfax seraient poursuivis pour meurtre. Qui croirait leur histoire ?

Il ramassa l'automatique et retira le chargeur qui était encore plein. Laisant tomber l'arme dans une poche de sa veste, il grimpa quatre à quatre les escaliers. Arrivé aux dernières marches, il se coucha, et avança précautionneusement la tête et inspecta le couloir. Personne. Il se releva et enfila le couloir sans faire de bruit ; au passage, il jeta un coup d'œil dans la chambre de Miffon où une lampe était restée allumée. Puis il colla son oreille contre la porte de la chambre de Mrs. Bronski. La secrétaire parlait à voix basse avec un débit précipité. Avait-elle appelé la police ? Non ! Elle parlait à Western !

Carfax tourna le bouton de la porte. Il résista. Mais la voix s'arrêta. Mrs. Bronski devait surveiller la porte.

À la télévision, une porte verrouillée n'est pas un obstacle ; on l'ouvre d'une balle en un plan qui fait toujours son effet. Dans la réalité, il faut se méfier des ricochets toujours possibles ; il arrive également que la serrure se bloque sous l'impact. Il n'est pas facile non plus de défoncer une porte d'un coup d'épaule. Ainsi, comme la porte de la chambre de Mrs. Bronski était en chêne massif et qu'elle s'ouvrait vers l'extérieur, Carfax risquait de rebondir contre le panneau et de se blesser à l'épaule.

Il choisit donc de donner un violent coup de pied. La serrure ne s'ouvrit pas et il se fit mal au pied.

Il se mit de côté pour réfléchir. Bien lui en prit. Un pistolet aboya

à l'intérieur de la pièce et un trou apparut dans la porte à la hauteur où se trouvait son estomac l'instant précédent. Il identifia l'arme comme un 8.1 mm.

Regagnant le haut de l'escalier, il appela Patricia qui s'arracha à son vase. Elle vint au bas des marches sans regarder Miffon. Son visage était d'un vert malsain, elle avait les traits tirés. L'odeur de vomi se mêlait maintenant à celle de la poudre.

— Va dans la cuisine et rapporte-moi des tournevis et un marteau. Si tu n'en trouves pas ; essaye le garage. Casse un carreau si nécessaire.

— Que vas-tu faire ? demanda-t-elle d'une toute petite voix.

— Démontez les gonds de la porte de Bronski, inutile de laisser un témoin derrière nous.

— Tu ne vas pas la tuer !

— Non, si elle se rend sans faire d'histoire.

Il mentait. Comment aurait-il pu entraîner la secrétaire dans une cachette en si peu de temps ? Les hommes de Western devaient déjà être sur les dents.

Revenant à la porte de la chambre, il appliqua son oreille sur l'extrémité droite du panneau. La femme parlait de nouveau, mais il ne parvint à saisir que quelques mots.

Il s'écarta du panneau et se plaça soigneusement sur le côté.

— Bronski, sortez, hurla-t-il. Je ne vous ferai pas de mal. Je veux seulement vous poser quelques questions.

— Fichez le camp ! cria la voix. La peur, que Carfax aurait éprouvée à sa place, ne lui faisait pas perdre la tête.

Patricia apparut dans le couloir. Elle tenait deux tournevis, un marteau, et un petit levier. Mettant un doigt sur ses lèvres, Gordon lui fit signe d'approcher.

— Va laver ta veste, lui murmura-t-il lorsqu'il eut les outils en main.

— Et la tienne ?

— J'avais oublié. Il se débarrassa de sa veste et la lui tendit. Elle entra dans la chambre de Miffon qu'il s'attaquait déjà aux charnières.

Bronski tira six fois sur la porte. Au premier coup, Gordon sauta sur le côté, puis il reprit son travail et parvint enfin à retirer les vis. Quand il enfonça la pointe du levier entre la porte et le chambranle ; quatre nouveaux trous percèrent le panneau. Elle avait donc vidé son arme. Pour recharger, il ne lui fallait que quelques secondes ; si elle s'y connaissait, ce dont Carfax ne doutait pas. Debout devant la porte, il travailla à toute vitesse. Le panneau céda du côté droit et fut soudain libre. Mais, comme l'espace manquait du côté du mur, il fut obligé de continuer à travailler face à l'obstacle.

Il se courba, empoigna le panneau des deux mains et le tira en arrière. La porte vint avec un grincement strident que suivirent quatre coups de feu.

Carfax se trouva un instant à demi coincé sous la porte. Bronski, faute de le savoir, ne peut profiter de la situation. Il recula de quelques pas avant de crier :

— Bronski, jetez votre arme et sortez les mains en l'air ! Sinon, je fous le feu à la maison et je vous attends dehors.

Plan excellent, mais complètement irréalisable : le feu attirerait la police, la police reconnaîtrait des balles de 7.92 et découvrirait vite qu'elles provenaient de son arme. Les hommes de Western en feraient autant sans avoir besoin de la police. Comme preuve supplémentaire on trouverait leurs empreintes qu'ils n'avaient pas eu le temps d'effacer.

Autant laisser les hommes de Western se charger du nettoyage. Ils se lanceraient à leurs troussees de toute façon. Bronski ignorait leur véritable identité mais elle avait certainement donné leur signalement. Les autres feraient disparaître les preuves ; la police ne trouverait que des impacts de balles et deux cadavres. Et encore, Western ne se gênerait pas pour les enterrer dans le désert.

— Comme vous voulez, Bronski. Il y a du kérosène dans le garage. Je vais le répandre dans le couloir et sur le pas de votre porte avant de jeter le bidon dans votre chambre.

Il attendit. Pas un bruit. Ou elle avait compris qu'il bluffait ou elle attendait l'arrivée du bidon pour se décider. C'est alors qu'il s'aperçut que, la porte étant ouverte, Patricia formerait une cible parfaite au moment où elle sortirait de la chambre de Miffon. Il se maudit pour ne pas avoir prévu ce détail capital. La lumière ne tarda pas à s'éteindre dans la chambre de Miffon. Après avoir débarrassé les deux vestes des taches de sang, Pat avait sans doute compris la situation : tant que Bronski ne cédait pas, elle était prise au piège.

— Bronski, je tiens une allumette ! Je n'ai même pas besoin de jeter le bidon, si je mets le feu au couloir, ça suffira.

— Je ne sens pas le kérosène, dit une voix hystérique.

Il jura, sans pouvoir s'empêcher d'admirer la résistance de cette vieille peau qui le mettait en mauvaise posture.

— Vous le sentirez assez tôt ! Je compte jusqu'à trois ! Si à trois, je n'ai pas vu votre arme atterrir dans le hall, je craque l'allumette.

Il l'entendit parler de nouveau. Elle demandait conseil à Western. Où étaient ses tueurs ?

— Un !

La voix se tut.

— Deux !

Il s'approcha de l'ouverture béante.

— Et...

Il bondit dans l'embrasure de la porte et tira sur la silhouette qui se dessinait devant les voiles de la fenêtre.

L'arme de Bronski lui répondit avec un jet de flammes. La silhouette disparut. Carfax atterrit sur un fauteuil qui s'effondra sous lui. Il s'en dépêtra et roula sur le côté, en prenant vaguement conscience du fait que son pantalon était mouillé. Patricia l'appela de la chambre de Mifflon, mais il était dans l'impossibilité de répondre : sa voix révélerait à Bronski l'endroit où il se trouvait maintenant.

Le silence retomba. Il respirait si fort que le bruit aurait couvert la respiration de la femme si elle en avait encore une. L'avait-il touchée ? Attendait-elle qu'il se découvre ? Il retira sa montre-bracelet qui ne marchait plus (elle avait sans doute été cassée au cours de l'affrontement avec Mifflon) et la jeta dans la pièce. Il l'entendit s'écraser au sol. Mais le bruit ne provoqua pas la réaction attendue. Même des nerfs d'acier n'auraient pas résisté à la surprise.

Il ne restait plus beaucoup de temps avant l'arrivée des hommes de Western.

Carfax se leva de mauvais gré. La lumière diffusée par la lampe située à l'extrémité du couloir n'éclairait que les pieds d'un fauteuil et la moquette. Un mince rai de lumière, provenant d'un lampadaire de Firebird Lane à deux cent cinquante mètres de là, perçait la nuit obscure et nuageuse. Les ténèbres baignaient le reste de la pièce. Non ! Quelque chose brillait faiblement sur le sol près de la fenêtre. Le corps nu de Bronski.

Le temps des précautions était passé. Carfax se précipita vers le corps et, penché sur lui, il chercha le pouls. Rien. Ce n'était pas étonnant ; la balle avait frappé la femme au plexus solaire.

Il était content qu'elle ait tiré la première. Si elle s'était rendue, la raison aurait exigé qu'il l'abatte. Mais comme la plupart des humains, il avait tendance à ne pas obéir à la raison : il ne savait pas s'il aurait été capable de ce geste. Il revint dans le couloir.

— Pat, tu peux sortir maintenant. Il faut filer. Cinq minutes plus tard, ils descendaient Firebird Lane dans la Zagreus, grâce aux clés retrouvées dans l'appartement de Yohana. Carfax avait d'abord hésité à y remonter de crainte d'y rencontrer les agents de Western et il avait pensé franchir immédiatement le mur d'enceinte. Mais sans voiture, il aurait fallu marcher dans les rues de North Pacific Palisades – où ils n'avaient aucune chance de trouver un taxi – et courir le risque de croiser les patrouilles organisées par Western s'il disposait d'un nombre d'hommes suffisant. Il s'était donc rabattu sur le véhicule.

Ils dépassèrent le taxi qui les attendait. Sitôt hors de vue, Carfax écrasa l'accélérateur et maintint la voiture à la vitesse limite de soixante à l'heure sur cinq blocs d'immeubles, puis il ralentit car il ne

tenait pas à attirer l'attention de la police. Avant d'avoir atteint le bout de Vista Grange Road, ils croisèrent quatre voitures qui contenaient chacune quatre hommes.

Des invités rentrant d'une soirée ? Hypothèse peu plausible. Sitôt visitée la maison de Miffon, les arrivants se rappelleraient ce véhicule solitaire, et en avant la poursuite !

Mais Carfax avait le temps de les semer. Arrivé sur l'autoroute, il fila, juste au-dessous de la vitesse limite, jusqu'au métro, là, le couple abandonna la voiture, sauta dans l'express de Woodland Hills, changea pour l'express de Sierra Madre et descendit à la deuxième station. Douze minutes plus tard, ils avaient retrouvé leur chambre au motel.

Carfax versa deux bourbons bien tassés.

— Ça calme les nerfs et ça endort la conscience. Bon, maintenant raconte-moi ce qui s'est passé dans la cuisine.

— C'était horrible ! Vraiment atroce ! J'ai pris l'une des portes comme tu m'avais dit de le faire. Mais j'ai vu Yohana descendre l'escalier extérieur du garage et je suis rentrée en courant. Il tenait une arme. J'en ai déduit qu'il risquait de te surprendre s'il passait par une autre entrée. J'ai pris un grand couteau de cuisine sur le présentoir et je me suis embusquée dans le couloir derrière la porte de la cuisine. Je tremblais tellement que j'avais peur de laisser tomber le couteau, et je me sentais si faible que je craignais de ne lui faire qu'une égratignure. Je me suis cramponnée au manche à deux mains. Quand il a poussé la porte, je lui ai enfoncé le couteau le plus fort possible dans l'estomac. Il a laissé tomber son arme et a vacillé, les mains nouées sur le couteau, mais j'appuyais toujours dessus, et il est tombé, et le couteau est ressorti tout seul. Il est mort comme ça, sans gémir, sans rien dire.

— Bravo ! Le cran de sûreté était enlevé, je suppose ?

— Le quoi ?

— Le cran de sûreté sur l'automatique. S'il avait été bloqué, tu n'aurais jamais pu tirer.

Patricia eut l'air terrifié.

— J'avais lu ça quelque part, mais je n'y avais jamais pensé jusqu'à maintenant. J'ai simplement tenu le pistolet à deux mains, je l'ai pointé sur Miffon, et j'ai appuyé sur la détente. J'ai d'abord cru que j'avais visé trop bas mais l'arme s'est redressée d'elle-même.

— Tu as fait mouche une fois sur douze coups tirés, ce n'est pas si mal, compte tenu des circonstances. Et une seule balle suffit.

Il vida son verre d'un trait. L'alcool chassa l'odeur de poudre qui lui collait aux narines depuis le début de la fusillade.

— Mes vêtements sont humides et ils puent. Je vais me changer et prendre une douche. Tu voudras la place ?

— Oh ! oui.

Patricia arborait une expression lointaine, rêveuse, qui le mit mal

à l'aise. Elle fuyait les horreurs de la nuit précédente. Au sortir de la douche, il la trouva endormie toute habillée sur le lit, son verre vide à côté d'elle. Il s'en versa un autre et envisagea l'avenir. La catastrophe n'allait pas tarder à fondre sur eux.

À l'aube, Patricia le réveilla par ses gémissements, Quand elle appela au secours, il l'éveilla à son tour. Blottie dans ses bras, elle lui raconta le cauchemar qu'elle venait de faire ; elle se trouvait dans sa chambre d'enfant, en train de jouer avec ses poupées, quand la porte du grenier s'ouvrit lentement. Pétrifiée, elle regardait l'espace obscur s'agrandir peu à peu. Une chose noire, informe, rampait lentement par l'ouverture. C'est alors qu'elle s'était mise à appeler sa mère.

— Il fait jour maintenant. Tu n'es plus une enfant. Et je suis là pour te protéger.

— Jamais plus je ne me sentirai en sécurité, murmura-elle avant de se rendormir brusquement.

Gordon, lui, était bien réveillé. Après être resté allongé une demi-heure, il préféra se lever.

À neuf heures, Patricia s'assit sur le lit et le regarda comme s'il était un inconnu. Il lui servit un café et lui rapporta l'essentiel des informations de la matinée pendant quelle buvait.

Un appel anonyme a prévenu la police vers six heures et demie qu'on avait assassiné trois personnes dans la propriété de Miffion. Sur place, la police n'a trouvé que du sang et des traces de balles. Pas de cadavres.

— Pourquoi Western a-t-il appelé les flics ? Qu'est-ce que ça peut lui faire ?

— Ce n'est pas lui, répondit Gordon avec un sourire. C'est moi qui ai appelé le commissariat de la cabine au coin de la rue. J'étais persuadé que les hommes de Western en avaient fini de leur petit nettoyage et qu'ils avaient décampé. Mais la curiosité a été plus forte, je voulais savoir s'ils avaient laissé Miffion et les autres. Or, les femmes de ménage et le jardinier risquaient ne pas venir avant plusieurs jours. Nous sommes au moins sûrs d'une chose : Western ne peut plus nous dénoncer maintenant car il se mouillerait lui-même. Remarque, je n'ai jamais pensé qu'il le ferait. Il préfère s'occuper de nous personnellement. Maintenant, nous détenons des preuves solides sur lesquelles les ennemis de Western pourront s'appuyer pour le détruire. Il ne sera pas difficile de les trouver, la liste est longue. Il faut seulement dénicher le plus puissant et le plus impitoyable.

— Tu veux organiser un mouvement de résistance clandestine ?

— Oui. Pour commencer du moins. On rassemblera des preuves qu'on exposera quand elles seront en nombre suffisant.

— À la condition que Western ne possède pas alors les moyens de nous écraser sans que personne ne réagisse.

— Tu ne te prénommes pas aussi Cassandre, j'espère ! Reprends du café.

Chapitre XVII

LE petit déjeuner avalé, Carfax appela Fortune et Thorndyke de la cabine installée au coin de la rue. Rendez-vous fut pris avec un de leurs détectives dans un drugstore désigné sous un nom de code. En effet, craignant que Western n'ait fait brancher une écoute sur la ligne de l'agence, Carfax avait pris la précaution d'utiliser un code pour tous les noms propres y compris le sien. Au drugstore, il transmit l'enregistrement de la voix de Miffon au détective, ainsi qu'une enveloppe cachetée.

Deux heures plus tard, la serveuse vint prévenir qu'on l'attendait au téléphone. Il reconnut aussitôt l'accent anglais de Thorndyke.

— Hello, Ramus.

— Oui.

— Aucun doute, ce n'est pas lui.

— C'est bien ce que je pensais. Vous pouvez m'envoyer le phonogramme à l'adresse convenue ?

— Entendu. Navré de ne plus vous entendre.

— Je n'ai pas dit que je ne vous appellerai plus. J'ai dit pas avant longtemps. En tout cas, merci pour votre aide. N'oubliez pas la note.

— Je n'y manquerai pas. Bonne chance !

— J'en aurai besoin.

Carfax coupa la communication. Le couple n'était en sécurité nulle part. Mais nulle part, il n'était plus menacé qu'à Los Angeles. Patricia et Gordon quittèrent donc le motel à quatorze heures cinq sans signaler leur départ. Carfax avait confié à Fortune et Thorndyke le soin de régler leur note. Il s'était également chargé de récupérer la Zagreus et de la ramener à l'agence de location. Après un court trajet en taxi, les deux fugitifs changèrent plusieurs fois de métro et finirent par échouer à Sacramento. Là, ils prirent l'avion pour Saint Louis en utilisant de fausses cartes d'identité fournies par l'agence. Par lettre, Carfax prit congé d'eux en s'excusant, avec tous ses remerciements pour leur service inappréciable, de ne pouvoir leur laisser une adresse.

Le métro les amena ensuite à Baseros. Ils s'arrêtèrent encore une fois dans un motel de banlieue sous une fausse identité, et pour éviter les formalités, payèrent en liquide... Ce qui leur valut un regard intrigué du réceptionniste. Mais un regard n'a jamais fait de mal à personne comme aimait à le répéter Carfax. Il lui fallut une journée pour trouver quelqu'un pour entretenir sa maison pendant son

absence. Il téléphona à Chambers, le doyen de Fraybell, pour prévenir qu'il n'assurerait pas le trimestre d'automne, pour raisons personnelles. La nouvelle déplut à Chambers. Carfax le laissa libre de le renvoyer.

En ville, il résista au désir de passer chez lui. Sa maison l'attirait : sécurité, confort, chaleur, elle offrait toutes les séductions. Ah ! S'y réfugier comme au creux du ventre maternel ! Ne plus penser ! Ne plus agir ! Mais, quoiqu'il fût peu probable que Western ait fait surveiller la maison, Carfax préféra ne pas prendre de risque supplémentaire. Arrivé à Dayton (Ohio) par le métro, il appela Richard Emerson, à Manhattan, et Guilford, dans le Massachusetts. Le premier, un catholique richissime, était connu pour son opposition irréductible à Western. Carfax réussit à le joindre sans révéler son identité. Son sésame, MEDIUM possédait, annonça-t-il, les preuves que Western était un assassin et qu'il représentait une menace constante pour l'univers. Il refusa d'en dire plus : Western risquait de le tuer s'il apprenait sa présence.

Bien que cet appel ressemblât à celui d'un fou, Emerson lui fixa rendez-vous quatre jours plus tard ; à l'hôtel Peter Stuyvesant. Il promit de ne parler à personne du coup de téléphone. Sauf à son gendre, Roger Langer, le sénateur de l'État de New York, expliqua Carfax à Patricia.

— Si nous réussissions à convaincre ce dernier, nous aurions enfin un allié de poids. Bien qu'il soit à couteaux tirés avec le président, celui-ci suit ses conseils, et, pour une fois, ils tomberont d'accord. Mais il nous faut d'abord réunir des preuves autres que celles apportées par l'affaire Miffon.

— Mais si tu avoues le meurtre de Miffon à Langer, tu ne crains pas qu'il te livre à la police ?

— Non, maintenant nous sommes bien au-dessus de ces trivialités légales.

Gordon, en fait, se garda de lui dire qu'à son avis ils se trouvaient dans une très mauvaise passe. Western n'aurait aucune difficulté à trouver des hommes prêts à les tuer, il n'avait qu'à leur promettre la résurrection. La puissance de Western se rapprochait de plus en plus de la puissance divine : à ses fidèles, il promettait l'immortalité.

Carfax était partagé entre deux sentiments contraires : il souhaitait que Patricia parte se terrer dans quelque recoin de campagne et, en même temps, il se refusait à la voir partir. Sachant qu'elle ne voudrait pas le quitter, il ne désirait pas l'inquiéter outre mesure. Il l'aimait, il le savait enfin.

Il brancha la télé et surprit la fin d'un reportage consacré à Western. Une heure auparavant, ce dernier avait annoncé qu'un nouveau MEDIUM était à la disposition du public dans le complexe de

Megistus.

Les actualités de vingt et une heures lui apportèrent un complément d'information : en plus de Megistus, d'autres MEDIUM allaient être installés dans les grandes villes du nord. Des pourparlers étaient même en cours pour procéder aux installations dans les pays étrangers.

Cette nouvelle fut suivie d'un rapide entretien avec Gray, le sénateur de la Louisiane.

Question : Que pensez-vous du projet de Western ?

Gray : Une fois encore, seuls les citoyens les plus riches bénéficieront de MEDIUM. Je l'ai dit et je le répète ; c'est une injustice flagrante. Pourquoi l'homme de la rue n'aurait-il pas le droit de communiquer avec ses chers disparus ? L'argent ne doit pas être un obstacle. Tout citoyen américain doit pouvoir utiliser MEDIUM. À l'État d'y pourvoir. Mais pour éviter de trop lourdes charges au gouvernement fédéral, j'ai eu l'idée suivante : je demande que MEDIUM soit placé sous contrôle fédéral et qu'on réduise le prix des consultations. Ces tarifs exorbitants ne sont plus de saison. Western ne peut plus les justifier par la consommation d'électricité depuis qu'il a lui-même reconnu que seuls comptaient les charges du personnel, de l'entretien et les dépenses afférentes.

Question : Ce qui nous amène à un autre sujet brûlant. Sénateur, si MEDIUM peut produire gratuitement de l'énergie électrique, comme l'affirme Mr. Western, le gouvernement ne sera-t-il pas obligé d'en contrôler l'emploi ? Quelles seraient les conséquences de cet usage sur l'économie ?

Gray : Mr. Western doit encore nous prouver que ses allégations sont fondées. On n'a rien pour rien, vous le savez comme moi. Admettons que MEDIUM produise de l'énergie pour une somme dérisoire ; c'est au gouvernement fédéral et à celui de chaque État de contrôler cette production. Quant aux conséquences, je ne peux encore en parler. Le comité que je dirige étudie en ce moment la question ; il fera connaître sa réponse dans quelques mois. Mais nous abordons ici le domaine de la spéculation pure.

Question : selon certaines rumeurs, au cas où MEDIUM aurait le pouvoir que lui attribue, dans le domaine de l'énergie, bien sûr, Mr. Western, le gouvernement fédéral proposerait la nationalisation de l'industrie électrique tout entière.

Gray : Il ne faut pas écouter les rumeurs, surtout les plus folles. Disons, pour en rester aux généralités, que les conséquences sont incalculables. Les pays sous-développés bénéficieraient enfin de ressources d'énergie illimitées et seraient ainsi débarrassées de bien des problèmes. Les États-Unis au contraire, se trouveraient dans une position délicate s'ils continuaient d'utiliser du pétrole ou l'énergie

nucléaire. Mais nous ne nous laisserons pas faire.

— Comptes-tu parler de Miffon à Gray ? demanda Patricia.

— Il faut le sonder, répondit Gordon, c'est peut-être le prochain président.

Deux jours plus tard, à minuit, on les introduisait dans une suite de l'hôtel Peter Stuyvesant. Ils avaient d'abord été obligés de descendre à pied du seizième étage. Puis le garde qui leur avait ouvert la porte les conduisit auprès de Richard Emerson. D'autres gardes armés surveillaient l'étage qu'Emerson avait entièrement loué et veillaient à écarter tous les importuns.

Emerson, un homme dans la force de l'âge, avait un front haut qui contrastait avec sa bouche mince. Quant à Langer, il n'était pas difficile de le reconnaître. Trente-sept ans, un mètre quatre-vingt-quinze, la carrure d'un centre de basket-ball, une épaisse toison flamboyante.

On les présenta sous le nom de Ramus, bien qu'Emerson et Langer aient connu leur identité véritable. Carfax prit un bourbon, un cigare, et se mit à raconter tout ce qui lui parut important tandis que ses deux interlocuteurs consultaient les documents qu'ils avaient apportés.

Son récit fut suivi d'un long silence, réaction surprenante pour des hommes habitués à parler.

Ce fut Langer qui prit la parole le premier.

— Vos preuves nous ont convaincus, je crois que vous dites la vérité. Mais il nous en faut d'autres avant de rendre l'affaire publique. Je m'y attelle sur-le-champ. Jamais l'humanité n'a affronté pareille menace. Heureusement, nous avons la liste de tous les clients de Western, et même de tous ceux qui ont pénétré dans le sanctuaire de MEDIUM.

— À mon avis, avança Carfax, vous devriez enquêter sur ceux qui ont payé une somme nettement supérieure aux nombres de séances auxquelles ils ont participé. Ceux-là auront réglé l'assurance de repossession.

— Nous vérifierons aussi les héritiers des clients défunts, ajouta Emerson. Toute irrégularité des héritiers autres que les héritiers naturels, des étrangers, des inconnus, constituera un indice.

— Certains ont sans doute été possédés de force, comme Miffon, fit Carfax. Il est difficile de les repérer, mais des enregistrements, des conduites tout à fait hétérogènes...

— Ce n'est pas à un vieux singe que vous apprendrez à faire des grimaces, lança Langer.

— Mes excuses, répondit Carfax, j'essayais de me montrer utile.

Langer bouillonnait, c'était un allié sûr mais aussi un égocentrique confirmé.

— Bon, bon.

Il fit un signe de la main.

— À ce propos, Sinion, le gouverneur, a-t-il eu une séance ?

Carfax se garda de répondre à cette question qui était toute rhétorique.

— C'est un candidat possible à la présidence, continua Langer.

— Vous ne croyez pas qu'il est possédé ? demanda Emerson, tout pâle subitement.

— Je n'en sais rien, répondit Langer. Pour autant que je puisse en juger, il n'a pas changé. Un homme sans expérience ne pourrait remplir sa tâche sans se faire remarquer.

— Mais si le possesseur était lui-même un politicien ? fit remarquer Carfax. Au cas où Western l'ait remplacé, il n'aura pas choisi un novice en matière politique.

— D'après ce que j'ai compris, avança Emerson, vous persistez à considérer les *sembs* comme des non-humains.

— Humains ou non, Western est un traître aux vivants. Ce Judas mérite le châtimement des traîtres ? J'en fais mon affaire.

— Mais aucune loi ne s'applique à la situation, dit Carfax.

— En ce cas, au nom de tout ce qui est sacré, nous en ferons ! Et nous le pendrons !

Patricia parut abasourdie. Gordon, bien qu'un peu mal à l'aise, ne fut pas surpris. Langer, qui passait, à juste titre, pour le plus grand défenseur des droits civils, n'était au fond qu'un être humain : il se trouvait placé aujourd'hui devant une menace enracinée au fond des âges. Le conflit futur lui apparaissait comme une guerre. S'il faut tuer l'ennemi pour le vaincre, autant frapper fort et vite. Western avait adopté la même philosophie.

Néanmoins Carfax n'arrivait pas à adopter cette attitude, qui visiblement horrifiait Patricia.

— Vous devez rester caché jusqu'à ce que l'on ait besoin de vous, dit Emerson. Tant que Western est à vos trousses, vous ne pouvez rien faire. Pourquoi ne pas partir pour l'Europe ou l'Amérique du Sud ?

Carfax échangea un regard avec Patricia.

— Nous n'en avons pas les moyens.

Emerson repoussa l'argument d'un mouvement de cigare.

— Vous êtes mes employés, mille dollars par semaine, tous frais payés.

— Mais en échange de quoi ? s'exclama Patricia.

— Quand le moment sera venu, vous le gagnerez sou par sou.

— Nous aimerions nous rendre utiles, expliqua Carfax. Nous sommes tous deux personnellement impliqués dans cette affaire. De plus, Patricia peut faire valoir ses droits sur MEDIUM.

— Comment ? dit Emerson. Oh, je sais qu'elle est la propriétaire légitime, mais tant que son père le nie, que pouvons-nous y faire ?

— Je crois qu'il ne se trouve plus dans *l'embu*, annonça Carfax d'une voix lente.

Patricia s'étrangla.

— Comment ? dit Emerson.

— Western n'avait qu'un seul moyen de pression : promettre à mon oncle un nouveau corps. Il travaille sans doute pour Western quelque part.

— Vous voulez donc qu'on sache où se trouve Patricia, dit Langer, pour que son père essaye de la contacter ?

— Vous êtes très perspicace, répondit Carfax. J'attendais pour en parler d'y être forcé. Ce plan mérite réflexion. Peut-on faire jouer à Patricia le rôle d'appât ?

— Patricia le veut-elle ? intervint Patricia. Vous parlez de moi comme si je n'étais pas là. Pourquoi ne pas me poser la question ?

— D'accord, fit Carfax, accepterais-tu de devenir un appât ?

— Bien sûr, si je savais que je vais revoir mon père mais je ne le verrai pas, pas vraiment, c'est ça ? Il aura un autre corps.

— Gordon, vous savez que vous tenez là une excellente idée, fit Langer. Je me demande pourquoi je n'y ai pas pensé le premier. Si le père de Patricia a cédé au chantage de Western, il doit le haïr et attendre l'occasion de révéler ses crimes.

— C'est sans doute vrai, reconnut Carfax. Mais Western en a certainement conscience et il ne doit pas lâcher mon oncle d'une semelle. Un faux pas et hop ! retour parmi les morts.

— Western n'a pas tenu promesse, peut-être, suggéra Emerson.

— Possible, mais nous n'avons qu'une façon de le savoir, conclut Carfax. En outre je crains que Western n'exploite les connaissances scientifiques de mon oncle et ses capacités d'inventeur. Lui n'y connaît rien. Mon oncle est un génie. C'est peut-être lui qui a suggéré d'employer MEDIUM comme source d'énergie.

— Vous avez gagné, dit Emerson, vous ne partez plus. Vous venez aussi d'avoir une augmentation : trois mille par semaine et les frais de déplacements payés. D'accord ?

— Je suis d'accord si Patricia est d'accord.

— Et moi je suis prête à commencer quand vous le voudrez.

— Voici ce que nous allons faire... commença Langer. Carfax l'écouta respectueusement tout en regrettant l'époque où c'était lui qui commandait.

Chapitre XVIII

Ce matin-là, on conduisit Gordon et Patricia dans une maison proche de la propriété d'Emerson, à Guilford. Trois équipes de trois hommes, qui se relayaient toutes les huit heures, en assuraient la garde. Le lendemain de son installation, le couple se rendit chez Arthur Smigley, un avocat recommandé par Emerson, qui avait pris ses honoraires à sa charge. Une semaine plus tard, Smigley intentait un procès à Western.

— Nous n'avons aucune chance de gagner, bien entendu, déclara l'homme de loi à ses clients, mais, en la circonstance, c'est sans importance. Nous tirons un coup de semonce destiné à attirer l'attention de l'adversaire.

Smigley ne connaissait qu'une partie du plan élaboré par Carfax et Langer ; ainsi, il ignorait tout de la résurrection probable de l'oncle Rufton. Les comploteurs avaient préféré garder le secret : que Western vienne à soupçonner qu'ils envisageaient de remariar l'esprit du vieux Carfax avec son corps, et il aurait tôt fait d'organiser un divorce définitif.

Au cours d'une réunion qui se tint chez Emerson dans les jours suivants, Langer annonça que son agent à Megistus venait d'entamer une enquête sur tous les employés de quelque importance.

— Il possède une description précise du physique de votre père, dit le sénateur à Patricia, et de ses habitudes. D'autre part, je l'ai chargé d'enregistrer les voix des employés afin que nous puissions les comparer avec la sienne.

— Depuis combien de temps cet homme travaille-t-il chez Western ? s'enquit Gordon.

— À vrai dire, auparavant, nous avions un autre agent dans la place. Il est mort dans l'explosion provoquée par Houvelle. Vous le connaissiez : c'était Mrs. Morris, la propre secrétaire de Western. Notre second agent, nous l'avons expédié sitôt Megistus découvert. Mais il a eu bien du mal à s'infiltrer. Western possède un système de sécurité hors pair.

— Êtes-vous sûr que lui-même n'ait pas infiltré vos rangs ?

— Pas du tout. C'est pour cette raison que nous quatre seulement connaissons le plan.

— Nous quatre ? Vous oubliez votre agent.

— Il ignore l'identité de la personne qu'il recherche.

— Vous jouez serré. Et les autres repossédés ?

— Nous tenons un cas certain et nous avons trois candidats possibles. Je vous parlerai d'abord du cas certain. Il y a deux mois, Gerola Grebski, un milliardaire, est venu consulter MEDIUM. Au cours de la séance, il a été victime d'une crise cardiaque. On l'a évacué sur un brancard sous les yeux de notre agent et on l'a transporté à l'hôpital de Megistus où il est resté vingt-quatre heures en observation, et sous bonne garde, puis-je ajouter. Dès le lendemain, il était frais et dispos. Mais au lieu de rentrer chez lui, il a séjourné une semaine entière à Megistus sans quitter sa chambre. Il souffrait, toujours d'après notre agent, de vertiges et d'une mauvaise coordination motrice et il éprouvait aussi, semble-t-il, des difficultés d'élocution.

» À l'époque, nous n'y avons pas prêté attention car nous ignorions les possibilités de repossession. Mais depuis je me suis rappelé le rapport fourni par notre agent et j'ai fait enquêter sur Grebski. À sa sortie de Megistus, il a regagné directement son domicile. Il était en parfaite santé.

— Miffon également était resté là-bas une semaine.

L'interruption de Gordon fit froncer les sourcils du sénateur.

— Oui. Ce n'est pas une coïncidence. Selon toute vraisemblance, le *semb* a besoin d'un certain temps pour s'adapter à son nouveau corps et apprendre à le maîtriser. Comparaison faite entre les habitudes du nouveau Grebski et celles de l'ancien, aucun doute n'est plus possible : il ne s'agit pas de la même personne. Les rapports concernant les candidats possibles, deux femmes et un homme, attendent d'être complétés.

— Et le rapport concernant mon père ? demanda Patricia.

— Il vous faudra attendre, répondit Langer. Notre agent n'est libre qu'en fin de semaine et on le fouille avant et après sa sortie. Il ne peut donc nous faire parvenir qu'un petit lot d'informations à la fois. En outre, il n'a pas encore fini ses vérifications, loin de là.

— N'espère pas trop, continua Gordon. Rien ne prouve que ton père ait obtenu un nouveau corps. Et s'il l'a obtenu, qu'il soit resté à Megistus.

Et alors, ce ne sera probablement plus ton père, ajouta-t-il mentalement, mais quelque chose qui lui ressemblera.

Patricia semblait avoir négligé un autre aspect de la situation, à moins qu'elle ait préféré ne pas en parler. Qu'arriverait-il à son père si l'affaire venait un jour à terme ? Possesseur d'un corps autre que le sien, il serait obligé de le restituer, ce qui équivaldrait à une condamnation à mort. L'issue paraissait inévitable. À son habitude, l'esprit de Gordon se mit à vagabonder. Le *semb*, au lieu de remplacer la personne vivante, changeait-il d'enveloppe avec elle ? Après tout, l'échange pouvait peut-être s'effectuer dans les deux sens. Seul

Western aurait été capable de répondre à cette question, mais il se gardait bien de divulguer son secret. Et l'échange était-il possible de le renouveler ? En ce cas qu'advierait-il au *semb* ? Le mettrait-on en prison ? Langer l'avait dit : à une situation nouvelle, il faut des lois nouvelles. Dans le système pénal actuel qui visait la réhabilitation du coupable et non sa punition, à quoi servirait de l'emprisonner ? Très occupé, le sénateur écourta l'entretien, et prit congé. Après son départ, Gordon et Patricia, toujours suivis de leurs gardes du corps, traînèrent un peu dans la maison et dans le jardin. Mais, comme ils ne connaissaient aucun des invités d'Emerson, ils s'ennuyèrent vite et demandèrent à rentrer chez eux.

Sitôt sortis, ils se virent entourer par leurs trois gardes. Le premier, Szentes, s'installa au volant de leur voiture, Jardine, le deuxième, s'assit à côté de lui et le troisième, Brecht, prit place à l'arrière avec le couple. Au moment où ils bifurquaient sur une petite route de campagne, un autre véhicule, qui avait aussi trois hommes à son bord, vint se placer derrière eux. Ils bénéficiaient de cette escorte supplémentaire pour tous leurs déplacements en voiture. C'était un bel après-midi. Le soleil rayonnait sur les épis de maïs rangés au garde-à-vous comme des soldats à la parade. Deux rouges-gorges voletaient à la tête de leur caravane. En d'autres circonstances, Gordon se serait abandonné à la contemplation du spectacle offert par la nature, mais ce jour-là, l'inactivité et la solitude lui pesaient. Les gardes du corps, murés dans leur silence, ignoraient leurs protégés. Patricia et Gordon vivaient à l'écart du monde depuis trop longtemps. La promiscuité exacerbait leur susceptibilité ; ils auraient eu besoin d'être séparés quelques heures par jour pour savourer la joie des retrouvailles. Si seulement Langer avait la bonne idée de leur confier une mission...

La voiture roulait paisiblement à cinquante à l'heure. Soudain, au sortir d'un virage, Szentes écrasa brutalement le frein. Les pneus gémissaient, l'arrière du véhicule chassa, et le conducteur redressa de justesse.

Là-bas, devant, un énorme semi-remorque à vapeur bloquait la route et les bas-côtés. Deux hommes, le conducteur et son compagnon, se tenaient debout à côté du véhicule.

— Arrêtez ! s'exclama Carfax. Ce pourrait être un piège !

Il sortit son arme. Brecht tenait déjà son 9 mm. Jardine ramassa une mini-mitraillette sur le plancher de la voiture. Patricia, paralysée par la peur, ne fit pas un geste pour prendre le 6 mm qu'elle transportait dans son sac à main.

La voiture s'arrêta en dérapant au milieu du crissement des freins et vint buter contre une berme.

Carfax se retourna. La voiture d'escorte arrivait derrière eux. Mais, à la sortie du virage, apparaissait un autre semi-remorque.

— C'est un piège ! hurla l'ex-détective.

Il reporta son attention sur le premier semi. Les deux hommes qui s'étaient tenus à côté disparurent en courant derrière la masse imposante du véhicule. Au même moment, les freins du second semi hurlèrent et le camion s'arrêta en travers de la route. La retraite était coupée ! Le conducteur du second semi descendit de la cabine et disparut à son tour derrière le poids lourd.

À moins que chaque camion ne soit un cheval de Troie, songea Gordon, ou que des hommes se cachent dans les buissons, nos adversaires sont moins nombreux que nous.

Szentes avait déjà appelé le quartier général de la police de l'État qui était installé dix kilomètres après la propriété d'Emerson. Les deux autres gardes du corps descendirent et vinrent rejoindre les hommes de la voiture d'escorte. Gordon s'appêtait à sortir lui aussi.

— Restez ici, lui ordonna Szentes.

L'ex-détective hésita. La voiture blindée offrait un abri relativement sûr, tant que les assaillants n'étaient pas armés de bazooka.

Si les camions avaient transporté des hommes, calcula Gordon, ils seraient déjà descendus. Or, la route est vide.

Il finit par ouvrir une vitre.

— Hé, Szentes, dit-il en passant la tête à l'extérieur, pouvez-vous apercevoir les conducteurs du semi ?

Le garde du corps grimpa sur une berme et examina les alentours, puis, poussant un juron, il se gratta la tête.

— Ils détalent comme des lapins. Plusieurs voitures les attendent.

— Sauvez-vous ! hurla Gordon en bondissant hors de la voiture blindée. Dans le bois ! Les camions sont bourrés d'explosifs !

Il fit des gestes véhéments à l'intention de Patricia qui s'extrayait de la voiture à ce moment-là. Les gardes du corps les regardèrent un instant avant de s'éparpiller dans toutes les directions. Gordon prit la main de Patricia et l'entraîna le plus vite possible vers le fossé qui courait parallèlement à la route à une quarantaine de mètres.

Le couple traversa un bois de sycomores planté par le grand-père d'Emerson et plongea dans le fossé. La main dans la main, Gordon et Patricia roulèrent le long d'une pente boueuse. Ils finirent par s'arrêter, le souffle coupé, dans trente centimètres d'eau. Le temps de reprendre sa respiration, Patricia ouvrit la bouche pour parler. Gordon ne sut jamais ce qu'elle allait dire.

Chapitre XIX

CARFAX ne reprit conscience que le lendemain soir. Une douleur lancinante lui vrillait le crâne. Il avait le visage entièrement tuméfié et il était devenu complètement sourd. Quand il eut en partie recouvré l'ouïe, le moindre bruit déclenchait chez lui des tremblements incontrôlables. Il découvrit qu'en enfouissant son oreille droite dans un oreiller, il parvenait à étouffer presque tous les sons. Il était inutile d'en faire autant pour la gauche ; déjà gravement abîmée par l'explosion de la demeure de Western, elle était maintenant considérée comme perdue.

L'explosion jumelée des deux poids lourds qui, d'après les premières estimations, contenaient chacun cinquante kilos de dynamite, avait anéanti le bois de sycomores et projeté des monceaux de terre et des branches dans toutes les directions. Si la main de Patricia n'avait émergé du magma qui recouvrait le couple, la police ne l'aurait jamais retrouvé. Elle avait ainsi pu les arracher à l'étouffement.

Patricia et Gordon étaient les seuls survivants. Parmi les restes déchiquetés, on n'avait réussi à identifier que Jardine. L'autopsie ayant révélé une hémorragie cérébrale, on supposait où il avait hissé la tête au-dessus du fossé où il s'était réfugié au moment même de l'explosion.

— Sans le bouclier constitué par les portes de l'un des camions, expliqua un médecin à Carfax qui lut l'explication sur ses lèvres, vous seriez mort vous aussi.

Les journaux lui apprirent qu'on n'avait pas retrouvé les conducteurs des semi-remorques. Et aussi qu'Emerson avait été assassiné et le sénateur Langer grièvement blessé quarante-huit heures seulement après l'embuscade. Deux hommes avaient eu le temps de décharger sur eux leur 9 mm au moment où le milliardaire et son gendre, le sénateur, pénétraient dans leur hôtel. Les gardes du corps les avaient aussitôt abattus. On avait identifié les meurtriers : des repris de justice notoires. Léo Congdon et Humerto Gorielli totalisaient à eux deux dix années de prison pour vol à main armée et tentative de meurtre. Au cours de la visite qu'il lui rendit une semaine plus tard, Langer précisa à Carfax qu'il n'existait aucune preuve de leur relation avec Western.

— Ils savaient qu'ils couraient à la mort, dit l'ex-détective.

Western avait dû leur promettre la réincarnation.

— Bien entendu : D'ailleurs, ils avaient tout à y gagner : Congdon avait le visage couturé de cicatrices et le genou bloqué par suite d'une blessure, Gorielli souffrait de syphilis tertiaire ; son visage aurait effrayé le baron Frankenstein lui-même. Western sait choisir ses collaborateurs.

— Nous avons maintenant la preuve qu'il a infiltré notre organisation.

— Jackson, l'un de mes propres gardes du corps, fit le sénateur en grimaçant, était absent ce jour-là. Comme par hasard. Et Wiener, l'un des sous-secrétaires, a disparu. Ils ignorent tout de notre plan, je l'espère, mais ils vous ont vus en compagnie de mon beau-père. Je suis sûr qu'ils ne sont pas les seuls agents de Western parmi nous. Nous enquêtons en ce moment sur tous les responsables.

Le sénateur, en se levant, plissa les yeux sous l'effet de la douleur. Son bras gauche reposait sur une attelle. Une balle de 9 mm avait tranché le biceps. Il resterait infirme pour le restant de ses jours. Qui étaient peut-être comptés, songea Carfax.

— Plus question d'attendre que nous ayons constitué un dossier inattaquable, reprit Langer. Dès demain je dépose sur le bureau du président toutes les preuves que nous avons réunies. Et j'en adresse copie à chacun des membres du Congrès ainsi qu'à l'ensemble de la presse. Ce qui résultera de cette démarche, je l'ignore. Mais deux choses me paraissent sûres au moins : un, Western sera obligé d'apparaître devant la commission d'enquête que je préside ; deux, il n'osera plus rien tenter contre nous.

— Je ne suis pas aussi confiant que vous. En admettant qu'il n'agisse pas par lui-même, il ne manquera pas de fanatiques pour le remplacer. Il est devenu un dieu pour beaucoup d'hommes.

— Et l'Antéchrist pour beaucoup d'autres. Lui non plus n'est pas en sécurité. Je ne m'étonnerai pas si un jour on tente de le lyncher.

— Personne n'y parviendra. Megistus est une véritable forteresse. À la suite de l'histoire Houvelle, Western a même obtenu du gouvernement l'autorisation de la faire surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre par une patrouille aérienne armée.

— Vous croyez m'apprendre quelque chose ? Ce n'est pas à un vieux singe...

Carfax poussa un soupir. Ce refrain commençait à l'irriter. Mais où trouver ailleurs un adversaire de la taille de Western ? Le sénateur était de la même trempe que l'actuel propriétaire de MEDIUM. Aucun obstacle ne l'arrêtait, sauf le meurtre. Et encore... comme Carfax devait s'en rendre compte par la suite...

Le couple avait emménagé dans une suite de l'hôtel Pangea lorsque Langer révéla à la presse ce qu'il savait sur Western. La

nouvelle fit l'effet d'une bombe.

Patricia : Gordon, es-tu obligé de plaisanter à tout propos ?

Carfax : Quand j'ai peur, oui.

Western : ... qu'il me poursuive en justice ! Je n'en démordrai pas !

L'interviewer (prenant un papier dans la poche de sa chemise et le tendant à son interlocuteur) : Monsieur, voici une citation à comparaître devant la commission d'enquête du sénateur Langer.

Carfax : Et moi qui me demandais comment Langer lui ferait parvenir cette citation ! Un faux journaliste !

Un panoramique imprévu : les hommes de *Western* tabassant l'interviewer.

Western (hurlant) : Foutez-moi ces ordures à la porte !

— Qu'il refuse de paraître devant la commission, s'exclama *Carfax* en se dirigeant vers le bar, et il est cuit. Les marshals fédéraux auront tout pouvoir pour l'arrêter.

— À moins qu'il ne se réfugie lui aussi en Amérique du Sud, dit *Patricia*. Plus rien ne l'empêche de partir maintenant.

— Un ordre présidentiel ! En cas de désobéissance, *Western* serait abattu pour tentative de fuite.

— Voilà qui mettrait le pays à feu et à sang.

— Il l'est déjà ! De plus, je te le répète, *Western* n'est plus en sécurité nulle part. Au Brésil, le gouvernement américain ferait pression pour obtenir son extradition. Et il l'obtiendrait, les Brésiliens sont catholiques dans leur grande majorité. *MEDIUM* agite les passions là-bas autant que chez nous, sinon plus.

— Tu me crois complètement ignare ?

— Mes excuses. Déformation professionnelle.

— Je te demande pardon. Je suis très énervée.

— Et moi donc !

— J'ai peur pour Papa ! Si *Western* se sent coincé, il risque de l'abattre.

Gordon, qui avait déjà envisagé cette possibilité, s'était refusé à en parler, jugeant inutile d'augmenter l'anxiété de la jeune femme. D'ailleurs, on n'avait encore aucune preuve de la présence de *Rufton* à *Megistus*. Seul un autre *MEDIUM* aurait permis de savoir s'il se trouvait encore dans *l'embu*.

Les pensées de *Patricia* avaient suivi le même cours.

— On dirait que *MEDIUM* va enfin me revenir, n'est-ce pas ? Dès que je serai en sa possession, il me sera facile de retrouver la trace de mon père.

— Sans aucun doute. Je regrette que l'agent de Langer n'ait pas pu nous faire parvenir son dernier lot d'informations. Nous saurions au moins à quoi nous en tenir.

Personne n'avait plus entendu parler de cet homme. Il n'était pas sorti de Megistus, au dernier week-end, avec les autres employés. Ou, comme cela s'était déjà produit auparavant, il avait été retenu par son travail, ou il avait été démasqué.

Incapable de rester en place plus longtemps, Gordon se mit à arpenter la pièce.

— J'en ai plus qu'assez de rester les fesses collées à mon siège. Western est enfin en mauvaise posture, c'est le moment ou jamais d'en profiter.

— Nous risquons notre peau, non ?

— Tu n'as pas envie de sauver ton père ?

— Dis-moi à quoi tu penses.

— Plus tard.

L'ex-détective décrocha le vidéophone et composa le numéro de Langer. Une secrétaire répondit que le sénateur était « occupé » et elle demanda à Gordon de laisser son numéro. Gordon refusa. Il ne voulait pas que Langer le rappelle en coup de vent, il avait besoin de toute son attention.

Après douze minutes d'attente, Langer répondit enfin :

— Je suis très pressé, commença-t-il.

Sitôt qu'il eut entendu les premières phrases prononcées par Carfax, il donna ordre à sa secrétaire d'annuler son prochain rendez-vous.

— Nous l'attaquerons de deux côtés à la fois, dit-il, lorsque Carfax eut fini. Moi, je m'occupe du côté juridique : l'affaire. Patricia et vous, vous sautez dans le premier avion. Il vous attendra, j'en fais mon affaire.

Une demi-heure plus tard, les Carfax embarquaient en première classe, sur un vol régulier dont les réacteurs chauffaient depuis un quart d'heure déjà. Des hôtes, tout sourire, s'empressèrent autour des deux voyageurs.

Gordon les sentait irritées sous leur masque affable, mais il s'en moquait bien, il savourait une revanche. Combien de fois lui, l'humble passager de seconde classe, avait-il attendu qu'une huile quelconque veuille bien se décider à grimper à bord ! L'huile, aujourd'hui, c'était lui !

Deux heures et trois minutes plus tard, le jumbo jet se posait à Las Vegas. Un quart d'heure pour débarquer, cinq minutes pour s'installer dans le biréacteur loué par Langer, trente-cinq minutes de vol, et le couple atterrissait à Bonanza Circus.

Bonanza Circus : la seule ville sous globe du monde ! Les fortes cylindrées y étaient interdites ; on circulait sur des trottoirs roulants ou dans de petits taxis électriques gratuits. Gordon et Patricia furent accueillis par le marshal George Chang qui les conduisit à la Tour

Athènes, centre administratif de la ville.

Plusieurs personnes les attendaient. Le juge Kasner qui avait signé, à la demande de Langer, le mandat d'amener de Western, un second marshal, Amanda Miekka, une walkyrie d'origine finlandaise, l'inspecteur de la compagnie d'électricité, un petit rouquin costaud nommé Ricardo Lopez, qui fumait le cigare. Sa famille avait fui Cuba trente ans auparavant. Ce détail comme les autres fut fourni par le juge qui paraissait enclin à retarder leur expédition par des banalités.

— Bien que le sénateur ait parlé d'extrême urgence, continua-t-il, je me demande si nous ne ferions pas mieux d'attendre demain matin. Le sénateur ignore tout de la situation actuelle. Quand j'ai tenté de la lui décrire, il m'a interrompu en me disant qu'il s'en moquait et qu'il voulait agir au plus vite. Cependant...

— Quelle est la situation actuelle ? s'enquit Carfax.

— Explosive. Trois cents hommes au moins campent devant les portes de Megistus. Les armes à la main. Des antiwesternistes. Ils veulent l'empêcher de quitter le pays. Ils ont refusé d'obéir au sheriff qui leur a donné ordre de se disperser. Pendant ce temps, les westernistes s'organisent ; en ce moment même, ils tiennent un meeting au Profacci Hall. Ils se préparent à marcher sur Megistus pour délivrer Western, c'est évident. Le maire a demandé au gouverneur d'envoyer la milice de l'État mais le gouverneur a refusé sous le prétexte que la situation ne l'exigeait pas !

Carfax hocha la tête. La nouvelle ne le surprenait pas. Le gouverneur était un ami de Langer.

— Les tergiversations politiques ne sont plus de saison, reprit Kasner. Si la milice n'intervient pas au plus tôt, le sang coulera. Même si elle intervient d'ailleurs. J'ai longtemps hésité à signer les mandats car je craignais que votre arrivée ne précipite les choses.

— J'ai reçu des ordres, intervint Chang. Je ne reste pas ici une minute de plus. Vous me suivez ?

— Pourquoi serions-nous venus ? rétorqua Carfax. Allons-y.

— Je vous mets solennellement en garde, lança le juge.

— Il ne fallait pas signer le mandat, répliqua Carfax. Il ne pouvait s'empêcher d'avoir pitié du magistrat. Langer avait fait pression sur lui pour obtenir ce qu'il voulait. D'un autre côté, Kasner aurait dû avoir la force de résister, même si sa résistance ruinait sa carrière. Carfax avait également compris que l'agitation des antiwesternistes résultait des manigances du sénateur. Et l'autre avait organisé tout cela pendant qu'il lui téléphonait ! À Bonanza Circus, comme dans toutes les villes américaines, une partie de la population haïssait Western. Il avait suffi de contacter quelques meneurs, et le tour était joué. Criminels, fanatiques, dévots sincères n'attendaient que l'occasion de déchaîner l'émeute. Sans oublier les maffiosi. C'était en effet la Maffia qui avait

fondé, plus ou moins officiellement, Bonanza et c'était elle qui possédait les gigantesques établissements de jeu. Catholiques fervents, sauf lorsque la religion contrecarrait leurs intérêts, les maffiosi étaient des ennemis acharnés de Western ; ils redoutaient MEDIUM et s'opposaient de toutes leurs forces à son emploi, terrifiés à l'idée que l'on puisse l'utiliser pour extorquer des aveux aux membres défunts de leur organisation. On racontait même que la Maffia avait exigé un serment solennel : tous les maffiosi avaient juré de respecter la loi du silence après leur mort. Mais aucun n'avait trouvé le moyen de châtier celui qui manquerait à sa parole.

Langer, adversaire farouche des organisations criminelles, avait certainement beaucoup souffert en requérant l'aide de la Maffia. Mais toute politique exige des compromis. L'heure de régler la dette viendrait plus tard. Pour le moment, on était en guerre. La guerre ignore la morale. À quoi pourrait bien servir la foule excitée qui stationnait devant Megistus ? Effrayer Western ? Favoriser l'entrée des marshals ? Langer envisageait-il de laisser les émeutiers envahir le complexe après l'entrée des forces de l'ordre ? Cette éventualité paraissait plus vraisemblable, elle était aussi plus inquiétante : le sénateur envoyait sciemment des hommes à la mort.

Pendant qu'ils avançaient au milieu d'immeubles ornés de décorations fantasmagoriques, Carfax ruminait de sombres pensées. Comme on pouvait s'y attendre, les rues étaient presque désertes, mais les visages des habitants de la ville et des touristes s'agglutinaient aux fenêtres. Avertis de la menace de l'émeute, ils avaient préféré se terrer chez eux ou dans les hôtels.

D'après Chang, cependant, tout se passerait à Megistus et non en ville.

— À peu près une demi-heure avant votre arrivée, expliqua-t-il, les Westernistes qui se rendaient à Profacci Hall ont envahi les trottoirs roulants. Le temps que les hommes de Western les rameutent et ils vont débarquer là-bas. J'espère que nous y serons avant eux.

— Et la police ? demanda Patricia.

— La moitié des policiers a démissionné pour s'en aller rejoindre les émeutiers, lui répondit Hickka. Et l'autre moitié se cache par crainte d'être prise entre deux feux.

Chapitre XX

LES voitures électriques les déposèrent à la sortie 12, dans la nuit déserte. Deux voitures à vapeur les attendaient ; l'une portait l'emblème du comté, l'autre l'aigle américain. Lopez et ses assistants prirent place dans la première, Chang et les autres dans la seconde. Les lumières scintillantes qui perçaient le gigantesque toit conique de la ville disparurent derrière eux tandis qu'ils attaquaient une route sinueuse bordée de pins. Lapins, renards, opossums ou daims apparaissaient tour à tour dans la lueur de leurs phares.

Miekka expliqua que la zone s'étendait entre la ville et Megistus constituait une réserve naturelle.

— Tous les trois ans revient la saison de la chasse au cerf. L'année dernière, moi, j'ai abattu un dix cors. J'adore la venaison. Mais, il y a quatre ans, je suis rentrée bredouille : je chassais l'homme. Vous devez vous rappeler ? On en a parlé à la télé. Deux ou trois amoureux des animaux étaient venus chasser les chasseurs. Ils en ont tué trois et blessé deux. Nous n'avons jamais réussi à les coincer. J'espérais bien les retrouver l'année dernière. Mais bernique.

Elle ajouta avec un grand éclat de rire :

— On n'a pas vu beaucoup de chasseurs l'année dernière : ils avaient peur que les cerfs répliquent.

La plupart des hommes préféreraient tirer des vaches dans une étable, conclut-elle en caressant la crosse de son 45, une arme de collection qu'elle portait dans un holster... Ce ne sont pas de vrais chasseurs.

Elle, le gibier qu'elle préfère, se dit Carfax, c'est l'homme.

La route qui séparait Megistus de la ville avait été taillée à même la montagne sur une dizaine de kilomètres et se terminait par une pente encaissée entre deux falaises verticales. Au débouché de ce défilé, ils découvrirent le vaste plateau sur lequel on avait édifié le complexe. Une haute muraille de brique ceignait quatre immeubles de dix étages et d'autres bâtiments plus petits répartis sur une surface d'un kilomètre carré environ. Des tours de garde espacées de quarante mètres se dressaient sur le faite de la muraille. L'ensemble était violemment éclairé de toutes parts.

Quatre-vingts véhicules environ, automobiles et camions, tous équipés de projecteurs stationnaient à l'extérieur de la muraille. Une masse sombre et flottante oscillait devant la porte du complexe. Une

véritable marée humaine.

Les feux des deux avions jetaient des éclairs au sommet du tableau.

— On est à deux doigts du massacre, constata Carfax. Si Western choisissait de résister, le sang coulerait et il serait arrêté pour meurtre.

L'inventeur ne pouvait l'ignorer. Si la foule attaquait la première, au contraire, et tentait de le lyncher, il se trouverait en état de légitime défense.

Dix minutes plus tard, les deux voitures roulaient dans la plaine. Des véhicules leurs bloquèrent la route. Des hommes armés de fusils vinrent les interroger. Mickka et Chang, exhibant leurs insignes, expliquèrent leur mission. Un grand type chevelu au visage couturé de cicatrices, nommé Rexter, et qui semblait le chef des émeutiers, monta dans leur voiture en leur intimant de filer vers la porte du complexe. Il puait l'alcool et la violence exsudait par tous les pores de sa peau. À cinquante mètres de la porte, il ordonna d'arrêter la voiture sur le bord de la route. Tout le monde sortit sauf Patricia. Carfax examina les alentours, aperçut une voiture de police solitaire auprès de laquelle se tenaient deux hommes vêtus de l'uniforme du comté qui fumaient des cigarettes.

Les émeutiers étaient tous armés, soit d'un fusil, soit d'un pistolet. Sur les visages pâles ou vivement colorés, la colère posait un même masque crispé. Le brouhaha des voix enveloppa l'ex-détective d'une façon menaçante. Des hommes portant un brassard noir contenaient la foule et veillaient à ce que personne ne mette le pied sur la route.

À soixante mètres environ de la voiture de Chang, Carfax découvrit un camion équipé d'un bouclier devant son pare-choc. C'était le seul véhicule, avec la voiture de police, dont le moteur tournait. Un homme était assis au volant, un autre, le bras orné d'un brassard noir, lui parla de l'extérieur de la cabine.

Chang, le cheveu noir et ras, toisa la foule de ses yeux noisette, puis, ramassant un haut-parleur, il se dirigea vers les portes. Mickka et Lopez lui emboîtèrent le pas. Après quelques secondes d'hésitation, Carfax les suivit.

Patricia resta sur le siège arrière de la voiture. Gordon lui avait recommandé de ne pas bouger sauf si on l'appelait.

— Couche-toi par terre dès le premier coup de feu, avait-il ajouté. Enfin... si l'on tire.

Patricia avait hoché la tête en signe d'approbation, comme si la peur paralysait sa langue.

Chang s'arrêta aux pieds des battants d'acier.

— Foutue situation, murmura-t-il. Puis il porta le haut-parleur à ses lèvres.

Dès les premiers mots, la foule fit un silence total.

Après s'être présenté, Chang annonça qu'il possédait un mandat de perquisition ; il venait au nom du gouvernement américain chercher Rufton Carfax détenu contre sa volonté entre les murs de Megistus.

Les gardes postés dans les tours de guet restèrent figes à leur poste. Leurs fusils et leurs mitraillettes pointés sur la foule. La porte ne bougea pas.

Chang répéta son annonce avant de tendre le haut-parleur à Lopez. D'une voix tonitruante, ce dernier se présenta à son tour et exposa l'objet de sa visite : le comté du Pin Blanc avait envoyé son inspecteur principal pour vérifier que l'installation électrique de MEDIUM correspondait bien aux normes en vigueur.

Les démarches de Chang et de Lopez représentaient bien les deux attaques dont avait parlé Langer.

Un homme revêtu de l'uniforme vert propre aux services de sécurité de Western se pencha du haut d'une tour située à droite et, usant à son tour d'un haut-parleur :

— Capitaine Westcott, annonça-t-il. Vos mandats sont sans valeur. Personne, je répète, personne ne sera admis à pénétrer dans l'enceinte. Je vous ordonne de vous disperser ! Vous tenez un rassemblement illégal sur une propriété privée.

— Je représente le gouvernement des États-Unis, lui répondit Chang. Ouvrez immédiatement la porte. Sinon nous serons obligés de recourir à la force.

— La force répondra à la force, rétorqua Westcott. Chang épongea son front qui était couvert de sueur malgré la froideur de l'air.

— Bordel de merde ! Faut que je fasse appel à d'autres marshals. Je ne pensais pas qu'il aurait tant de culot.

Rexter qui se tenait derrière les deux hommes intervint.

— Foutez le camp ! Allez, foutez le camp ! Et vite.

— Nous procéderons dans les formes, dit Chang en se retournant brusquement. Cette foule n'a pas le droit de stationner ici.

— Ah non ? fit Rexter. Barrez-vous si vous ne voulez pas qu'on vous écrase.

Sur ce, il fit demi-tour et retourna vers les émeutiers en hurlant. La foule s'ébranla avec un rugissement formidable. Les marshals, Lopez et Carfax en restèrent pétrifiés. Ce fut l'ex-détective qui réagit le premier lorsqu'il vit les véhicules les charger : il détala en hurlant à son tour. Arrivé à la voiture de Chang, il passa la tête par la vitre.

— Pat ! viens vite. Ils vont faire sauter la porte.

Patricia, pâle comme un linge dans la lumière crue des projecteurs, sortit d'un bond. Carfax lui agrippa la main et tous deux s'élancèrent sur la route. Un camion les dépassa, le chauffeur sauta de la cabine. Carfax, refusant d'en voir plus et continua de courir en sens

inverse.

Les fusils parlèrent les premiers. Le crachotement des mitrailleuses leur répondit. Puis on entendit un fracas suivi d'une explosion assourdissante.

Carfax se jeta au sol, entraînant Pat avec lui ; la détonation lui déchira le tympan droit, le souffle lui arracha ses vêtements, l'odeur de la dynamite envahit ses narines.

Il se redressa et regarda ce qui restait de la porte. L'explosion avait désintégré le camion et arraché de leurs gonds les battants qui gisaient à trente mètres à l'intérieur de l'enceinte. Les tours érigées de chaque côté de la porte étaient à moitié écroulées. Au sommet de la muraille, les rampes d'éclairage s'étaient éteintes sur soixante mètres environ. À l'intérieur des autres tours, les silhouettes n'avaient pas bougé. Encore pétrifiés par l'explosion, les gardes n'allaient pas tarder à réagir.

Une énorme clameur s'éleva de la foule, elle s'enfla démesurément et se répercuta avec un bruit de tonnerre contre la muraille. Des détonations éclatèrent à droite et à gauche ; l'on tirait en l'air ou sur les gardiens perchés dans les tours. Quelques secondes plus tard, ces derniers ripostèrent. Le massacre avait commencé.

Une roquette toucha une tour qui disparut au milieu d'une gerbe de flammes. Dans l'espace laissé libre par un repli de la foule, Carfax aperçut quatre bazookas et leurs servants au moment où trois roquettes heurtèrent de plein fouet la base de trois autres tours.

Quand le tonnerre et la fumée se furent dissipés, les tours avaient disparu ou n'étaient qu'un amas de ruines. L'arme à l'épaule, les porteurs de bazookas, s'élancèrent, suivis chacun d'un artificier et de vingt hommes portant des munitions.

— La brèche est ouverte, s'écria Carfax.

Il leva les yeux. Les feux des avions disparaissaient au loin. Ils ne bombarderaient pas la foule dans l'immédiat. Il se releva et aida Patricia à en faire autant.

— Langer avait tout prévu. Il savait que Western résisterait.

La jeune femme ne répondit pas.

— Écoute-moi. Tu vas sauter dans une voiture et filer à Bonanza Circus ! Non, attends ! Tu risques de rencontrer des Westernistes. Il vaut mieux que tu restes avec moi. Je te confierai aux flics du comté. Eux pourront te ramener saine et sauve.

Pendant qu'il la reconduisait vers la voiture noire et argent, un tumulte indescriptible éclata à l'intérieur des murs de Megistus : clameurs, hurlements, coups de fusil se mélangeaient, dominé par l'explosion des roquettes. Trois autres tours furent enveloppées d'un nuage de fumée d'où jaillirent, dans la lumière des quelques rampes encore allumées, éclats de briques et de bois mélangés.

Les deux policiers du comté étaient couchés le long de leur voiture ; l'un parlait par la radio.

— Pouvez-vous la ramener ? demanda Carfax en hurlant.

— Impossible, répondit l'autre, un mince jeune homme qui était livide comme un linge. Nous avons reçu ordre de rester ici. De plus, les Westernistes arrivent. Nous ne voulons pas être pris entre eux et les hommes postés en embuscade.

— En embuscade ?

— Eh, merde, oui. Les collines que nous venons de traverser grouillent d'hommes armés. Vous ne les avez pas vus ?

Carfax secoua la tête.

— Ils ont dû se cacher avant votre arrivée. Mon vieux, c'est terrible. Les autres vont tomber droit dans un piège.

— Ne faudrait-il pas les avertir ?

— Nous avons prévenu nos collègues par radio mais les westernistes refusent de les laisser approcher. Et puis, maintenant, ils ont déjà trop avancé.

Quatre explosions successives les contraignirent à se coucher sur le sol derrière la voiture. En se haussant un peu Carfax aperçut d'abord à travers le pare-brise des colonnes de fumée, puis un petit avion à réaction apparut dans son champ de vision. Il piqua sur l'intérieur de l'enceinte ; des jets de feu jaillirent de ses ailes. Il remonta et disparut ; à l'horizon un autre appareil le remplaça aussitôt.

Ou le pilote du second commit une erreur ou l'appareil fut touché. Il s'écrasa au sommet d'un immeuble de dix étages qui s'embrasa sur-le-champ, Patricia poussa un hurlement. Carfax dut la secouer pour la faire taire. Elle s'effondra sur sa poitrine, secouée par des sanglots. Après l'avoir installée à l'arrière de la voiture, il lui dit :

— Reste ici.

Et il partit retrouver le plus jeune des policiers. Son collègue, qui avait fini de parler à la radio, le regarda.

— Leur avez-vous expliqué que l'intervention de la milice est devenue nécessaire ? demanda Carfax.

Le policier acquiesça.

— Elle est déjà en route. Le gouverneur l'a envoyée il y a dix minutes. Il lui faudra une heure pour arriver, si elle parvient à franchir les collines.

Il songeait certainement aux westernistes en embuscade. Carfax passa la tête à l'intérieur de la voiture.

— Pat, je pars chercher ton père.

— Tu vas te faire tuer.

— C'est un risque que je dois courir.

— Si Western ne l'abat pas, cette foule de fanatiques s'en

chargera. Ils sont capables de massacrer tout le monde.

— Mais tu ne sais même pas à quoi il ressemble.

— C'est vrai. J'ai peu de chance de réussir, Pat. Autant le reconnaître.

Chang et Lopez s'avançaient vers eux. Carfax vint à leur rencontre.

— Où est Miekka ?

— À l'intérieur. Lopez grimaça.

— Il était de son devoir de trouver votre oncle, a-t-elle dit. C'était pas une bande d'hommes qui allaient lui faire peur ! Très macho, la nana ! Nous on n'a rien dans notre culotte, d'après elle. Si lui ai-je répondu, mais ce qu'on a, on tient pas à le perdre.

— Elle est folle, fit Carfax. Elle veut seulement descendre quelques mâles. Moi aussi, je dois être fou, car j'y vais également.

— Attendez un peu et nous vous accompagnerons proposa Chang. En ce moment, vous avez toutes chances de vous faire descendre. Par les westernistes ou par les antiwesternistes.

Deux explosions les firent sursauter.

— Essayez de me retenir, lança Carfax.

— Ils ont foutu le feu partout ! s'exclama Lopez.

Il avait raison. Tous les immeubles étaient maintenant la proie des flammes. Des grappes humaines pendaient des fenêtres avant de tomber dans le vide. Les gardes abandonnaient massivement les tours.

Tenant l'automatique donné par Langer, Carfax s'élança vers l'entrée béante.

Arrivé à la porte, il s'arrêta et jeta un coup d'œil circonspect. Vingt-cinq corps environ gisaient sur le sol ; dont certains portaient encore l'uniforme vert de Western. Des gardes tombés des tours au cours des explosions. Deux blessés rampaient péniblement vers l'extérieur de l'enceinte.

Un tohu-bohu d'armes et de voix régnait dans les immeubles mêmes. Longeant les murs, Carfax courait vers la bâtisse la plus proche quand il entendit le sifflement d'un réacteur. Il se jeta au sol. L'avion remonta sans tirer : le pilote, un homme raisonnable, pour une fois, ne sachant si cette silhouette au sol était ou non un ennemi, avait préféré s'abstenir.

Carfax se releva et franchit l'entrée de l'immeuble qu'encombraient deux cadavres. Six autres hommes, morts ou agonisants, gisaient dans le hall. Ils étaient hors d'état de l'attaquer, même s'ils en avaient envie.

Carfax remonta le hall, en ouvrant méthodiquement toutes les portes. Seules quelques pièces contenaient des cadavres. À l'extrémité du hall, une porte donnait sur un laboratoire. Un homme en blouse blanche, assommé par un choc à la tête, était étalé sur le sol. Les

cadavres de deux laborantins reposaient parmi les éclats de verre et les tubes de plastique. Les vapeurs d'acide et d'autres produits raclèrent la gorge de Gordon et lui brûlèrent les yeux. Il sortit de la pièce en toussant et s'appuya contre le mur extérieur pour reprendre sa respiration. Puis il enfila un couloir perpendiculaire au premier. Les pièces qui le bordaient renfermaient le même spectacle macabre.

Après avoir inspecté toutes les pièces situées au sud de l'immeuble, il grimpa un escalier. Un homme l'interpella au bout du couloir. Pendant qu'il s'approchait, Carfax laissa tomber son arme et leva les mains.

— Ça va, dit l'autre quand il fut assez près. Je vous ai vu avec Rexter.

— Étiez-vous obligés de les tuer tous ? demanda Carfax en ramassant son automatique. La plupart n'avaient même pas d'arme.

— Impossible de faire autrement, répondit l'autre. Ces gens-là – la foule venue de Bonanza Circus – ne sont pas des professionnels. Ils voulaient tuer Western et toute sa bande, c'est tout. Je crois que Rexter les a repris en main. Dans cet immeuble en tout cas.

— Accompez-moi. Je dois fouiller cet immeuble et je ne tiens pas à me faire descendre parce qu'un imbécile ne saurait pas que je suis dans son camp.

L'autre, un Méditerranéen trapu à la peau basanée, le scruta attentivement.

— O.K.

Carfax avait presque fini d'explorer le deuxième étage quand il tomba sur un homme qui en tenait un autre sous la menace de son arme. Le prisonnier, un homme grand et mince, dans les quarante ans, avait le visage en sang.

— Rufton Carfax ? L'homme secoua la tête en signe de dénégation.

— Connaissez-vous Rufton Carfax ?

— Jamais entendu parler de lui.

— Dans quel immeuble Western se trouve-t-il ?

L'autre hésita. Le compagnon de Carfax grommela :

— Vous feriez mieux de lui dire avant que ça tourne mal.

— Dans l'immeuble quatre. Il y possède un appartement, deux étages au-dessus de MEDIUM.

— L'immeuble quatre, s'exclama l'émeutier. C'est celui qu'a heurté l'avion.

Carfax était déjà parti.

— Venez ! cria-t-il par-dessus son épaule.

Ils dévalèrent l'escalier. En arrivant à l'intérieur, ils virent des émeutiers évacuer précipitamment l'immeuble quatre. Le feu avait déjà atteint le cinquième étage ; Carfax sentit la chaleur en

s'enfonçant dans le bâtiment. On aurait pu y faire frire un œuf ! Non, se dit-il, j'exagère. Sinon, les autres n'auraient pas pu s'y aventurer bien loin. Il est vrai que les vêtements des derniers sortis laissaient déjà échapper de la fumée.

Carfax aperçut Rexter à la tête d'un groupe qui portait Miekka et un homme rendu méconnaissable par le sang qui le couvrait. Le chef des émeutiers l'interpella ; tous deux gagnèrent rapidement l'entrée et sortirent de l'immeuble. Les hommes qui portaient le marshal la déposèrent sur le sol à l'extérieur. Elle était morte. Une balle lui avait arraché l'un des deux seins, la métamorphosant en amazone, une autre lui avait à demi sectionné la jambe.

— Elle a descendu quatre types avant d'être abattue, hurla Rexter.

— J'espère qu'elle est morte heureuse.

Carfax désigna l'homme au visage ensanglanté que l'on venait de déposer sur le sol.

— Qui est-ce ?

— Western.

— Et vous ne me l'avez pas dit ? hurla l'ex-détective. S'agenouillant, il essuya de son mouchoir le visage maculé, puis, posant sa main sous la nuque du blessé, il sentit que son pouls battait encore très faiblement.

— Western ? hurla-t-il. M'entendez-vous ?

Les paupières frémirent, les lèvres s'entrouvrirent. Carfax approcha son oreille de la bouche sanguinolente. Il crut comprendre :

— ... n'a pas été long...

— Western ! Où est Rufton Carfax ?

Des bulles de sang se formèrent aux commissures des lèvres et lui éclaboussèrent l'oreille en éclatant.

— Western ! C'est moi, Gordon Carfax ! Où se trouve mon oncle ?

— ... pas Western...

— Western, comprenez-moi. Résistez. Faites un peu de bien pour une fois ! Bon Dieu, où est mon oncle ? Où est Rufton Carfax ?

L'autre fut saisi d'une quinte de toux ; et vomit des caillots de sang. Et l'entendant pousser un soupir, Carfax crut qu'il était mort.

Mais non. D'une voix faible mais audible :

— Je ne suis pas Western, dit le mourant. Je suis Rufton Carfax.

Gordon dut se retenir pour ne pas le secouer par les épaules.

— Quoi ? hurla-t-il.

— Gordon. C'est moi, ton oncle. Et il mourut.

Chapitre XXI

CARFAX fut libéré sur parole le lendemain grâce à – l'intervention de Chang. Les cellules de Bonanza Circus regorgeaient de westernistes et d'antiwesternistes ; on avait même dû envoyer des prisonniers dans d'autres prisons du Nevada. D'après un journal, il n'y avait plus une cellule de libre dans tout l'État, ce qui était quand même exagéré.

L'opinion publique était divisée en deux camps. Les westernistes réclamaient un châtiment exemplaire pour les « ignobles assassins », une pendaison télévisée de préférence. Les antiwesternistes exigeaient non seulement qu'on relâche immédiatement les « martyrs », les « bienfaiteurs du peuple », mais encore qu'on leur accorde à tous une récompense. Des lettres adressées aux journaux demandaient qu'on les décore de la médaille d'honneur au congrès pour services exceptionnels rendus à la nation.

Le divin chef de l'Église Pancosmique de l'Embu-Christ vint lui-même réclamer le corps de Western. Une foule estimée à cinq mille personnes assista aux funérailles qui se déroulèrent à Los Angeles ; la cérémonie fut ponctuée par de nombreux affrontements sanglants.

Avant la restitution du corps on avait procédé à une autopsie. Langer communiqua le résultat à Carfax. Sur les ordres du sénateur, on avait examiné avec un soin particulier le cerveau et le système nerveux afin de déceler la plus petite anomalie. Mais d'après le rapport du médecin légiste, le cerveau de Western était en parfait état, compte tenu de son âge.

— J'espérais bien qu'on découvrirait des anomalies inexplicables, confia Langer à Carfax, la preuve de l'occupation par le *semb*. Mais apparemment, la possession ne provoque aucune altération physiologique.

Le sénateur avait décidé de garder secrets les derniers mots de Western que lui avait rapportés Carfax.

— Je n'y comprends rien, continua-t-il. Western, votre oncle plutôt, était mourant. Il n'avait donc aucune raison de mentir. Comment s'est-il emparé de l'esprit de son neveu ?

— Je l'ignore, mais j'écarte la possibilité d'un accident ; par principe d'ailleurs, car je ne connais toujours pas le mécanisme du transfert. L'oncle Rufton s'est-il emparé du cerveau de Western au moment où il devait passer dans un autre corps ? Mais alors pourquoi n'avoir rien dit ? Qu'est-ce qui l'a empêché de parler ? Parmi les

employés découverts dans les sous-sols de Megistus, je suis sûr qu'il y a au moins une personne qui pourrait nous fournir des éclaircissements.

Carfax parlait des vingt employés qui, ayant cherché refuge dans les souterrains mystérieux de l'immeuble quatre, avaient échappé à l'incendie. Amenés par un tunnel derrière un hangar sur le terrain d'atterrissage, ils se seraient échappés si un garde national ne les avait aperçus au moment où ils filaient subrepticement vers les collines environnantes. Poursuivis, puis arrêtés ainsi que toutes les personnes présentes à l'exception de Pat et ses officiels, ils étaient gardés au secret comme témoins jusqu'à l'ouverture du procès.

— Mais certains ont peut-être réussi à s'échapper, dit Carfax. Ceux que nous détenons affirment le contraire, mais allez donc savoir.

MEDIUM aurait permis de découvrir la vérité sur-le-champ, mais MEDIUM avait brûlé et, avec lui tous ses plans étaient partis en fumée. On avait toute raison de croire que deux physiciens qui se trouvaient parmi les vingt rescapés étaient capables de reconstruire un appareil, mais les deux hommes le niaient farouchement. Carfax les soupçonnait d'attendre le moment propice pour installer un MEDIUM à leur propre usage.

— En ce cas, dit Langer, ils se trouveraient pieds et poings liés par la loi. Western n'ayant pas laissé de testament, Patricia paraît être la seule propriétaire de MEDIUM.

— Voilà ce qui m'étonne et m'inquiète en même temps. J'ai l'impression, qu'une fois la situation éclaircie, un testament surgira du néant. Et le légataire de Western sera l'homme que nous cherchons.

— On a entamé une enquête serrée sur les vingt employés. Mais il faut du temps, et de l'argent.

La situation était bloquée. Depuis trois semaines déjà on tentait désespérément de constituer un jury, mais il paraissait impossible de trouver dans un pays déchiré par l'existence de MEDIUM douze personnes dépourvues de préjugé à son endroit. Entre-temps, on avait relâché toutes les personnes arrêtées. Deux jours après sa libération, Rexter avait été abattu par deux individus masqués qui avaient disparu sans laisser de traces. Une bombe dissimulée dans leur voiture avait pulvérisé Jones et Dennis, deux des rescapés de l'immeuble quatre. Quant à leurs dix-huit camarades qu'on détenait encore pour leur propre sécurité, ils avaient protesté si violemment contre cette violation de leurs droits qu'on avait dû leur rendre la liberté.

— On aurait pu croire que la peur les aurait rendus raisonnables, fit Carfax, mais ils ne semblent pas avoir peur le moins du monde ?

— Vous soupçonnez quelque chose ?

— Eh bien, nous n'avons aucune preuve formelle de l'identité des victimes de l'explosion. Même leurs dents ont été pulvérisées.

— Ainsi selon vous, Jones et Dennis ne seraient pas morts.
— Nous tenons peut-être une nouvelle piste ?
— À quoi servirait cette mascarade ?
— À éviter les adversaires de MEDIUM, par exemple. Mais cela n'explique pas la mort de deux hommes. L'enjeu de l'opération est certainement plus élevé.

Carfax se tut. Ce fut Langer qui rompit le silence.

— À quoi songez-vous ?

— L'un de ces deux hommes pourrait être Western.

Langer s'assit, les genoux coupés.

— Vous ne parlez pas sérieusement ? Je retire ma question, elle est stupide. Pourquoi aurait-il changé de corps avec votre oncle ?

— Une décision de toute dernière minute, à mon avis. Pour éviter d'être massacré, Western devait dénicher une cachette impénétrable. Quelle meilleure cachette que le corps de Dennis ou Jones ? Mon oncle métamorphosé en Western serait dans l'incapacité de s'expliquer. Tout le monde croirait Western mort.

— J'aurais dû y penser !

— Vous aviez d'autres sujets de préoccupation. Et puis, on peut formuler encore des hypothèses.

— Lesquelles ?

Langer avait utilisé un ton tranchant.

— Un : Western a pu anticiper sur nos déductions, faire disparaître Dennis et Jones pour nous égarer. Deux : il fait partie des dix-huit survivants. Trois : il s'est réfugié dans les collines.

— Il ne pouvait savoir que votre oncle aurait le temps de parler avant de mourir. Nous sommes les seuls au courant. Pourquoi se donnerait-il tant de mal pour égarer des recherches qui dans son esprit n'ont pas de raison d'être ?

— Western n'a rien d'un génie scientifique mais c'est un homme retors et obstiné. Les médias lui auraient livré les détails de « sa » mort, mais ont-ils tout dit ? Si Rufton a parlé, la chasse reste ouverte. Il a donc préféré disparaître tant qu'il en avait la possibilité. Une comparaison entre le débit de Dennis et de Jones devrait nous renseigner. D'ailleurs nous aurions dû y procéder plus tôt mais nous ignorions la survie possible de Western.

Trois heures après que Langer eut ordonné qu'on se mette en quête des spectrogrammes, les spécialistes livraient leur verdict.

— Dire que nous le tenions entre nos mains, cria Langer en jetant un livre à travers la pièce, et que nous l'avons laissé échapper. Nous sommes des imbéciles, de véritables imbéciles.

— Non, seulement des gens irréflechis. Bon, nous pouvons être sûrs que les deux hommes anéantis par l'explosion ne sont ni Jones ni Dennis.

— Pas Dennis en tout cas – Western – aura liquidé Jones pour annihiler tout témoin. Ce ne peut être que Jones qui connaissait le truc.

L'explosion avait eu lieu à vingt-trois heures seize, dans le garage attenant à la maison de Jones. Ce dernier habitait une nouvelle banlieue, Minerva Hills, près d'Altadena en Californie. À peine remis du choc, les voisins s'étaient précipités sur les lieux ; ils n'avaient vu ni voiture ni inconnu. Dennis – Western – et Jones s'étaient donc éclipsés avant l'explosion. Sur ordre du sénateur, une importante équipe de détectives passa la banlieue au peigne fin ; en interrogeant tous les résidents susceptibles d'avoir été témoins des événements. Au bout de quinze jours, il fallut se rendre à l'évidence : personne, absolument personne n'avait vu sur les lieux un inconnu ou une voiture.

Le sénateur déclencha ensuite la plus grande chasse à l'homme de l'histoire des États-Unis. Les services de police du pays entier reçurent photos, empreintes digitales, vocales et visuelles des deux disparus, ainsi qu'une description précise de leur apparence et de leurs mœurs. Bien qu'aucun crime fédéral n'ait été commis, le FBI fut aussi mobilisé, sur ordre du président lui-même, auquel Langer avait confié ses soupçons. En outre, le sénateur avait engagé les services de trente agences de détectives privés.

De tous les enquêteurs, trois personnes savaient pourquoi l'on recherchait Dennis : Langer, Carfax et le président des États-Unis.

À la fin du mois, chou blanc. Langer acheta une demi-heure dans la meilleure case horaire des dix principales chaînes de télévision. On projeta des photos de Dennis et Jones accompagnées d'une description détaillée.

Pour toute information à leur propos, le sénateur offrait une prime d'un million de dollars.

— Même le westerniste le plus zélé ne peut manquer d'être tenté, confia-t-il à Carfax.

— Ce n'est pas sûr. Western promet plus et mieux que la fortune.

— Comment pourrait-il donner l'immortalité sans MEDIUM ?

Carfax s'apprêtait à allumer un cigare. Il s'arrêta, les yeux dans le vide. Et poussa un juron lorsque l'allumette lui brûla les doigts !

— Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

— À quoi ?

— Western sait qu'on le prendra un jour ou l'autre ; il ne va pas rester à attendre qu'on lui mette la main dessus. S'il abandonne le corps de Dennis, il deviendra impossible de le repérer ! Comment l'abandonner sinon en construisant un autre MEDIUM ?

— Ce n'est pas impossible. Mais en quoi cela nous avance-t-il ?

— Écoutez. Lors de mon enquête au centre de Big Sur, j'ai

découvert que MEDIUM se composait d'une console, d'un cabinet, de tableaux de commande et de circuits électriques d'un type particulier. Parmi les ruines de MEDIUM à Megistus, on a pu reconnaître le quart environ du matériel. Si l'on additionne ces connaissances, on obtient une vision partielle de l'appareillage de MEDIUM, sans être capable de le reconstruire pour autant. Western devra passer commande de cet appareillage ; entre autres, il a besoin d'énormes tubes dont les particuliers se servent rarement. Dressez la liste de tous les fabricants d'appareillage électriques et électroniques des États-Unis et du Canada. Puis la liste de toutes les commandes passées depuis la disparition de Western et faites traiter ces deux listes par un ordinateur. Je vous dirai alors où l'on a expédié le matériel nécessaire au nouveau MEDIUM. Si vous vous rendez à l'adresse indiquée, vous trouverez Dennis-Western.

— Avez-vous une idée du coût de l'opération ?

— Puisque votre fortune a été écornée par les événements récents, faites appel au gouvernement fédéral. Le président devrait vous obtenir les crédits nécessaires.

— Je l'espère... Mais la demande ne passera pas inaperçue des membres du Congrès qui soutiennent Western. Si Western est prévenu, il nous filera une fois encore entre les doigts.

— Vous ne pouvez vous le permettre.

— C'est bon. Je vais appeler le président.

Le sénateur partit s'enfermer dans la pièce voisine pour téléphoner sur une ligne privée. Carfax en profita pour appeler Patricia à Busuris sur la ligne principale.

Elle répondit à la troisième sonnerie.

— Pat, mes excuses. Je n'ai pas pu te rappeler. Depuis ce matin, Langer ne me laisse pas une minute de libre. Officieusement, je suis devenu son secrétaire très particulier. Quoi de neuf de ton côté ?

— Rien. Ah si ! Tu me manques. Je voudrais être sûre que tu rentreras dans deux semaines.

— Impossible de te le promettre, dit-il après un instant d'hésitation. Tout peut changer d'un moment à l'autre.

— À cause de ces deux hommes, Dennis et Jones ?

— Je ne peux t'en parler au vidéophone.

— Je souffre.

— Tu n'en as pas l'air.

— Je souffre quand même. Tu me manques beaucoup et je m'ennuie. Je fais partie du comité de soutien féminin pour le vote, je suis les conférences sur l'art de Lakeview, je lis, je regarde la télé, je me suis fait quelques amies, des ami(e)s. Mais ça ne suffit pas. Au moment de me coucher, bon...

— Ce n'est pas si bon que ça, hein ? Si tu rentrais à Washington ?

Comme je travaille dix-huit heures par jour. Nous ne nous verrions guère, mais au moins nous pourrions arranger un tête-à-tête de temps à autre. Ce serait mieux que cette séparation totale.

— Ce serait pire. Et puis, je n'aime pas Washington.

— Si tout se passe bien, nous ne nous quitterons plus. Et nous mènerons enfin une vie normale. À condition que je trouve un poste, car maintenant j'ai sans doute été viré. Mais Langer a le bras long.

— Je l'espère. Gordon, je n'aime pas me plaindre, mais je deviens folle.

— Je serai là dans une semaine si tout marche bien. Enfin, je ne te promets rien, mais je ne suis pas indispensable à ce point-là. Et si tout va mal, je peux laisser tomber. Je ne le ferai pas tant que l'affaire ne sera pas réglée mais j'attends avec impatience de pouvoir partir. La situation ne me plaît pas plus qu'à toi, tu sais.

— Oui, mais toi, tu es occupé, tu te rends utile. Moi pas. Je voudrais que tu sois ici pour que je puisse prendre soin de toi, en bonne petite épouse.

— Je sais. Ce ne sera plus long. Il faut que je raccroche maintenant ; le sénateur revient.

— Je t'aime.

— Je t'aime, moi aussi. À la folie. Au revoir. À très bientôt.

Langer, à peine rentré, s'arrêta, méfiant.

— Qui appeliez-vous ?

— Patricia. Elle a besoin d'entendre ma voix de temps en temps.

— Elle a des ennuis ?

— Non. Elle habite un quartier très conservateur : que des antiwesternistes acharnés ! Mais c'est son seul point commun avec eux.

— NIC doit nous appeler demain. Ils disposent de l'inventaire complet du matériel électrique vendu depuis cinq ans jusqu'à avant-hier. Aussitôt les informations mises en fiches, ils s'attellent à l'ouvrage. J'ai dit à Hadison, le patron de NIC, que j'aimerais avoir les résultats pour mon petit déjeuner.

Ce qui signifie qu'ils seront là ou qu'on entendra parler du pays, se dit Carfax.

— Dès que nous serons en possession de l'adresse, nous passerons à l'attaque. Pas d'erreur cette fois-ci. Toutes les routes seront bloquées, toutes les issues bouchées. Mais pas question d'un débarquement en fanfare. Je veux qu'il ne se doute de rien. Surprise totale ! Et je le veux vivant ! Pour qu'il passe en jugement et qu'on expose toutes ces saloperies sous les yeux du public. Quand j'en aurai fini avec lui, il n'aura plus un fidèle au monde.

— Toutes ces saloperies ? Vous pensez vraiment tout dire ? Même ce que nous avons fait ?

Surpris, Langer se détourna pour se verser un verre. Carfax examina le large dos du sénateur. Que leur arriverait-il à Patricia et à lui si l'histoire de Mifflon venait au grand jour ? Langer laisserait-il la défense révéler son rôle dans le massacre de Megistus ? C'était rien moins que probable.

— Gordon, lança Langer en se retournant, ne jouez pas les imbéciles, vous savez parfaitement que certaines révélations mineraient ma carrière. J'ai agi pour la sauvegarde de l'humanité. Je ne regrette rien. Western peut bien lancer des accusations ; il n'a aucune preuve. Moi, j'ai toutes les preuves en main.

— Si vous n'avez plus besoin de moi, j'aimerais aller me coucher, dit Carfax après avoir regardé sa montre. La nuit sera courte et la journée bien longue, au cas où NIC trouverait quelque chose.

— Ils trouveront. Bonne nuit.

Carfax prit congé et regagna sa chambre. Au lieu de rester éveillé comme il le craignait, il s'endormit aussitôt couché. Ce fut le vidéophone qui le réveilla. Il se dressa, hagard, et appuya sur un bouton. Le visage de Langer apparut sur l'écran. Les cheveux emmêlés, des cernes profonds autour des yeux ; le sénateur rayonnait cependant d'une joie diabolique.

— Habillez-vous et descendez immédiatement. Nous déjeunerons dans l'avion.

— Le nom ? L'adresse ?

— Albert Samsel. Une ferme près de Pontiac dans l'Illinois. Achetée il y a deux ans. Il vient juste d'emménager. La description correspond à celle de Dennis. C'est à lui qu'on a fait les livraisons.

— C'est presque trop facile, il est vrai que nous ne le tenons pas encore.

Chapitre XXII

SEPT passagers avaient pris place dans le bombardier à réaction : Carfax, Langer, ses deux gardes du corps, et trois hommes au visage peu amène que Carfax ne connaissait pas. Sans doute les employés d'une agence de détectives, se dit-il. Le vol ne dura qu'une heure. Sitôt atterri à Busiris, les sept hommes s'entassèrent dans une voiture qui les attendait. Elle traversa la ville et la rivière à toute vitesse, escortée par des motards, puis abandonna les six voies de l'autoroute 24 pour les douze voies de la 66. En quarante-cinq minutes, elle eut couvert les cinquante-cinq kilomètres qui séparent l'aéroport de Busiris de la ville de Pontiac.

À Pontiac, l'expédition prit la 23. Après treize kilomètres au milieu des fermes et des champs, un barrage l'arrêta au débouché d'un virage. Le chauffeur vint se garer le long d'un véhicule de patrouille. Deux hommes en sortirent pour accueillir les nouveaux venus. Ils se présentèrent : Freud Turner, marshal, Mr. Selms. À en juger par l'attitude déferente des trois mystérieux accompagnateurs, Mr. Selms était leur patron.

— Sénateur, annonça Selms, la ferme se trouve à trois kilomètres d'ici le long de cette route. Nous avons également établi un barrage de l'autre côté, à trois kilomètres. Soixante hommes dispersés dans les champs et les bois alentour encerclent la maison. Il est impossible qu'il s'échappe à pied ou en voiture.

— Très bien.

Langer jeta un coup d'œil à la file de voitures qui s'étirait en bordure de la route. Les soldats préposés au contrôle d'identité avaient fort à faire pour réduire au silence les klaxons récalcitrants. Puis le sénateur reporta les yeux sur sa montre.

— C'est l'heure, dit-il. Prévenez l'autre barrage par radio : à partir de ce moment, on ne passe plus. Je ne veux voir personne sur ces six kilomètres. Il risque d'y avoir du grabuge.

— Le temps que nous arrivions à la ferme, précisa Turner, les voitures qui ont déjà franchi l'autre barrage auront atteint celui-ci.

Sur un signe du sénateur, les soldats et le marshal s'écartèrent. La voiture de Langer contourna le véhicule de patrouille en grimpant sur la berme. Elle stoppa trois minutes plus tard. Sur la droite, en contrebas de la route, s'élevait une vieille bâtisse de deux étages qui aurait eu besoin d'un bon coup de peinture. Derrière une grange en

piteux état, on voyait un tracteur, une moissonneuse, du matériel agricole. Les enclos construits à côté de la grange étaient vides, la mauvaise herbe avait envahi les champs environnants. Carfax ne put apercevoir un seul des soixante hommes annoncés. Un camion de dépannage croisa la voiture du sénateur ; son conducteur leur jeta un regard curieux. Descendant du véhicule qui suivait, Turner lança :

— C'était le dernier. On peut y aller.

Au cours du voyage en avion, le sénateur et les autorités locales avaient mis au point, par radio, un plan d'attaque.

— Alors, allons-y, dit Langer qui ne bougea pas d'un pouce.

Turner, un porte-voix à la main, s'avança vers la ferme. Sous les doux rayons du soleil matinal, une légère brise agitait les herbes des champs. Un corbeau passa au-dessus de la tête du policier en croassant. Le paysage respirait le calme et la sérénité. La présence des hommes gâchait la belle harmonie de la nature.

Bien que les volets aient été ouverts, on ne distinguait aucune silhouette à l'intérieur de la maison.

D'après les rapports reçus dans l'avion, on avait vu « Albert Samsel » à Pontiac, pour la dernière fois, quinze jours auparavant, dans un supermarché où il avait acheté de la nourriture pour un mois. Le gérant et les employés avaient eu du mal à l'identifier : « Samsel » portait une moustache alors que Dennis, sur les photos, était glabre. En outre, il n'était venu que deux fois au magasin. Mais on se souvenait de lui car, chaque fois, il avait payé ses achats en liquide, une pratique extrêmement rare.

Carfax se demanda pourquoi Western n'avait pas utilisé un chèque ou une fausse carte de crédit. Il est pourtant facile d'en fabriquer. Avec un compte en banque régulièrement approvisionné, personne ne l'aurait remarqué. Il devait bien savoir, pourtant, que des grosses dépenses en liquide attireraient l'attention sur lui.

Et Patricia qui se trouvait maintenant à soixante kilomètres seulement de son pire ennemi ! Heureusement, ce dernier ignorait tout de sa présence. L'aurait-il appris, il était, de toute façon, contraint de renoncer à sa vengeance : la mort de Patricia déclencherait une enquête et il risquerait de voir sa cachette découverte.

Mais Patricia serait terrorisée quand elle saurait que Western avait habité si près d'elle !

Turner s'arrêta au début du chemin de terre qui menait à la maison. Selms et ses hommes l'imitèrent, tirant un sifflet de sa poche, le marshal lança un appel strident. D'autres sifflets lui répondirent, dans les bois, de l'autre côté de la route, d'une rangée d'arbres qui bordait le champ derrière la grange. Des silhouettes surgirent de l'ombre des arbres et s'élancèrent au pas de course.

Après avoir rangé son sifflet, Turner traversa la pelouse mal

entretenu et se posta au pied du perron, tandis que Selms et ses hommes s'éparpillèrent autour de la maison. Le chef des détectives, longeant le porche, s'accroupit à une fenêtre de côté ; ses adjoints armés de mitraillettes prirent position de l'autre côté. Si Western avait la fantaisie de filer par la porte de derrière, il ne rencontrerait personne sur son chemin, mais les balles lui auraient scié les jambes avant qu'il soit parvenu à la grange. Haussant le porte-voix à sa bouche, Turner hurla :

— Ray Dennis, au nom de la loi, je vous arrête. Sortez immédiatement, les mains jointes derrière la nuque. Sinon nous viendrons vous chercher comme la loi nous y autorise.

Les hommes qui se tenaient de l'autre côté de la route se scindèrent en deux groupes. Le premier, pénétrant dans la cour de la ferme, rejoignit soit Turner soit les adjoints de Selms. Le second s'enfonça dans le fossé parallèle à la chaussée. Les hommes étaient prêts à plonger au premier coup de feu parti de la maison. Ceux qui étaient cachés auparavant à la limite du champ, derrière la grange, avaient maintenant parcouru la moitié de la distance qui les séparait de la ferme. De tous côtés, les canons des fusils et des mitraillettes scintillaient au soleil.

Carfax compta lentement jusqu'à dix. Turner fit un signe à deux de ses adjoints. Des bombes lacrymogènes furent lancées en direction des deux fenêtres placées de chaque côté de la porte d'entrée. Les carreaux se brisèrent avec fracas, un nuage de fumée filtra par les ouvertures aux bords déchiquetés.

Sur un autre signe, quatre nouvelles bombes partirent au moment où le groupe qui avançait derrière la maison atteignit la grange. Après l'avoir fouillée, les hommes se tassèrent derrière le tracteur et la moissonneuse. Des grenades jaillirent de ces abris improvisés.

— Et s'il avait un masque à gaz ? fit Langer. Il appela Turner par le talkie-walkie qui ceignait son poignet. Sitôt le message reçu, des hommes, le visage dissimulé par des masques, se jetèrent sur les portes avant et arrière de la maison et les enfoncèrent à coups de hache. Puis ils disparurent à l'intérieur. Quelques minutes passèrent. L'un des assaillants s'encadra soudain dans la porte, traversa un épais nuage de fumée et, arrachant son masque, il vint murmurer à l'oreille de Turner. Ce dernier appela Langer de la main. Le sénateur obéit à son geste. Carfax le suivit.

— Que se passe-t-il ? demanda Langer au marshal. Mes hommes ont trouvé Dennis. Mort. Depuis au moins une semaine. D'après Geoffroy, il a été électrocuté.

Langer bouillait d'impatience. Il dut cependant attendre que les gaz se soient un peu dissipés. On brisa les autres fenêtres pour activer la circulation de l'air. Au bout de cinq minutes, le sénateur et l'ex-

détective purent enfin entrer. Mais il restait tant de fumée au rez-de-chaussée qu'ils se mirent à tousser et à pleurer. À l'étage supérieur, où les effets des gaz se faisaient moins sentir, ils découvriraient un corps recroquevillé près d'un MEDIUM inachevé. La puanteur était si forte qu'ils furent obligés d'emprunter des masques à gaz.

Le cadavre était couché sur le côté. En dépit de l'altération des traits et de leur couleur noirâtre, ils reconnurent Dennis sans hésiter.

Des mouches mortes jonchaient le visage du mort et les alentours du corps. Du doigt, Turner montra l'intérieur dénudé de MEDIUM et l'empreinte, plus noire que celle de la corruption, qui barrait la main gonflée par la putréfaction. Carfax comprit : Western était mort en touchant au gros transformateur. La création avait tué le créateur.

Un autre Frankenstein victime de sa créature, conclut Carfax.

Il examina l'interrupteur. Il était resté en position marche et l'appareil était encore branché. Il le débrancha et, d'un geste, recommanda aux autres de ne pas s'approcher. Revenu sur le palier, avec le sénateur et le marshal, il enleva son masque. Même la porte fermée, l'odeur lui tordait l'estomac.

— Il ne sera pas difficile de reconstituer l'appareil, dit-il à Langer. Western mort, il reste son héritage. Que comptez-vous en faire ?

— Son héritage ? Ah oui, vous pensez, à votre cousine. En cas de mariage avec elle, vous partageriez les bénéfices, n'est-ce pas ?

— Bien entendu. Mais je songeais surtout à l'emploi futur de MEDIUM. Si, je devrais dire : quand Patricia en aura l'entière responsabilité, je ferai en sorte que l'on utilise cet appareil dans des conditions bien précises. Plus question de communiquer avec les *sems* sauf pour des recherches historiques et scientifiques. Et sous surveillance particulière.

— Vous oubliez, me semble-t-il, que MEDIUM peut fournir de l'énergie à bon marché. Le public, lui, s'en souviendra.

— Je ne l'oublie pas. Mais je maintiens qu'il faut avant tout étudier longuement et soigneusement ses effets. Nous ne savons toujours pas si l'utilisation répétée de MEDIUM n'affaiblit pas la résistance du « mur » qui nous sépare de *l'embu*.

— Je suis d'accord avec vous. En attendant, je réquisitionne cet appareil, les documents qui le concernent et tout ce qui se trouve dans cette maison, au nom du gouvernement des États-Unis.

— Espérons qu'il ne se passera rien tant que la maison restera sous scellés. Un incendie ruinerait tous nos efforts.

— Vous n'êtes pas d'une nature optimiste, fit remarquer Langer en riant.

— Un tel incendie ne ferait que retarder une issue inéluctable. On a construit MEDIUM, on le reconstruira.

— Vous me croyez donc dépourvu de tout sens moral ?

Carfax ne répondit pas.

Selms prit le sénateur à part. Des hommes en civil que Carfax n'avaient encore jamais vus mais qui paraissaient obéir au chef des détectives envahirent la pièce à ce moment. Ils apportaient tout un matériel : caméras, magnétophones, nécessaire pour les empreintes digitales, etc. Carfax suivit le sénateur à l'extérieur de la maison. Trente voitures au moins stationnaient sur la route, et d'autres avaient envahi le chemin et la cour de la ferme.

— Sitôt les recherches terminées, expliqua le sénateur, le corps de Western s'envolera pour Washington. Puis une équipe de Selms emportera MEDIUM et tout ce qui s'y rapporte. Ensuite, ce sera à la justice de décider. Vous pensez à MEDIUM ?

— Oui. Langer tendit la main à Carfax.

— Vous pouvez rentrer chez vous maintenant. Votre aide m'aura été précieuse.

— Je suis vire ?

— Démobilisé, avec les honneurs de la guerre. Vous toucherez un mois de prime.

— Vous n'êtes pas du genre pingre. En cas d'enquête, je peux compter sur vous ?

— Vous voulez dire : à propos de Bonanza Circus. Bien entendu. Je n'abandonne jamais mes hommes, lorsqu'ils ne travaillent plus pour moi. En fait, vous ne serez plus mon employé, mais je continuerai de couvrir vos dépenses pendant l'enquête, qui risque de durer.

Ce qui fera encore de moi votre employé, se dit Carfax.

À cet instant, Selms s'approcha du sénateur. Il portait quatre grosses boîtes de carton d'où s'échappaient des feuilles de papier. Curieux d'entendre son rapport, l'ex-détective décida de retarder un peu son départ.

— Les notes de Dennis, annonça Selms, et des plans sur microfilms. J'ai lu les premières pages que j'ai ramassées. J'espère que cela ne vous dérange pas ?

— Comme c'est vous qui les étudierez par la suite, ça n'a aucune importance. Mais personne d'autre que vous ne doit en avoir connaissance, à moins d'un ordre exprès de ma part.

— Il avait des idées de dingue, ce type. Par exemple, il songeait à développer des recherches sur la possibilité de développer un individu à partir de cellules prélevées sur son propre corps. Il envisageait également de fabriquer des corps humains artificiels. Vous vous rendez compte. Dingue...

— Pas tant que...

Langer s'interrompt en découvrant Carfax.

— Au revoir, Gordon, lui dit-il, et bonne chance. Il lui serra de nouveau la main.

— Nous nous reverrons, j'en suis sûr.

— Moi aussi.

Carfax ajouta mentalement : À l'occasion du procès intenté par Gordon et Patricia Carfax au peuple américain, au sujet de la propriété de MEDIUM.

Il s'était déjà bien éloigné lorsqu'il se rappela qu'il n'avait pas de voiture. Furieux d'avoir été éconduit si ouvertement, il ne voulait plus rien demander au sénateur. Il se résigna à faire du stop.

Un camion ralentit en passant devant la ferme. Carfax en profita. Le conducteur, un jeune fermier, était intrigué par la foule.

Secret d'État, lui expliqua son passager. Impossible d'en dire plus. Il apprendrait tout par les journaux du lendemain.

L'ex-détective se fit arrêter au centre de Pontiac et il gagna à pied la gare des cars. Avant d'embarquer, il appela Patricia afin de la mettre au courant des derniers événements. La jeune femme manifesta une joie enfantine. Gordon la laissa babiller pendant cinq minutes avant de doucher son enthousiasme.

— Il faudra peut-être un an pour établir tes droits. Si nous y parvenons, ce qui n'est pas sûr.

— Comment ? hurla Patricia. Merde alors ! C'est moi l'héritière légale ! Pourquoi ?...

— Pat, calme-toi, je t'en prie. Les choses sont ainsi. Tu dois t'armer de patience, tout finira par s'arranger. En attendant, il est inutile de s'énerver. Tu viens me prendre à l'arrêt du car, dans une heure ? J'aimerais que tu me prépares un grand verre pour mon arrivée, j'ai besoin de calme, de repos, et d'amour.

Il y eut un silence.

— Je serai là.

Patricia coupa la communication.

Carfax poussa un profond soupir. Il n'était pas d'humeur à rapporter une crise de nerfs ou une scène de ménage. Il comprenait l'irritation de Patricia et il s'en étonnait en même temps : la jeune femme aurait dû savoir que la révolte ne mènerait nulle part. Au cours du trajet, il réfléchit aux remarques étonnées de Selms. Langer s'était bien gardé de le renseigner, preuve qu'il avait compris le sens des recherches de Western. Les deux processus envisagés visaient à fournir des corps aux *sembs*.

Le premier n'était autre que le clonage. Les revues scientifiques en parlaient régulièrement. En se fondant sur le fait que chaque cellule d'un organisme renferme la Structure intégrale de l'organisme entier, on avait obtenu, à partir de cellules prélevées sur des lapins de petits rongeurs tous identiques et de la taille de nouveau-nés. L'expérience n'avait pas encore été tentée sur des cellules humaines, mais ce n'était qu'une question d'argent, d'argent et de temps. Or les *sembs* avaient

l'éternité pour eux. Grâce à des cellules humaines conservées par un procédé cryogénique, on serait capable de produire à volonté des corps humains parfaitement constitués.

L'emploi du clonage au profit des *sembs* soulevait cependant bon nombre de difficultés. Le système nerveux d'un bébé n'étant pas encore achevé, comment le *semb* supporterait-il ce retour à l'état infantile ? Un adulte accepterait-il d'être nourri, lavé, langé ? Emprisonner un esprit formé dans un corps informe, c'était le faire courir tout droit à la névrose sinon à la psychose.

D'un autre côté, il était impossible de laisser le corps né du clonage se développer jusqu'à maturité car le cerveau et la personnalité se développent en même temps. La possession deviendrait alors un viol psychique, un acte criminel comme celui perpétré par Western sur Dennis.

En outre, le bébé obtenu par clonage devrait bénéficier des mêmes droits que tout citoyen ; son propre *semb* également.

Western, dans ses projets, avait-il songé à ces obstacles physiologiques, psychologiques, juridiques et éthiques ?

Le second procédé, la création d'un corps à partir de cellules produit en laboratoire, suscitait moins d'objection. Au *semb* adulte, un corps d'adulte, au *semb* enfant, un corps d'enfant.

Que ferait-on pour les débiles, les malades incurables les criminels irrécupérables ? La débilité, on le sait, est une maladie causée par une lésion du cerveau ou une aberration chromosomique. Logé dans un nouvel organisme, un organisme sain, le débile guérirait-il ? Seules des expériences permettraient de vérifier cette hypothèse.

Enfin, où logerait-on les ressuscités sur cette terre déjà surpeuplée ? Western avait dû se pencher sur ce problème. Entendait-il garder ses recherches secrètes ? Ne fabriquer qu'un petit nombre de corps pour une élite qui se ramenait à lui-même et à sa bande. Pendant que la fabrication des corps en était encore au stade expérimental, ils enlevaient des gens et les dépossédaient de leur corps ; lorsqu'elle serait enfin devenue courante, ils n'auraient qu'à abandonner cette méthode aussi dangereuse qu'illégale.

En attendant cet heureux temps, Western brandissait l'immortalité comme une carotte sous les nez des hommes politiques et des milliardaires. Il vendait, en toute légalité, une assurance immortalité.

Un siècle encore, et il aurait réalisé un vieux rêve de la science-fiction : il serait devenu le maître occulte de la planète, le maître du monde. Enrichi peu à peu par l'exploitation de MEDIUM, il se serait emparé des grandes industries, puis il aurait tenu dans sa main les chefs d'État du monde entier. On n' imagine pas un homme politique refusant l'immortalité. Si par hasard l'un avait le courage de dire non, on s'en débarrasserait, un suppôt de Western prenait sa place et le

tour était joué. Le temps n'était plus un obstacle, il l'avait aboli.

Ou plutôt, il l'aurait aboli. Un simple moment d'inattention avait ruiné ces mirifiques projets. L'électricité ignore les classes sociales comme les différences de fortune ; elle circule selon la loi de la moindre résistance.

Western disparu, son empreinte restait imprimée dans l'esprit des hommes. La face du monde avait changé avec la découverte de MEDIUM. Il est vrai qu'elle change sans cesse et que le monde perdure en dépit de ses avatars...

Patricia avait tenu parole : elle attendait Gordon à l'arrivée du car. Elle lui décocha un sourire rayonnant. Jamais la jeune femme ne lui avait paru plus belle.

Chapitre XXIII

PENDANT tout le trajet, Patricia ne cessa de le harceler de questions ; elle ne lui laissait même pas le temps de finir une réponse. Gordon finit par s'en irriter. Il lui en fit la remarque. Elle promit, avec un rire léger, de modérer sa curiosité, qu'il devait bien comprendre.

— Je la comprends, dit Gordon, mais surveille donc la route. Ce serait stupide de mourir maintenant dans un accident de voiture !

— Je suis si excitée ! Tu préfères prendre le volant ?

— Non, je préfère que tu te calmes. Nous aurons tout le temps nécessaire pour savourer le dénouement de cette affaire.

Cinq minutes plus tard, ils se garaient devant chez eux. Gordon sortit sa valise tandis que Patricia fouillait dans son sac à la recherche de ses clés.

— Je suis si nerveuse ! Tout m'échappe des mains. Ah ! Les voilà !

Sitôt la valise déposée au pied de l'escalier, l'ex-détective se dirigea vers le bar qui occupait un coin du salon. Cinq bouteilles trônaient sur le meuble, en compagnie d'un seau à glace et de deux verres : bourbon, scotch, vodka, gin, Lowenbrau brune.

— Tu comptais donner une réception ? demanda Gordon.

Il déposa un cube de glace dans l'un des deux verres et le noya dans quinze centilitres de Weller's Spécial Reserve.

Se retournant, il vit Patricia debout au milieu de la pièce, qui l'observait.

— Voyons, je plaisantais. Tu n'as invité personne, j'espère ?

— Mais non. Elle s'assit et sortit un paquet de cigarettes de son sac. J'ai seulement fait l'inventaire de notre bar. Rassure-toi, nous passerons la soirée en tête à tête. Pour te dire la vérité, je pensais que tu te jetterais sur moi d'abord et non sur le whisky.

— À toi de choisir, répondit-il en riant. Ou l'histoire ou l'amour.

— L'histoire ! L'histoire ! Elle tira voluptueusement sur sa cigarette et rejeta la fumée. Chéri, tu me prépares un verre ?

Gordon versa six centilitres de bourbon dans le second verre et le lui apporta. En se penchant pour le lui donner, il l'embrassa sur la bouche. Elle répondit à son baiser avec la même avidité qu'à l'arrêt de l'autobus. Tant que le contact dura il eut envie de remettre les explications à plus tard. Lorsque leurs lèvres se séparèrent, il retrouva l'usage de sa raison. Il connaissait la curiosité de Patricia. Tant qu'il ne l'aurait pas satisfaite, cette curiosité, la jeune femme n'aurait qu'un

seul sujet en tête. Et Gordon ne voulait pas qu'elle pense à Western pendant qu'il lui ferait l'amour.

Il s'assit donc à ses côtés, huma le bouquet de l'alcool, en fit rouler une gorgée sur sa langue.

— Aaah ! susurra-t-il avec satisfaction, et il engloutit le tiers de son verre. Commençons par le commencement.

— Quelle horrible expérience ! s'exclama Patricia quand Gordon eut terminé. Lorsque je songe à ce cadavre en décomposition, je ne peux m'empêcher d'avoir pitié de Western. C'était pourtant le dernier des salauds.

— L'odeur était pire encore que la vue. Il est vrai que de son vivant, c'était déjà une charogne.

— Enfin, nous en voilà définitivement débarrassés. Je bois à Western, où qu'il se trouve.

— Et moi, je forme le vœu qu'il y reste.

Gordon leva son verre et le vida d'un seul coup. L'alcool lui brûla la gorge. Il s'étrangla. Essuyant les larmes qui lui étaient montées aux yeux.

— Viens, dit-il, je ne peux plus attendre.

— Moi non plus. Allons fêter notre victoire.

Elle se leva. Gordon la prit par la main et l'entraîna vers l'escalier.

— Que de passion ! (Tels furent les premiers mots de Gordon). C'est la première fois que tu me griffes le dos. Sur le moment, cela ne m'a pas gêné, mais maintenant je souffre comme un damné.

Il sortit du lit et vint se planter de trois quarts devant la glace.

— Tu pourrais réparer les dégâts que tu as causés ! lança-t-il à Patricia en gagnant la salle de bains.

Tandis qu'il cherchait du sparadrap et l'alcool à 90°, la jeune femme vint le rejoindre, la cigarette aux lèvres. Elle paraissait plongée dans ses pensées. Néanmoins, elle nettoya les plaies de Gordon. Puis, quand elle eut fini, elle colla son corps nu contre le sien.

— Je ne suis pas encore complètement satisfaite, murmura-t-elle d'une voix rauque de sensualité.

— Chat échaudé craint l'eau froide.

— Comment ?

— Rien. Tu m'as peut-être dégoûté à jamais des plaisirs du sexe.

Gordon se rhabilla aussitôt et descendit au salon, suivi par Patricia qui avait enfilé une robe de chambre. La jeune femme reprit sa place sur le canapé.

— Voudrais-tu me faire un café ? demanda l'ex-détective. J'ai besoin d'un bon remontant.

— Tout de suite. Soluble ou frais ?

— Frais. Un sandwich m'aiderait à patienter jusqu'au dîner.

La jeune femme qui se dirigeait déjà vers la cuisine s'arrêta

brusquement et se retourna.

— J'espérais bien que tu m'emmènerais dîner quelque part. Je n'ai guère envie de faire la cuisine ce soir.

— Moi qui croyais que tu voulais te consacrer à ton petit mari chéri ! Je n'ai pas envie de sortir.

— Ce soir seulement, implora-t-elle.

— J'en ai assez de manger au restaurant.

— Et moi, j'en ai assez de faire la cuisine.

— C'est bon, chérie, nous sortons. Mais ce soir seulement. Dès demain, tu me mitonnes mes petits plats préférés.

Ils n'étaient réunis que depuis quelques heures, et voilà que déjà ils se disputaient ! Pourtant, Patricia ne manifestait pas des exigences extravagantes. Et lui non plus !

Il entendit la jeune femme remplir la cafetière électrique. Le couvercle de la boîte à café tomba sur le sol. Patricia poussa un juron. La succession de ces bruits familiers amena un sourire béat sur les lèvres de Gordon. Il s'enfonça dans un fauteuil. Finis les coups de griffe ! décida-t-il. Finis également, les disputes, les heurts, les petites vexations ! Ils ne pouvaient demeurer loin l'un de l'autre très longtemps. C'était bien la preuve qu'ils s'aimaient. Ils avaient appris à se connaître et à s'apprécier. Rien ne s'opposait plus à leur mariage.

Et si je lui posais la question immédiatement, se dit Carfax. Mais attention ! Pas d'étreinte passionnée ! Le simple contact de ses vêtements suffisait à l'irriter. Le monstre ! L'adorable monstre !

Pat entra dans le salon, portant une tasse fumante qu'elle vint poser devant lui, puis elle resta debout dans l'expectative.

— Qu'y a-t-il ?

— Pardon ?

— On croirait que tu attends quelque chose.

— Oh, ce n'est rien. Je repensais à Western. Je ne m'habitue pas à l'idée de sa disparition.

Sur ce, elle repartit dans la cuisine. Gordon faillit la rappeler, mais il se ravisa et porta sa tasse à ses lèvres. Après tout, la demande en mariage pouvait encore attendre. Il repoussait de nouveau l'épreuve cruciale. Peur inconsciente ? Signe d'indifférence ? Craignait-il que Patricia connaisse un sort tragique, comme ses deux premières épouses ? Jamais deux sans trois, dit-on. Superstition que tout cela ! La fatalité n'existe pas. Au moment où il avalait son café, il entendit s'ouvrir la porte du réfrigérateur. Le breuvage brûlant lui parut délicieux. De la cuisine, lui parvenait maintenant un bruit caractéristique : on croquait quelque chose. Il prêta l'oreille et soudain, la main qui tenait la tasse se mit à trembler violemment. Un peu de liquide lui coula sur les doigts. Il reposa maladroitement le café.

— Pat, que fais-tu ?

— J'avais un peu faim. Pourquoi ?

Le cœur de Gordon battait à se rompre et il avait l'impression qu'une grosse caisse résonnait dans sa tête. Il se leva lentement, traversa la pièce à pas comptés et glissa un œil par la porte de la cuisine qui était restée entrouverte.

Debout à côté du buffet, Patricia, une tasse de café à côté d'elle, grignotait paisiblement une branche de céleri. Gordon avança avec précaution.

— Que se passe-t-il ? demanda la jeune femme. Tu es pâle comme un linge. Gordon s'arrêta sur le pas de la porte. Le liquide que contenait la tasse avait une belle couleur marron clair. Auprès d'elle, sur le buffet, il y avait un carton de lait et un sucrier.

— Tu... Ton... Gordon reprit son avance.

— Mais que se passe-t-il donc ?

Pat se recroquevilla sur elle-même et jeta un regard désespéré autour d'elle.

Gordon se lança sur la jeune femme en hurlant. Elle poussa un cri, s'empara de la tasse pleine et lui envoya le contenu à la figure. Il se mit à gémir. Il eut juste le temps de se rendre compte qu'il ne voyait plus avant de sombrer dans l'inconscience.

Chapitre XXIV

IL revint à lui dans le salon. Il avait le visage en feu, la tête bourdonnante. Il était ligoté sur une chaise, des pieds jusqu'à la tête ; une corde particulière maintenait étroitement ses chevilles. Des liens supplémentaires entouraient sa poitrine et sa taille. La chaise venait de la salle à manger. On avait tiré les rideaux et allumé l'électricité. Il était seul.

Avec sa seule oreille valide, il parvint à entendre les bruits de l'étage : « on » s'échinait à traîner quelque chose de lourd sur le plancher. « On » : Patricia ! Et il ne pouvait rien faire, rien, sinon attendre son bon plaisir.

Au bout de deux ou trois minutes, une masse rebondit sur les marches. Patricia apparut dans son champ visuel, vêtue d'un ensemble pantalon, le dos tourné vers lui, elle était courbée en avant et tirait quelque chose. Une seconde plus tard, il vit qu'il s'agissait d'un cube en carton qui devait avoir approximativement deux mètres d'arête. Sans prêter attention à lui, elle traîna la boîte à travers la pièce jusque sous la fenêtre à la française qui donnait sur la véranda.

— Voilà l'inconvénient d'être une femme, dit-elle en se redressant, la respiration haletante. On n'a pas de muscles. Mais ces inconvénients ont leur compensation.

Gordon qui s'était préparé à tout fut cependant surpris par sa prononciation : Elle avait parlé avec l'accent snob de la Nouvelle-Angleterre. Un effet artificiel. Dans la suite, elle reprit un ton traînant plus populaire. Le débit différerait de celui de la véritable Patricia. Il aurait remarqué la différence plus tôt s'il y avait prêté attention.

Patricia disparut de nouveau dans la cuisine pour revenir armée d'un couteau à découper. L'estomac de Gordon se noua à cette vue. Il se trompait, elle avait besoin d'un couteau pour ouvrir la boîte. Pour le moment au moins !

Elle découpa le carton aux quatre angles et rabattit chaque côté, puis posant le pied sur le cube de métal qu'il contenait, elle le fit glisser hors de la boîte. Lorsqu'elle repartit dans la cuisine, il vit que le cube portait une étiquette de contrôle.

Elle rentra dans son champ visuel en poussant une table roulante. À grand renfort de halètements et de jurons, elle hissa le cube métallique sur la table, puis elle déroula un long fil électrique, qui ne lui parut pas assez long puisqu'elle retourna chercher une rallonge

dans la cuisine. Et elle la brancha.

Passant derrière l'appareil pour une vérification quelconque, elle surprit son regard.

— Le vieux tonton Rufton, dit-elle en souriant, avait conçu une commande de transfert automatique ; les deux fils doivent être reliés au terminal. Ce n'est qu'un prototype fabriqué à la main mais il marche.

Revenue devant l'appareil, elle procéda à un réglage et tripota des boutons : l'écran s'illumina une minute. Elle l'éteignit aussitôt.

— Voilà. Tout marche comme sur des roulettes. Sauf pour toi, mais cela n'a pas d'importance.

Carfax ne répondit pas et se contenta de la regarder s'asseoir sur le divan en face de lui et allumer une cigarette.

— Alors, comment as-tu compris ?

— Pat... Pat.

Sa voix s'étranglait et il sentit des larmes rouler sur ses joues. Elle (impossible de penser « il ») lui jeta un regard froid et attendit qu'il se soit calmé.

— Des termes n'ont jamais fait de mal à personne. Elles ne te feront pas de bien non plus à la longue. Alors, comment as-tu compris ?

— Pat a... avait horreur du céleri. Et du café au lait sucré. Quand je t'ai vu boire du café au lait sucré après t'avoir entendu croquer du céleri, j'ai compris que tu n'étais pas elle.

— C'est pour la même raison, fit-elle en haussant les épaules, que j'avais l'air d'attendre en servant ton café : je ne savais pas comment tu le prenais. Pour toi, j'avais une excuse toute prête, un oubli momentané, mais comme je ne savais pas non plus comment elle le prenait, elle, je suis allé boire à la cuisine. Je me suis trahi quand même, j'adore le céleri à tel point qu'il me semble impossible que quelqu'un ne l'aime pas. Les plans les mieux conçus ont toujours une faille. Mais j'ai rétabli la situation, il me faut seulement revoir mes projets.

— Avec quoi m'as-tu frappé ?

— Un marteau que je tenais par précaution près de moi sur le buffet. D'abord, j'ai eu peur de t'avoir tué. J'aurais eu un mal de chien à expliquer cette mort subite. J'en ai assez de fuir. Mais fort heureusement pour nous deux, je n'ai pas une forte poigne et toi, tu as le crâne solide et le cerveau aussi.

— On ne le dirait pas. J'ai envie de vomir.

— Je t'ai examiné. Une simple bosse, à mon avis en tout cas. Tu survivras au choc. Enfin, ton corps survivra.

Tout en sachant que la partie était définitivement perdue, Carfax désirait reculer le plus longtemps possible le moment inévitable. Pour

cela, il fallait continuer de la faire parler.

— Comment as-tu découvert cette retraite ?

— Facilement. J'ai toujours mon organisation. Grâce à elle, je savais à chaque instant où vous vous trouviez toi, Patricia et Langer. C'est pour cette raison que je me suis rendu à Pontiac ; j'ai deux douzaines de planques comme celle-là. J'étais sûr que vous retrouveriez ma trace si je commandais du nouveau matériel. J'ai donc imaginé cette électrocution accidentelle, mais auparavant j'avais construit ce MEDIUM en réduction selon les plans de ton oncle, ce vieil imbécile de Rufton. Comme savant, c'était un génie, mais comme homme, un véritable idiot. Il croyait que je le laisserais en vie.

— Je n'en suis pas sûr. À mon avis il a marché dans la combine dans l'espoir de s'échapper.

— Regarde où ça l'a mené : dans sa colonie.

— La colonie originale.

— Oui. La place du *semb* attiré par MEDIUM n'est pas occupée par un autre *semb* elle semble attendre l'original et rejette les autres pour une raison que j'ignore. Je vais chercher du café.

Tous les feux de l'enfer n'auraient pu amener Carfax, qui mourait de soif, à demander à boire. Les feux de l'enfer ? C'est bien ce qui l'attendait !

Elle revint portant un café et un verre d'eau. Voyant l'air surpris de Carfax :

— Il faut que je te garde en vie, dit-elle. Bois et ne va pas jouer les héros et me cracher à la figure.

Elle maintint le verre devant ses lèvres et l'aida à boire. L'eau parut délicieuse au prisonnier qui sentit l'espoir renaître. Espoir ridicule, mais en ce monde, rien n'est jamais joué. Alors que dans l'autre... on tourbillonne selon un mouvement imperturbable, en orbite autour d'autres entités désespérées. Ce que ressent un être décorporé, une créature faite d'énergie pure, il le saurait bientôt... À moins que...

En admettant qu'il parvienne à se débarrasser de ses liens, que pourrait-il faire ? Il se sentait d'une extrême faiblesse, le moindre mouvement lui ébranlait la tête, des fourmis rouges lui dévoraient le visage. Elle se rassit sur le canapé.

— Comment as-tu eu Patricia ?

Elle rit.

— En jouant les cambrioleurs. Une nuit, je suis passé par-derrrière, j'ai découpé un carreau de la porte avec un diamant, déverrouillé la porte, découpé un autre carreau de la fenêtre à la française, enlevé la chaîne de sécurité et j'étais à l'intérieur. Ta cousine dormait à l'étage ; d'après l'odeur, elle avait bu pas mal de whisky. Je lui ai injecté de la morphine en quantité suffisante pour qu'elle continue de dormir, je

l'ai ligotée et j'ai branché cette petite merveille, la dernière invention de ton oncle, un mini-MEDIUM portatif presque entièrement transistorisé. Quand elle s'est réveillée, je l'ai violée. Sinon, c'aurait été gâcher une belle marchandise. Et puis, je lui devais bien ça depuis qu'elle m'avait repoussé à Los Angeles. Je reconnais que j'ai eu peur de me mettre moi-même enceinte, mais je me suis rassuré en me disant qu'elle prenait sans doute la pilule.

— Espèce d'infâme salaud.

— Je mérite mieux que ça. Puis j'ai branché MEDIUM et hop, le tour était joué ! Un coup risqué. Je ne parle pas de l'échange mais de la suite : une fois dans son corps à elle, serais-je capable de m'occuper d'elle qui se trouverait à ce moment-là dans le corps de Dennis ? Pendant que je me trouvais encore dans le corps de ce dernier, je m'attachai les chevilles au lit avec une grosse corde et je fixai ma main gauche contre ma jambe gauche avec de l'adhésif. Un sacré boulot, mais j'étais sacrément motivé comme on dit aujourd'hui.

» Ta cousine était assise sur une chaise à côté de moi, je ne suis pas sûr qu'elle ait compris ce qui lui arrivait, je l'avais droguée pour qu'elle ne se débâte pas. Mais je ne lui avais donné qu'une dose raisonnable ; il ne fallait pas que je me retrouve dans un corps privé de réaction car je devais empêcher Dennis – elle – de se libérer. Restait le problème de la coordination, à ses débuts, *le semb* éprouve toujours quelques difficultés à cet égard, mais tu me suis, n'est-ce pas ?

— Je l'ai déduit du rapport sur la conduite de Mifflon pendant sa première semaine à Megistus. À ce propos, qui occupait son corps ?

— Tu voudrais que je continue de parler, hein ! Tout pour me retarder. Eh bien, tant mieux, j'aime qu'on m'écoute. Je devais dénicher un *semb* capable de piloter un biréacteur, car il était notoire que Mifflon refusait de laisser piloter à sa place. Je voulais éviter tout changement dans ses habitudes. J'ai donc choisi un général de l'armée de l'air, Travers. Mort il y a cinq ans dans un accident de voiture. Tu t'en souviens peut-être ? Après l'avoir localisé je lui ai expliqué la situation. Il a d'abord argué le problème moral, mais il a fini par céder comme tous les autres. Comment as-tu découvert l'échange de Mifflon ?

— Jamais tu ne le devineras.

— Admirable. Le parfait gentleman jusqu'au bout. Tu ne veux pas moucher Mrs. Webster. Ne prends pas cet air scandalisé ! C'est elle et elle seule qui a pu t'informer puisqu'elle était l'unique confidente de Mifflon. Ce dernier ne m'a rien dit mais il était facile de deviner. Je n'ai pas eu à l'effacer, elle, comme on dit aujourd'hui. Elle ne constituait pas un danger : personne ne prend au sérieux une vieille voyante folle ; mais je l'ai fait surveiller, écouter pour être plus précis,

en plaçant un micro dans son appartement.

» J'en reviens à ta cousine. L'échange effectué, je me retrouvais à demi drogué, la tête tourbillonnante et victime d'un manque de coordination motrice. Mais ta cousine également. Elle manquait de pratique, moi pas. Les casques installés, et tout le bataclan, je déclenchai le transfert automatique ; tout était programmé, les coordonnées déterminées à l'avance, l'opération s'effectuait sans contrôle manuel. J'ai hésité un moment. C'était la première fois que j'utilisais le système automatique. L'attaque de Megistus m'avait empêché de le tester. Si Rufton avait commis une erreur, un *semb* particulièrement puissant pouvait en profiter.

— C'est possible ?

— Ça s'est déjà produit une fois. Le *semb* particulièrement puissant c'est moi. Mais tu devrais le savoir. Western et Rufton se livrait à des expériences sur deux prototypes. Non, c'est vrai, tu ignores tout cela. L'un était installé chez ton oncle et l'autre chez Western. Western cherchait certainement à s'approprier l'invention de l'oncle. C'est lui qui a dû insister pour qu'on construise un second appareil. Enfin, je le suppose. En tout cas, j'ai été contacté par l'intermédiaire de l'appareil de Western. Un accident, ils ne me cherchaient pas, ils procédaient à l'aveuglette. Mais la voie était ouverte : je me suis précipité.

— Comment savais-tu que la voie était ouverte ?

— Je le savais, c'est tout. Ni l'anglais ni aucune langue au monde ne pourrait décrire les impressions du *semb*. Tu n'éprouves plus aucune sensation interne ou externe, tu n'as plus le sens du temps. Heureusement, ce serait supportable. Comment existe-t-on alors ? Je n'en sais rien. On existe, c'est tout. Les membres de la colonie communiquent entre eux, mais comme les colonies sont indépendantes, tu es condamné à ne connaître que quatre-vingts personnes. Ou plutôt tu l'étais avant l'invention de MEDIUM. Comment communiquons-nous ? Nous « entendons » des mots, nous parlons par un procédé qui m'est incompréhensible : télépathie ou transmission modulée d'énergie. Enfin... je ne réussissais qu'à comprendre que trois membres de la colonie. Une femme qui parlait anglais, une Boer morte quelques secondes après moi.

— Quand cela ?

— Le 7 janvier 1872. Tu aimerais connaître mon identité ? Je te la révélerai en temps utile mais je veux garder le meilleur pour la fin. Il y avait également un prêtre français qui parlait couramment l'anglais. Je n'avais rien de commun avec ces deux-là. C'était pis encore avec le troisième anglophone : un aristocrate anglais aussi prétentieux que stupide. Un vétéran de la guerre de Crimée. Les autres bredouillaient je ne sais quelle langue, du chinois, ou n'étaient que des

bébés. C'était ça le pire, je crois, les vagissements des bébés. Mais j'ai vite appris à ne plus les entendre.

— Voilà qui démolit définitivement ma théorie. Les *sembs* sont vraiment des morts.

— Tu veux parler de cette histoire d'extra-terrestres ? Ça pourrait servir.

Elle éclata de rire.

— Si j'annonçais que les faits te donnent raison, je serais débarrassé de toute la racaille religieuse. Je continuerais de m'occuper des *sembs* en secret et je vivrais de l'énergie fournie par MEDIUM.

— Je crois que vous auriez du mal à convaincre les gens aujourd'hui.

— Je trouverai une autre solution, dit-elle avec un haussement d'épaules. Si nous revenions à nos moutons ? J'enclenchai enfin sur la mise en marche automatique et l'échange se fit comme prévu. J'étais dans l'esprit de Patricia. À demi inconsciente et toute indolente. Le corps agit sur le *semb* quand il le possède. Je luttai contre le sommeil pour parvenir à mes fins. Je ne manque pas de volonté, bien au contraire. Je réussis à défaire le nœud qui maintenait la corde avec laquelle j'avais empêché son corps de tomber et me libérai. Quand je voulus me redresser, je m'effondrai et le casque roula à terre au cours de ma chute.

» Pendant ce temps, ta cousine, en se démenant comme un beau diable, avait réussi à tomber de sa chaise. Elle s'était assommée dans la chute. Je fixai son autre bras avec de l'adhésif et arrachai celui qui me fermait la bouche. J'avais pris cette précaution pour prévenir ses cris, comme je l'avais fait auparavant avec Dennis. Je parvins à lui injecter une dose de somnifère pour l'endormir jusqu'à midi. Je rampai jusqu'au lit et je m'endormis comme une masse.

— Vous l'avez laissée comme ça, attachée à la chaise ?

— Eh oui ! Elle ne risquait rien d'ailleurs, j'aurais été incapable de la détacher et de la transporter ; manque de force et de coordination. Je me réveillai à midi et pour m'habituer à mon nouveau corps, j'explorai la maison. Le premier moment de surprise passé, je découvris que je me plaisais dans un corps de femme. Me caresser me donnait des sensations inouïes. Et encore plus de me rappeler que je m'étais baisée moi-même peu de temps auparavant.

Elle éclata de rire et les larmes lui vinrent aux yeux.

— Tu ne peux pas savoir comme j'étais impatient d'essayer ce corps. J'éprouvai d'abord de la répulsion, je le reconnais : je n'avais jamais embrassé un homme bien entendu. Mais ensuite... Je peux te dire une chose une femme éprouve plus de plaisir qu'un homme. Je n'avais pas voulu le croire, maintenant je le sais. Comme je suis obligé de rester un certain temps dans ce corps, au moins jusqu'à ce que je

devienne la propriétaire légale de MEDIUM, je vais m'offrir une écurie de jeunes étalons, tels que tu n'en n'as jamais vu.

— La transition serait plus facile pour une pédale, je suppose.

Elle le regarda fixement avant d'éclater de rire de nouveau.

— C'est à moi que tu dis ça, moi Dan-le-cavaleur ! Dis-toi, mon petit gars, que tout Broadway ne parlait que de mes succès. Dan-trois-fois-dans-la-nuit, voilà un de mes surnoms les plus flatteurs. J'avais pour maîtresses Josie Mansfield soi-même et trois autres danseuses en même temps. Aucune d'elles ne s'est jamais plainte. Carfax, tu ne comprends pas. Je sais m'adapter et me sortir de n'importe quelle situation à mon avantage. Sauf...

Elle s'arrêta, le visage grave.

— Sauf...

— Eh bien, de temps en temps, on tombe sur un dingue. C'est imprévisible. Par exemple, ce vieux Stokes, qui m'a descendu, comme ça, au moment où je ne m'y attendais pas. Et puis il y a eu Houvelle et son avion bourré de dynamite. Mais je m'en suis quand même tiré, non ?

— Stokes ?

— Ouais, Stokes. Un associé que j'avais roulé. Un soir, à Los Angeles, je lui ai tout raconté par l'intermédiaire de MEDIUM. Et je l'ai menacé de le ramener rien que pour le torturer. Je n'en ai pas l'intention, mais il va passer l'éternité à trembler.

— Qu'est-il arrivé à Pat après son transfert dans le corps de Dennis ?

— La nuit suivante, je me sentis capable de conduire à condition de prendre de grandes précautions. Après avoir rangé ma voiture au garage à la place de Patricia, je lui administrai une nouvelle dose de somnifère et je tassai son corps dans la malle arrière. Et je retournai à la ferme. Là, je l'amenai devant MEDIUM, la réveillai et lui expliquai tout le mal que vous m'aviez donné tous les deux, ainsi que mon plan. Je branchai le courant et la poussai de façon qu'elle tombe sur les fils du transformateur que j'avais dénudés. J'arrachai l'adhésif de son visage, nettoyai les traces qu'il avait laissées avec de l'alcool et je parus vers Streater en moto, abandonnant ma voiture à la ferme. Je ne pouvais laisser les habitants de Pontiac apercevoir une jeune femme ressemblant à Patricia Carfax.

» Je me débarrassai de la moto qui était enregistrée sous un faux nom. Le métro puis le bus me ramenèrent à Busiris, et de là à l'arrêt de Sheridan Village. Je finis le trajet à pied. Ah, la douceur du foyer ! Le reste tu le connais. Et je sais ce qui m'attend, pensa Carfax.

— Vous avez dit que vous êtes mort en 1872 ? Comment avez-vous réussi à vous adapter à toutes les inventions modernes ? Les voitures, les avions, la télévision, les appareils électroniques, tout cela

ne vous a-t-il pas effrayé ? Et le vocabulaire ? Comment avez-vous fait pour comprendre les gens ?

— Je te l'ai dit, mon petit gars, je sais m'adapter. Je me suis fait porter pâle pendant deux semaines, le temps d'apprendre à me servir d'appareils de tous les jours comme le vidéophone. Puis j'ai fait une razzia dans la bibliothèque de Los Angeles. Une sacrée expérience : c'était la première fois que je sortais de l'appartement. J'en ai dévoré des bouquins ! Et j'en ai commis des erreurs ! Par exemple, arrivé à la bibliothèque, j'ai découvert que j'aurais pu, sur simple demande, lire tous les livres chez moi sur mon écran télé. Mais j'ai appris, j'ai appris !

— Une autre erreur fut de tuer l'oncle Rufton. Si vous l'aviez échangé avec un *semb* coopératif, jamais Pat ne se serait méfiée et jamais cette histoire ne se serait produite.

— Tu as raison, mais tout se termine bien, non ?

Elle se leva.

— Bon. Autant s'y mettre.

— Vous ne m'avez toujours pas révélé votre identité.

— Tu aimes m'écouter, hein !

Elle sourit.

— Dans une minute ; je prends d'abord le casque.

— Le casque ?

Elle s'arrêta.

— Le casque me permet d'obtenir un meilleur contrôle.

On peut extraire, ou convoquer, comme tu voudras, un *semb* par l'intermédiaire de ce casque ; ce n'est pas seulement un bel appareil, c'est un vrai bélier, il enfonce les murs. Mais c'est aussi un moyen dangereux : on ne peut s'y fier totalement. Au lieu de la personne visée, le *semb* risque de posséder un pauvre spectateur innocent. De plus, certains *semps* ne parviennent pas à passer. Ce sont les tigres qui franchissent l'obstacle, ceux qui ont une volonté de fer. Ton oncle y a presque réussi pendant que tu lui parlais mais il a manqué de cran au dernier moment. Tenant compte de ces phénomènes, j'ai fait dessiner par mon équipe un appareil destiné à canaliser le *semb* : ce casque.

— Comment diable la volonté humaine peut-elle commander l'action d'une entité électronique ?

— Je n'en sais rien, mais elle y parvient, jusqu'à un certain point. D'ailleurs, le terme électronique ne sert qu'à masquer notre ignorance. On ne voit sur l'écran qu'une image analogique, souviens-t'en. Bon, assez parlé, on ne joue pas *les Mille et Une Nuits* et tu n'es pas Shéhérazade.

Elle s'arrêta de nouveau.

— Inutile de te fatiguer à crier. Tes voisins sont absents. La vieille Mrs. Allen est partie chez sa sœur dans l'Oklahoma, les Batterdons

sont en vacances. De plus, les rideaux tirés étouffent tous les bruits.

Carfax ne répondit pas. Sitôt qu'elle eut quitté la pièce, il replia les jambes le plus possible sous sa chaise et entama un lent mouvement de sautaillement en direction de la table roulante. Avec la chaise pour carapace, il ressemblait à une tortue paralytique qui essaye de se métamorphoser en kangourou. Deux mètres cinquante seulement le séparaient de la table, mais avec des bonds de dix centimètres, elle lui paraissait située à un kilomètre. Comme Achille, selon le paradoxe de Zénon, il ne rattraperait jamais la tortue. Mais le fameux paradoxe n'a aucun fondement dans la réalité. Chaque centimètre gagné le rapprochait du but ; chaque bond, aussi, déclenchait des explosions dans son crâne ; au troisième, il avait déjà le corps trempé de sueur.

Au cours de cette lente progression, il se demanda une fois si elle avait prévu cette tentative. Attendait-elle pour lui sauter dessus qu'il ait atteint son but ? Quel but, au fait ? Même si sa tentative était couronnée de succès, il l'ignorerait toujours.

Il calcula le temps dont elle avait besoin pour grimper les quatorze marches de l'escalier, gagner la chambre au milieu du couloir, puis le grenier, où elle avait dû cacher le casque, ainsi que MEDIUM.

Ce laps de temps était trop court pour lui. Il devait néanmoins continuer. Si seulement... Le vidéophone sonna, coup de chance inespéré ! Si ce n'était pas un faux numéro, si on insistait pour parler à Mr. Carfax. En ce cas, elle se tiendrait hors du champ de vision de l'appareil, une arme pointée sur lui. Eh bien, il hurlerait ; elle le tuerait mais le correspondant comprendrait qu'il se passait quelque chose, et elle devrait de nouveau fuir.

Il reprit sa progression laborieuse, contourna lentement le mini-MEDIUM et continua de sautiller pour passer derrière. Parvenu à son but, hors d'haleine, il se pencha sur l'appareil, craignant que ses jambes ne cèdent sous lui. Son visage glissa contre le métal froid, ses lèvres effleurèrent le plus proche des deux fils qui couraient de la commande automatique aux terminaux situés au dos de MEDIUM, il avança la tête pour s'assurer une meilleure prise, saisit le fil entre ses dents et rejeta violemment la tête en arrière. Le mouvement envoya des ondes de douleur dans son cerveau, au point qu'il faillit s'évanouir. Mais le fil était arraché.

Il ne l'entendait plus. Dans quelques secondes, elle serait de retour, à moins d'un nouveau coup de chance. C'était trop demander.

Il refaisait le chemin en sens inverse quand il entendit un liquide jaillir contre un autre liquide. Bon, il l'avait eu son autre coup de chance.

La chasse d'eau se déclencha au moment où il retrouvait sa place

initiale. Mais il n'avait pas terminé : les pieds de la chaise avaient laissé quatre empreintes carrées dans la moquette ; s'il ne les remettait pas au même emplacement, elle s'en apercevrait et se demanderait jusqu'où il s'était déplacé.

Il avait du mal à distinguer les empreintes ; quand un pied de la chaise s'enfonçait dans l'une, les trois autres passaient à côté. De plus, il ne pouvait voir les pieds arrière ; il décida de ne recouvrir que les traces avant. Un bruit de pas le contraignit à s'interrompre alors qu'il ne savait pas si son camouflage était réussi. Il était trop tard maintenant pour vérifier. Elle apparut, tenant une sorte de casque de footballeur, en métal, auquel était relié un fil électrique long de deux mètres environ.

— On transpire, dis donc, lança-t-elle en passant devant lui. Voilà un avantage du *semb* : pas de transpiration physique en tout cas.

Carfax garda le silence. Elle brancha le fil relié au casque à l'une des bornes situé à la base de l'écran, puis, sans lâcher le casque, elle poussa la table jusqu'à un mètre de lui. Elle posa le casque par terre, partit dans la cuisine et revint aussitôt, un morceau d'adhésif à la main.

— Une dernière parole historique ? demanda-t-elle, le sourire aux lèvres.

— On se reverra en enfer.

— J'y passerai de temps en temps. Mais je n'y resterai pas. Toi, si.

— Une dernière chose. Votre promesse : vous m'aviez promis de me révéler votre identité !

— Je m'appelai James Fish. Vous me remettez ou faut-il que je raconte ma vie ?

— Le barman de Wall Street, le prince de l'Erie ?

— Exactement.

Elle appliqua l'adhésif sur la bouche de Carfax, le lissa soigneusement et mit le casque sur la tête de l'ex-détective. Ses douleurs augmentèrent à cause du poids de l'appareil. Le poids du destin, pensa-t-il.

— Comme il est gentil, ce petit. Remarque, toute lutte est inutile.

Ainsi, il était voué à devenir une nouvelle victime de celui qui n'était plus feu James Fish, l'homme que personne ne regrettait. Né en 1834, sauf erreur, à Benmington, dans le Vermont. Né le... 1^{er} avril. On n'aurait su trouver mieux. Fish n'avait rien d'un poisson d'avril mais il avait joué plus d'un mauvais tour. D'abord employé dans un cirque, il avait ensuite été serveur, démarcheur, représentant en conserves, agent de change. Il avait fondé une firme, la firme Fish et... Belden ? Puis était venu le moment de sa splendeur : Drew, un escroc, un requin de la finance, le plus carnassier de tous. Drew, Fish et Jay Gould avaient arraché le contrôle du chemin de fer de l'Erie à

Cornélius Vanderbilt. Personne n'avait crié au scandale, excepté Cornélius qui était aussi pourri que le trio d'escrocs dont il venait d'être victime.

Devenu vice-président et trésorier de la compagnie, Fish avait utilisé les bénéfices pour acheter les notables, produire des spectacles à Broadway et entretenir des danseuses, parmi lesquelles la célèbre Josie Mansfield. Il avait aussi secondé Gould dans son entreprise pour s'emparer du marché de l'or. La tentative s'était soldée par un crash, l'ignoble « vendredi noir », le... le 24 septembre 1869.

C'est alors qu'E.S. Stokes avait tiré sur Fish qui n'avait à l'époque que trente-sept, trente-huit ans. Il était mort le lendemain, des suites de ses blessures. Carfax se rappelait la date exacte du coup de feu, le 6 janvier, parce que les membres du Club des Irréguliers de Baker Street se réunissaient ce jour-là pour célébrer l'anniversaire de Sherlock Holmes.

Il surveilla le doigt qui approchait de la touche de déclenchement automatique. Nous y voilà ! Son cœur battait à se rompre. Comment Fish réagirait-il si lui, Carfax, mourait brusquement d'une crise cardiaque avant le début de l'opération ? Il le souhaita un instant. L'autre n'en aurait pas fini avec les ennuis. Mais non, raisonna-t-il, l'autopsie révélerait que je suis mort de mort naturelle, et personne ne soupçonnerait Fish.

Adieu, Patricia. Si nous étions morts ensemble, nous nous retrouverions dans la même colonie.

Le doigt de Fish n'était plus qu'à un centimètre de la touche. Il tourna la tête en direction de Carfax et sourit.

Prends ton plaisir, sadique, je m'en fiche. Ces dernières secondes sont les plus précieuses de toute mon existence. Le téléphone va peut-être sonner. Voilà la question que je voulais lui poser : qui a appelé ? Un ami de Pat ? Un compatriote de Fish ? Le sénateur Langer ? Je ne le saurais jamais, mais c'est sans importance.

Le doigt s'avança, la touche s'enfonça.

Carfax eut l'impression de rétrécir, de s'évanouir ; il tombait en tourbillonnant dans un puits qui n'était autre que lui-même.

Rien d'autre ne se produisit. Un voyant s'alluma à côté de la touche.

Fish poussa un juron et enfonça de nouveau la touche. Le voyant resta allumé.

Faites qu'il ne cherche pas la cause de cette panne, faites qu'il revienne au contrôle manuel.

Après avoir descendu l'appareil, l'autre avait vérifié une fois le branchement des deux fils. Pourquoi recommençait-il ? À sa connaissance, rien n'avait bougé de ce côté-là.

Carfax grogna derrière son bâillon. Fish examinait l'arrière de

l'appareil.

— Bon sang, comment cela a-t-il pu se produire ? murmura-t-il.

Il se pencha sur le fil déconnecté.

— Fichtre !

Il darda son regard sur Carfax.

— Sale petit fumier ! lança-t-il avec une grimace.

Il rebrancha le fil, revint devant l'appareil. Cette fois le voyant ne s'alluma pas.

Carfax se retrouva incapable de voir, d'entendre ni de parler. Tous ses sens avaient disparu. Il ne lui restait que la pensée. Et le cri d'horreur silencieux qui éveillait des échos inaudibles dans le néant.

Fish avait raison : l'état de *semb* était indescriptible.

Comment décrire l'existence du néant ?

Puis tout redevint familier.

Il avait de nouveau des yeux, des oreilles, une langue.

De l'autre côté de la table, Mrs. Webster hurlait. Les autres assistants poussaient des cris en s'éloignant précipitamment. Il baissa les yeux. Il avait maintenant de beaux seins fermes et ronds. Leurs pointes en forme de pouce étaient peints en jaune. Il portait une jupe en forme de cloche de style néo-crétois.

— Szegeti, c'est entré en toi, cria une voix masculine.

Mrs. Webster ne s'était pas trompée : la résistance du « mur » s'était affaiblie. Il s'était transporté en un éclair au milieu d'une de ces séances, dont la nature, pour un esprit, était la même que celle de MEDIUM. Il avait pris la voie de la moindre résistance comme un courant d'électrons ; une chute de tension l'avait amené en présence de la voyante ; il avait fait un saut quantique de son univers à *l'embu* et de *l'embu* à son univers.

Mrs. Webster qui avait cessé de crier, s'était levée et le regardait fixement.

— Vous ne m'êtes pas inconnu. Seriez-vous un esprit maléfique ?

— Pas plus que n'importe quel homme, répondit-il. Apportez-moi un vidéophone et appelez-moi le sénateur Langer.

FIN
